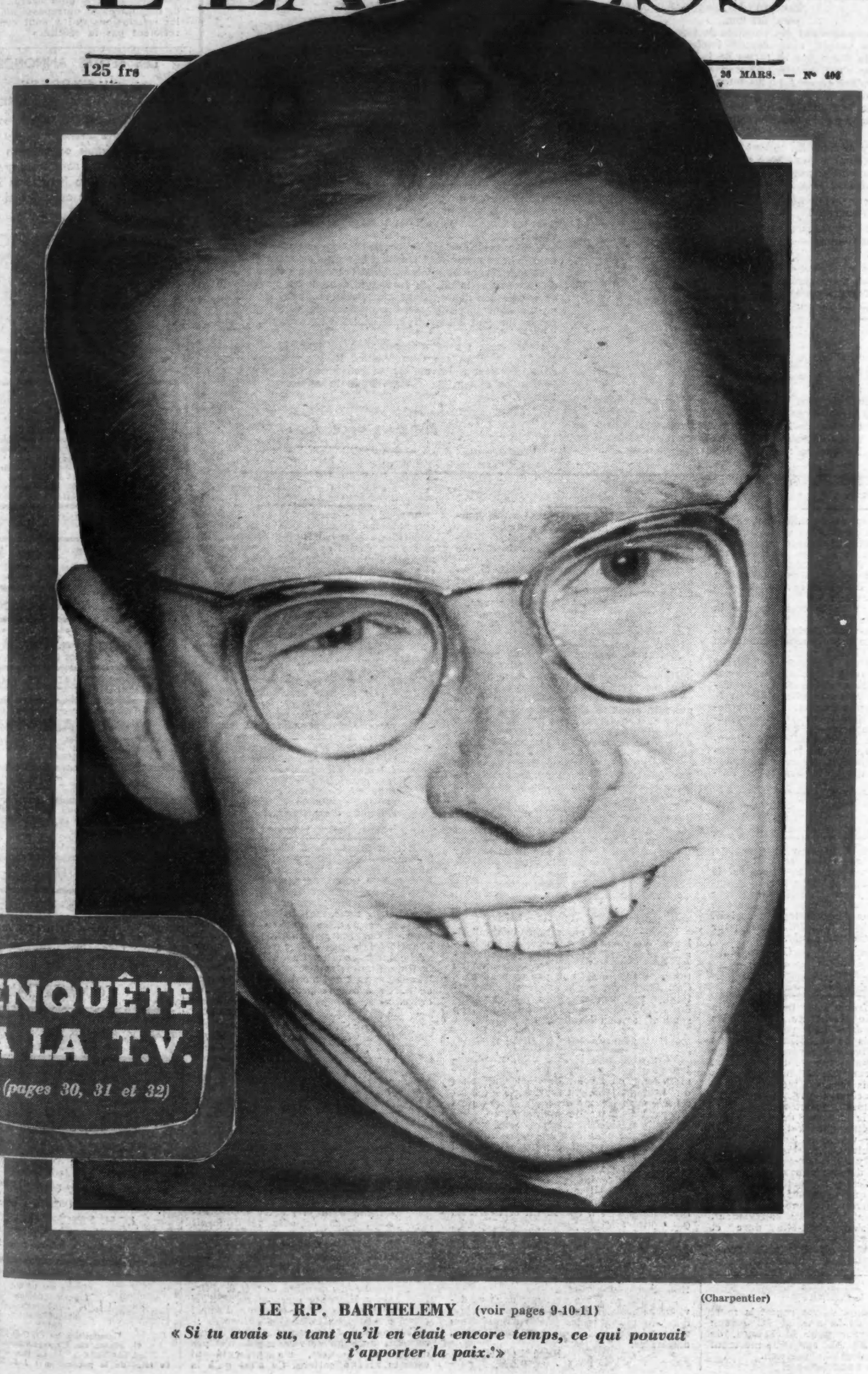
DE GAULLE 44, DE GAULLE 59

(Voir page 3)

L'EXPRESS

125 frs — 26 MARS. — N° 406



ENQUÊTE A LA T.V.

(pages 30, 31 et 32)

(Charpentier)

LE R.P. BARTHELEMY (voir pages 9-10-11)

« Si tu avais su, tant qu'il en était encore temps, ce qui pouvait t'apporter la paix. »

La lettre de « L'Express »

M. BEVAN y croit. M. Nenni y croit. M. Mendès France y croit.

— La politique que nous adoptons devra être appliquée avec l'accord des populations intéressées, dit l'un.

— Le rassemblement des volontés de tous les citoyens, condition du succès, nous devons l'obtenir par l'explication, par la discussion et le jeu de la liberté... Je reste persuadé que c'est possible, dit l'autre.

— Dire qu'une chose est plus importante qu'une autre, c'est dire qu'elle a une plus grande valeur, donc qu'elle répond à un but moral plus élevé, ont encore déclaré les trois hommes d'Etat au cours de leurs entretiens publiés ici.

Donc, ils y croient. Ils croient à la démocratie et à son avenir, ils croient à l'existence possible d'un système politique et économique associant « le maximum d'efficacité avec le maximum de justice et le maximum de liberté ».

Mais les « moins de quarante ans », eux, y croient-ils ? Y croient-ils encore ?

C'est peut-être la question la plus grave — en tout cas la plus fondamentale — que l'on puisse aujourd'hui poser et se poser.

Et pour y répondre, il ne s'agit pas d'attacher à son cou le grelot « démocratie » et de secouer très fort la tête e le faisant sonner.

Il faut arracher d'abord la peau des mots pour en retrouver le contenu.

QUAND M. Sékou Touré, chef de la Guinée, déclare cette semaine à un journaliste américain, Blair Clark :

— L'homme social a la liberté de suicide, c'est-à-dire la liberté de vivre ou de mourir. Etre maître de ses pensées et de ses actes, c'est aussi la liberté, mais si ces pensées et ces actes détruisent la société, c'est une liberté anarchique, lorsque ce n'est pas l'anarchie elle-même...

Il est évidemment sincère et cohérent avec la situation à l'intérieur de laquelle son pays se trouve.

Mais combien de Français souscriraient à cette liberté réduite aux acquêts ?

Quand M. Michel Debré s'écrie : « Le destin de l'Algérie : la liberté d'une vraie démocratie »... il le pense certainement. Mais à quoi pense-t-il ?

Quand vous dites : « Je crois — ou je ne crois pas — à la démocratie... », quelles images évoquez-vous ?

L'enquête que nous ouvrirons la semaine prochaine, en publiant d'abord une série de questions précises, concrètes, adressées à nos lecteurs, leur permettra, croyons-nous, d'aller au fond de leur propre pensée.

CE n'est pas simple, mais il faut y aller. Pour soi. Parce qu'il n'est déjà pas si facile d'agir quand on sait ce que l'on veut...

Le geste que vous faites, les paroles que vous prononcez, le vote que vous émettez, l'action que vous exercez vont-ils dans le sens de ce que vous voulez ?

Et ce que vous voulez, êtes-vous certain de n'y avoir point implicitement renoncé ? Le voulez-vous assez fort pour refuser de vous laisser engager dans toute autre voie ?

Voulez-vous de la démocratie ? Croyez-vous, croyons-nous à la démocratie ? Ou bien le temps en est-il passé ?

Désabusés, ou simplement indifférents, ou encore tentés de se réserver le rôle du Juste, qui compte les coups mais se garde d'en donner pour n'en point recevoir, les démocrates sont infailliblement complices de ceux qui, par nature ou par désespoir, ont choisi d'être efficaces seulement.

Sceptiques, les démocrates sont vaincus. Montesquieu l'a dit : « Dans les démocraties, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde. Pour le conserver, il faut l'aimer. »

Françoise Giroud.

Notre avis

En application de l'article 3, paragraphe I[er] de la Constitution ainsi libellé : « La souveraineté nationale appartient au peuple qui l'exerce par ses représentants et par la voie du référendum », je désirerais qu'il soit procédé à un référendum sur la guerre d'Algérie comportant les questions suivantes :

1) Etes-vous pour la cessation de la guerre d'Algérie ?

2) Approuvez-vous le principe d'une négociation directe avec les représentants du F.L.N. et du M.N.A. ?

3) Croyez-vous nécessaire d'aborder avec eux les questions politiques, économiques et sociales posées par la coexistence des deux communautés d'Algérie ?

4) Pour les pourparlers, le gouvernement français doit-il envoyer des représentants en pays neutre ?

Je pense que les 45 millions de Français de la métropole ont le droit de manifester leur opinion sur ce douloureux problème qui divise la France et l'Algérie.

ANDRÉE POIRIER,
Nièvre.

Je suis contre...

Je suis contre l'hypocrisie, le mensonge, l'étouffoir, la muselière et « Brigadier vous avez raison », en bref contre le bourrage de crâne et l'injustice.

Pour que le journal « L'Express » vive et que par son action nous revienne une vraie république démocratique et sociale, ci-joint un chèque de 5.000 francs pour un abonnement d'une année.

COLONEL M.,
M.-et-L.

Une migraine passagère

Les « 3.000 francs » de franchise à la Sécurité sociale lèsent les familles les plus humbles dans leur vie de chaque jour. (...) Mais le problème est plus profond, plus terrible encore ! C'est que les milieux populaires savent à quel prix, au terme de combien de luttes, parfois sanglantes, mais toujours menées dans le mépris des « classes dirigeantes », les conquêtes sociales se sont réalisées.

Ils savent, le sentent de toutes les fibres de leur être, que c'est d'un peu de leur raison de vivre, de leur espérance, qu'on les ampute. Oui, et là je vous suis entièrement, il y a du désespoir dans tout cela. Mais le désespoir dans le peuple de chez nous n'est pas un état latent, habituel, il n'est qu'une migraine passagère, Vite le peuple retrouve une raison d'espérer, de poursuivre la lutte, longuement, patiemment, s'annonce-t-elle dure et cruelle !

M. RAOUL BRONDY,
(S.-et-O.).

CARNET

Nous avons appris avec regret la mort subite à l'âge de 54 ans, de M. Joseph MASSIS, directeur pour la France, de la Compagnie EL AL, survenue mercredi dernier à son domicile parisien.

Nos sincères condoléances.

L'air pur

Dans ce monde conformiste votre journal nous apporte un peu d'air pur.

Vous êtes l'expression de cette génération née entre les deux guerres qui n'a cessé d'être dupée.

Trouvez ici un chèque de 5.000 fr. représentant ma modeste contribution et un abonnement.

JACQUES REITZER,
Casablanca.

Plutôt Massu

Moi aussi, chaque semaine ou presque, je lis « L'Express », non parce que je partage vos opinions, mais afin d'avoir sur les principaux événements deux sources d'informations différentes et de pouvoir, ainsi, en faire moi-même la synthèse et d'en dégager si possible la vérité.

Je suis jeune, j'ai 31 ans, je suis d'émanation modeste, je n'ai jamais été parachutiste.

Et pourtant, je n'approuve pas, mais pas du tout, votre campagne systématique et néfaste de dénigrement de l'armée d'Algérie.

Voyez-vous, j'aime encore mieux entendre sur le Forum la voix nasillarde d'un Massu que les harangues sanguinaires et fanatiques d'un Nasser ou d'un Kassem.

Car on sait bien ce que font de leur jeune liberté les anciens pays colonisés. Encore plus de démagogie et de nationalisme outrancier que les nations dites « colonialistes »...

ETIENNE PETESSIAN,
(S.-et-O.).

P.-S. — Au cas, assez improbable d'ailleurs, où vous me réserveriez les honneurs de votre publication, je vous demanderais d'y faire figurer mon nom en toutes lettres, mais non pas mon adresse. Ceci afin de préserver ma famille des atteintes toujours possibles des assassins du F.L.N. dont vous vous faites trop souvent les thuriféraires.

Le prochain 13 Mai

Vous dites que le bloc d'Alger est aujourd'hui plus puissant que jamais. Formellement, c'est vrai. Mais à la différence du 13 Mai 1958, il représente déjà et représentera, le moment venu, non plus « l'espoir », mais le « désespoir ». Les Français qui se révolteront alors contre lui le feront pour de tout autres raisons, exactement inverses, que lors du 13 Mai dernier. En un mot, la révolte ne viendra plus du bloc en question mais se cristallisera contre lui.

Evidemment il aura des moyens de défense et de répression non négligeables, *mais le pays sera contre lui et c'est cela qui compte.*

Une remarque encore : vous parlez de « 59 peut-être, de 60 au plus tard ». Cette fois, je pense que vous mésestimez les pouvoirs de ces messieurs et leur détermination en ce qui concerne l'exploitation de ces pouvoirs.

Je crains pour ma part que nous ne devions attendre deux ou trois ans encore, d'autant plus que les forces d'opposition restent inorganisées ou, plus exactement, dispersées.

RENÉ BOUKOLOZA,
Paris.

Excusez la question

Je vous prie d'excuser la brutale franchise de ma question (mais je suis un scientifique à gros sabots). Chacun sait que vous êtes très riche. Pouvez-vous m'expliquer alors pourquoi votre journal et vous-même avez une position politique et sociale tellement « à gauche » que la plupart du temps elle frise le socialisme ? (ce dont je ne peux que me féliciter). Je sais que vous allez me répondre : « Relisez le compte rendu des entretiens P.M.F.-Bevan. » Néanmoins j'aimerais bien connaître votre position personnelle...

M. BÉNARROCHE,
Saint-Cloud.

[*La réponse sera aussi simple que la question : personne à « L'Express » n'est riche. Personne, parmi les responsables du journal, n'a de revenus ni ne possède un capital ; il n'y a que des salariés. Cela ne nous empêcherait pas, bien entendu, « d'être de droite ». Si notre conviction et notre combat sont « à gauche », c'est pour les raisons que chaque semaine nous essayons d'expliquer...*]

Les belles promesses

Le contingent 56-2-C était libérable le 20 mars — c'est du moins ce qu'avaient annoncé la presse et la radio en signalant que le temps de service était ainsi de vingt-six mois et demi. Or, quelques départs de prioritaires ont bien eu lieu au début du mois, mais brusquement l'ordre est venu de suspendre les libérations. Elles reprendraient, paraît-il, le 5 avril (mais peut-on le croire ?) pour s'échelonner ensuite. Ce qui signifie que la libération est remise « sine die » pour les malheureux qui n'ont pas eu la chance de partir avant la promulgation de cet ordre.

Mme C. DURAND

[*Le ministère de la Défense nationale répond que, depuis le 25 février, la libération de cette classe suit son cours, mais suivant le processus habituel, c'est-à-dire que la priorité est donnée à ceux qui ont fait tout leur service en Algérie, ensuite viennent les pères de famille, puis les hommes mariés, enfin ceux qui ont fait leur service en métropole. Selon le ministère, la libération du contingent 56-2-C devrait être terminée le 15 avril.*]

M. Plisson et la « réalité »

A la suite de la lettre (publiée le 5 mars) de M. Edouard Plisson, attaché à la préfecture d'Orléansville, dans laquelle il déclarait avoir été « enlevé des bureaux de la préfecture et emprisonné dans un local insalubre » parce que, malade, il n'avait pas été en état de prendre son service de garde en sa qualité de membre de l'U.T. d'Orléansville, nous recevons de M. Abel Maylié, avocat à la Cour d'Appel à Alger, les précisions suivantes :

Convoqué à deux reprises, M. Plisson, reconnu apte au service armé, n'a pas déféré aux ordres, n'a présenté ni excuses ni explications. Ce n'est qu'à la troisième convocation qu'il a invoqué des certificats de médecins civils lui prescrivant du repos.

Il s'est cependant porté consultant le matin du jour fixé pour sa prise de service, le 3 mars, mais le soir même il repartait.

Le lendemain matin « il ne restait plus à l'officier de l'U.T. qu'à aller chercher Plisson et à le conduire dans les locaux disciplinaires. Ce qui fut fait. »

De son côté, M. Plisson nous écrit :

« Sous l'impulsion d'un énervement considérable ressenti à la suite de la sanction prise à mon égard, les termes de ma lettre ont outrepassé ma pensée et les conclusions qui y sont contenues ne reflètent pas la réalité. »

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)

Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS

MAISON EDITIONS PARISIENNES recherche
ADJOINT
DIRECTEUR COMMERCIAL
Préférence formation Représentant LIBRAIRIE Ecrire références et prétentions à n° 53191 PUBLIALE, 155, r. Montmartre, Paris, qui transm.

DEMANDES D'EMPLOIS (cadres)

33 ans - Licencié en Droit parlant couramment anglais et portugais, cherche en France, outre-mer ou étranger, place CADRE COMMERCIAL ou ADMINISTRATIF. Ecrire n° 2800 L'EXPRESS, 29, rue de Marignan, Paris-8e

INGENIEUR RADAR Electronicien Servos, Eco. Po libre p. pays neuf et libéral Moy. Orient, Afr. Noire, Amér. Sud. 38 ans. Angl., espagn. Anc. F.F.L. Ecr. n° 2809 L'Express, 29, r.Marignan, Paris

APPARTEMENTS (Demande)

Cherche à louer PARIS
APPARTEMENT MEUBLE TROIS PIECES
Ecrire n° 2790 L'EXPRESS, 29, rue Marignan, Paris

APPARTEMENTS (Location)

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém.
cherche urg. log. à louer
2 ou 3 p. Ecr. n° 2605 L'Express, 29, r. Marignan

APPARTEMENTS (Vente)

Particulier à particulier, vend rue Jacob
ST-GERMAIN-DES-PRES
Appartement 3 pièces, s. de bains, cuisine dans immeuble ancien, 5e étage, soleil. Prix élevé. Tél. BAB. 12-77

A CÉDER

Sommes vendeurs en toute propriété
LOCAL INDUSTRIEL
CONTENANCE 700 m2 - LIBRE - Situé proche banl. Sud. Prix à débattre. OPE. 46-30, poste 26

OCCASIONS (Machines à écrire)

MACHINES DE REPRISE
Soldées à partir de 10.000 francs avec GARANTIE UN AN
BURATOM, 1, rue de la Bourse
PARIS (2e) RIChelieu 23-08

PROPOSITIONS COMMERCIALES

GROUPE CEDERAIT ACTIONS dans SOCIETE MONEGASQUE avec droit au bail. Appartement commercial MONACO. Prix à débattre. OPE. 46-30 - Poste 26

ORIENTATION

Devenez
GRAPHO-MORPHO-PSYCHOLOGUE diplômé
Carrière nouvelle (principale ou d'appoint)
Cours individualisés par CORRESPONDANCE
Documentation gratuite sans engagement à
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE
(serv. E), 15, rue des Chats-Bossus à LILLE
Joindre six timbres pour frais

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Les affaires françaises

LA NATION

De Gaulle 44, de Gaulle 59

● *L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber.*

« *LE voilà ! Il arrive !... Que va-t-il dire ? Quelle décision va-t-il nous communiquer ?* »

On attend. Tout le monde est au garde-à-vous, tendu vers le grand homme, suspendu à ses lèvres, dans l'espoir ou dans la crainte. Il y a le navire : le pays. Il y a le pilote : lui. Et on regarde. Où va-t-il nous mener ? Où allons-nous ?

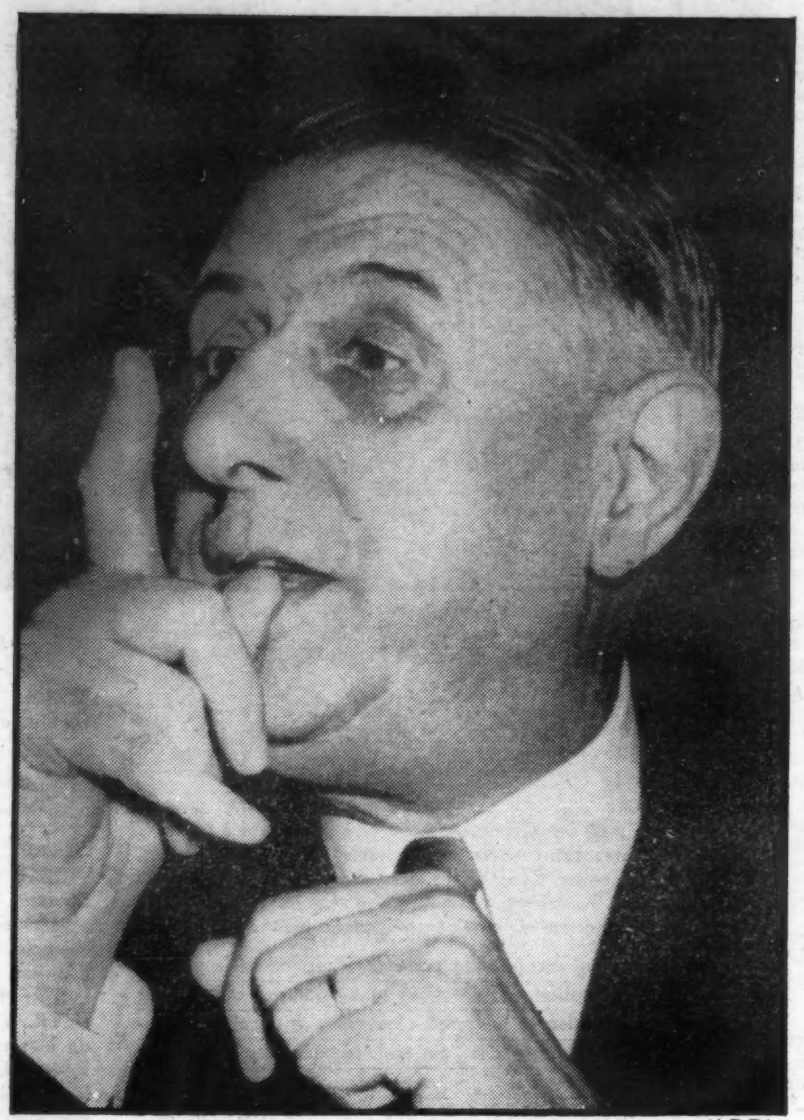
C'est l'été 1944. Ces hommes dans l'attente de de Gaulle sont, à Lyon, à Montpellier, à Toulouse, dans chaque ville l'une après l'autre, les maquisards, les résistants, les porteurs d'avenir, la France qui renaît. Le récit de l'un d'eux, 23 ans à l'époque, colonel F.F.I. et Compagnon de la Libération, où il nous raconte cet instant décisif, résume le drame étonnant de la Libération. (*Voir pages* 7, 8, 9.)

La France, c'était eux, les héros, ceux qui avaient dit non à la peur et à la collaboration. Eux qui avaient imaginé, et construit ensemble, un vaste programme (celui du C.N.R.) pour faire du vieux pays radical-socialiste une communauté nouvelle, transformée, reconstruite, consacrée à une expérience qui donne un sens au siècle, qui donne une réponse forte à la question posée par le fascisme vaincu, qui tente de confier une haute mission à la génération qui parvenait à l'âge d'hommes responsables. Oui, la vision c'était la leur, celle des maquis.

Mais le pouvoir ?

L'élan brisé

Le pouvoir c'était Lui. Il était leur chef, d'abord. Il avait, le premier, montré la voie. Et la Libération, ce n'était pas encore la paix, c'était encore la guerre. Le pouvoir, c'était l'Armée, et lui — hélas! militaire. Puis le jeu écrasant des puissances, la lutte immédiate pour le partage du monde, allait clicher, figer cette situation intérieure : l'élan fougueux vers une société révolutionnaire allait s'arrêter devant les nécessités de l'ordre. A la fin de l'été — lisez Ravanel — la France était déjà ramenée vers son passé. L'Histoire et Lui étaient déjà plus forts qu'eux ; les maquisards avaient pratiquement perdu la bataille du pouvoir, perdu donc les fruits de leur combat silencieux, et leur espoir.



Le Général (A.D.P.)
« Une génération politique châtrée au départ »

La face du pouvoir changea quelque temps après. Le grand homme, ayant rempli son rôle historique, ayant remis « les choses dans l'ordre », ayant évité « la guerre civile » et replacé la France dans son alvéole sous une guerre froide naissante et écrasante, se retira. Ce qui restait des résistants, ceux d'entre eux qui s'étaient accommodés de l'ordre des choses pour y trouver le chemin de leur carrière personnelle, vinrent, sur le devant de la scène, hériter du pouvoir...

Les gentils gérants

Qu'ils aient été des médiocres, presque tous, n'est qu'un phénomène historique superficiel. Eussent-ils été des géants que la nature du pouvoir qu'on leur remettait, la liberté politique qui leur restait, auraient été les mêmes : les jeux étaient faits. On ne relance pas une révolution à froid, après coup. Trop tard. Les mois décisifs, où les structures de la société française auraient pu renaître différentes, où les fondements de l'ordre social, chez nous, auraient pu être bouleversés, refaits, où une mutation révolutionnaire aurait pu engendrer des forces neuves — ce moment-là était passé, le choix était fait. En profondeur, la France de 1946 était celle de 1939, et celle de 1920. Nos jeunes héros, devenus politiciens, et que le départ du grand homme appelait aux leviers de commandes, avaient leur destin tracé. Ils n'étaient déjà plus, qu'ils le veuillent ou non — et en fait presque tous l'acceptaient — que les cadets, fidèles, dociles, de Herriot, de Reynaud et de Blum. D'honnêtes — au mieux — gérants de l'ordre établi.

Eté 1944. Printemps 1959. Le décor a changé. La scène est la même. A quel point !

Etonnante histoire

« Le voilà ! Il arrive !... Que va-t-il dire ? Que va-t-il nous annoncer ? » Dans la grande salle de l'Elysée, tout le monde, moralement, est au garde-à-vous, suspendu à ses lèvres. De Gaulle, secret, isolé, autocrate, toujours dépositaire de l'Histoire, toujours mandataire des forces sociales dominantes et toujours tenu par le jeu des puissances, va, comme il y a quinze ans, dire aux Français, enfants mineurs, jouets des événements, de quoi il s'agit, ce qu'il attend d'eux, ce que le destin fait de leur pays.

Etonnante histoire, en apparence ; et si logique dans sa mécanique profonde. Brisée, dès le départ, dans sa carrière politique, la génération de la Résistance n'a fourni que des marionnettes et n'a détenu que de l'impuissance.

Que l'enchaînement historique ait choisi le détour indochinois, puis algérien, pour balayer les mannequins et remettre en place, comme il se devait, l'homme qui fut l'instrument de l'Ordre — cela n'est qu'anecdotique. Le printemps 1959 était inscrit dans l'été 1944 ; la révolution manquée devait aboutir où nous sommes : un pays qui fonctionne comme un automate, sur des structures périmées, un ordre social statique recouvert par une gloire nationale.

Qu'il n'y ait rien d'autre, cette semaine en France, en politique, que ce que dit ou ne dit pas le général à sa conférence de presse, c'est la traduction exacte, quinze ans après, de ce qui se produisit à la Libération : un peuple, contraint par les circonstances et les armées, affaibli par une classe dirigeante qui avait trahi, s'abandonna, au moment du bond en avant, à la fascination de la tranquillité. Le vide politique de la France 1959 existe depuis l'été 1944. De Gaulle, rien que de Gaulle, c'est-à-dire — quel que soit l'homme — rien.

Les abandons inévitables

Et maintenant lisez Edgar Morin. Comme Ravanel, il a 37 ans aujourd'hui. Il était, comme lui, l'un des porteurs d'espoir, rempli d'ambition et de force pour son pays, pour un pays qui deviendrait celui qu'il souhaitait. Militant communiste de la résistance, Morin fut conduit peu à peu, il le raconte lui-même, à perdre son espérance, à abandonner son combat. Avec lui, et comme lui, beaucoup d'autres. (*Voir pp.* 24, 25, 26.)

C'est la-faute-à-Staline ? C'est la-faute-à-la-Réaction ? ...A partir du moment où la volonté commune qui animait les hommes de 1944, volonté de faire de la France un pays de progrès (« progressiste ») en reprenant la démocratie bourgeoise parlementaire là où le fascisme en Europe l'avait cueillie, c'est-à-dire claquée, finie, et en construisant à sa place une autre société ; à partir du moment où cet élan vers l'avenir était stoppé, et où se substituait à lui, immédiatement, par un enchaînement connu, la seule volonté de « dresser un barrage anti-communiste », l'affaire était cuite. Ni chez les communistes, ni chez les autres, fussent-ils les meilleurs, le combat, pendant toutes ces années, ne pouvait plus être celui de l'espoir. Les cassures, les erreurs, la sclérose des partis et les abandons des hommes étaient inévitables.

L'explication

Cette semaine, regardez. D'un côté, à l'Elysée, on interroge le Sphinx. Et on a honte d'en être réduit, politiquement, à cet état d'objet, de larve. Mais de l'autre, vous avez, en clair, en noir sur blanc, l'explication et le mode d'emploi : la « gauche », c'est-à-dire le parti socialiste, et la « droite », l'U.N.R. et les Indépendants, qui s'agonisent d'injures pour les badauds des campagnes électorales, se sont gentiment arrangées ensemble pour s'élire mutuellement, au nom de l'anti-communisme, aux mairies et aux présidences de conseils municipaux ou généraux. Quel plus repoussant marchandage que l'échange de l'élection du docteur Devraigne (U.N.R.) par les socialistes contre celle de M. Dardel (S.F.I.O.) par les U.N.R., aux deux principaux postes à Paris !

Si de Gaulle parle dans le vide, et si la vie politique de ce pays est tombée à zéro, c'est que depuis quinze ans on joue à la petite croisade anti-communiste, ce qui — en France — n'a d'autre signification que de consolider les structures sociales les plus archaïques, incapables de permettre au pays de résoudre ses problèmes et d'aller de l'avant. Cette génération politique, châtrée dès le départ, avait rendu ses armes avant même d'engager le combat.

Ce que des hommes comme Morin et Ravanel ont à nous apprendre est ce qu'il y a de plus précieux : une leçon toute chaude.

Car un nouveau printemps viendra, avec une chance nouvelle — vingt ans après ? — de refaire un pays. Saurons-nous la saisir, et l'exploiter à fond, en hommes responsables ; ou l'abandonnerons-nous, de nouveau, aux illusions d'ordre et de confort, comme ces enfants de 1944, nos aînés ?

J.-J. S.-S.

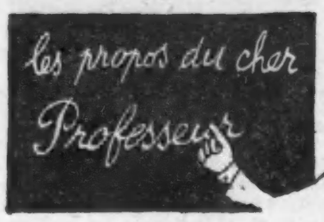
VOUS qui désirez un vêtement d'une coupe impeccable, qui affirme votre personnalité, adressez-vous au

bj tailleur

pour hommes ou pour dames.
Ses coupeurs de grande classe le réaliseront pour vous dans les plus beaux tissus anglais, italiens ou français.

belle Jardinière
2, RUE DU PONT-NEUF, PARIS Métro : Pont-Neuf ou Châtelet.

CORRESPONDANCES EXPRESS



SELON une statistique récemment publiée, c'est parmi les enseignants qu'il y a le plus de fous. Les religieuses viennent immédiatement après eux, ce qui prouve une fois de plus qu'il y a, entre l'enseignement et la vie monastique, une secrète ressemblance, ne serait-ce que la vocation de pauvreté.

En tout cas, avec leurs 54 %, les professeurs et les instituteurs se classent en tête de la démence nationale. Cette statistique, toutefois, me paraît un peu ambiguë. On peut l'interpréter de diverses façons.

Un psychiatre de mes amis me disait récemment que s'il y a, parmi les célibataires, plus de fous que parmi les gens mariés, cela ne signifie nullement que le célibat détruit la raison, mais simplement que les fous ne se marient guère (affirmation qui serait d'ailleurs à vérifier).

Si l'on applique le même raisonnement aux professeurs, on peut se demander si c'est l'enseignement qui rend fou ou s'il faut être fou pour entrer dans l'enseignement.

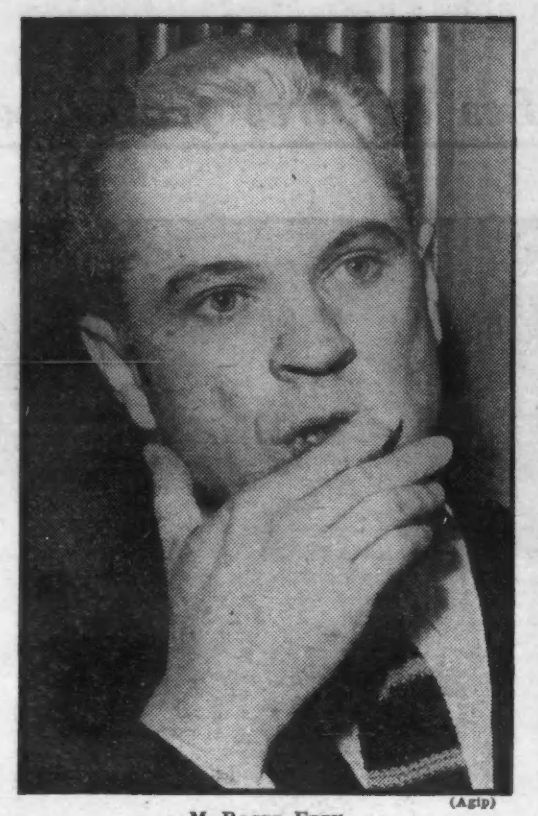
L'une et l'autre réponse sont probablement exactes, auquel cas il reste à voir si les deux folies, celle de la vocation et celle d'emploi, s'additionnent ou se neutralisent. Un homme qui devient professeur parce qu'il est fou devient-il plus fou parce qu'il est professeur ou bien guérit-il, à l'usage, de sa folie ?

LE problème est d'importance, car si le malheureux recouvre l'esprit, il se trouve dans une position extrêmement difficile. En effet si, rendu à l'exercice normal de ses facultés, il raisonne, pense, à des idées comme un vulgaire colonel, il n'est pas exclu qu'il n'en arrive à se poser des questions.

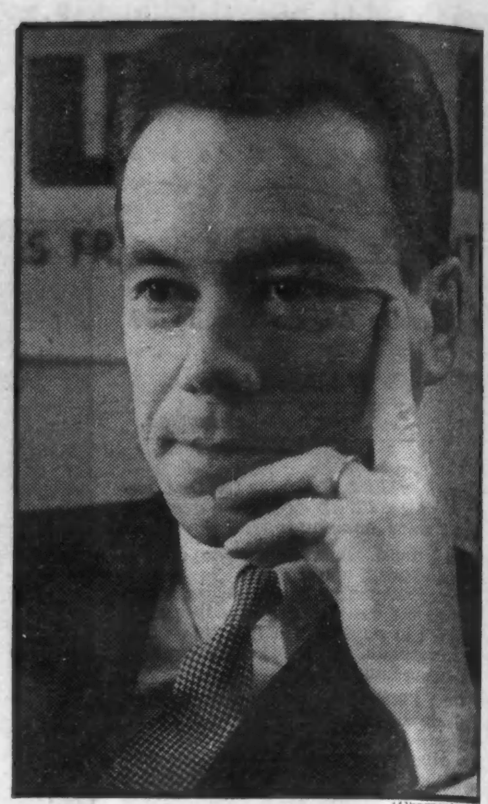
Et alors, comment pourrait-il continuer à enseigner, voire à vivre ? L'intelligence qu'il a pour charge d'exercer, il la voit méprisée comme une tare et exclue des conseils de la nation. La science lucide à laquelle on lui demande de consacrer son existence, il la voit bafouée, proscrite, ignorée. L'honnêteté intellectuelle dont il enseigne la loi, il la voit considérée comme une trahison. Il voit pourchasser les meilleurs de ses élèves, nier ses leçons et, chaque fois qu'il a construit, il voit détruire son œuvre.

Alors, il faut le comprendre, il n'a que trois solutions : être un salaud au sens sartrien du terme, se révolter sans espoir en criant sa vérité ou, ce qui est peut-être le plus sage, retourner au cabanon et claquer la porte derrière lui.

ROBERT ESCARPIT.


(Agip)

M. ROGER FREY
Si M. Pinay avait voulu...


(Charpentier)

M. ALBIN CHALANDON
Si les anciens R.P.F. pouvaient...

L'U.N.R. APRÈS LES ÉLECTIONS

● Les élections de maires ont apporté à l'U.N.R. des satisfactions substantielles : Asnières, Calais, Cannes, Chambéry, Douai, Grenoble, Reims, Toulon et Tourcoing, pour ne citer que les villes les plus importantes, ont désormais des maires U.N.R.

Ces succès n'ont pas effacé cependant la grande déception des élections municipales. L'U.N.R. fait actuellement le point et cherche à déceler les origines profondes du malaise que ses dirigeants ressentent.

Le mouvement est divisé par une lutte de tendances qui est aussi une bataille de personnes. La direction de M. Chalandon, qui a assumé le secrétariat général depuis que M. Frey est ministre, est sévèrement discutée. On lui reproche de vouloir « technocratiser » l'U.N.R. en utilisant des méthodes qui rappellent la synarchie. On lui reproche aussi son manque de souplesse dans les relations personnelles. Ce sont les anciens du R.P.F. qui sont les plus critiques de l'action du secrétaire général. Depuis qu'une commission de contrôle lui a été adjointe, les problèmes n'ont fait que s'aggraver. A plusieurs reprises, des dissensions ont dû être arbitrées par le cabinet du Premier Ministre.

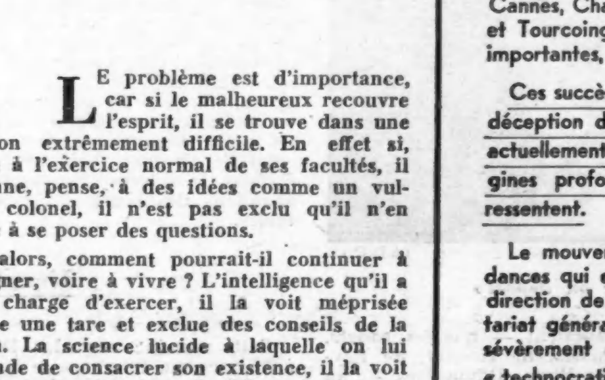
Depuis son échec à la mairie de Lyon, M. Jacques Soustelle s'est efforcé pour sa part de renouer le contact avec la direction du mouvement. Les amis politiques de M. Chalandon voient cette évolution avec inquiétude, d'autant plus qu'à l'extrême-droite l'activité des membres venus de la « Convention Républicaine » de M. Delbecque et de Mme Marie-Madeleine Fourcade pèse de plus en plus lourdement sur le mouvement.

Sur le fond du problème, les dirigeants U.N.R. accusent les indépendants d'être à l'origine de la plupart de leurs difficultés. M. Frey reproche par exemple à M. Pinay de n'avoir pris aucune des décisions qui auraient permis d'éviter la grève de la R.T.F. M. Neuwirth, secrétaire général du groupe U.N.R. à l'Assemblée, a manifesté son inquiétude de la surenchère à laquelle se livrent les députés indépendants sur leurs collègues algériens. Enfin, tous les élus U.N.R. rapportent avec appréhension que leurs électeurs leur reprochent violemment les mesures économiques dont, malgré M. Pinay, les députés indépendants se désolidarisent quasi unanimement.

Un autre problème est particulièrement délicat : le nombre de candidatures U.N.R. pour les élections sénatoriales se multiplie.

Une des listes les plus prisées est celle de M. Michelet dans la Seine, sur laquelle au moins cinq dirigeants nationaux du mouvement désirent être inscrits pour bénéficier de la réputation libérale que s'est acquise le Garde des Sceaux.

Une première décision a été prise pour tenter de résoudre quelques-unes des difficultés dans lesquelles le mouvement se débat : le Congrès National qui devait se tenir aux alentours du 18 juin a été repoussé à une date ultérieure.



Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S . A . L . A . M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

POURQUOI LES SOCIALISTES ONT ELU LE DOCTEUR DEVRAIGNE

● Le nouveau conseil municipal de Paris comprend 29 communistes, 1 U.G.S., 9 socialistes, 4 centre républicain, 3 M.R.P., 21 indépendants et 23 U.N.R. Cette composition laissait prévoir une élection délicate. Le Dr Devraigne (U.N.R.) a cependant enlevé le fauteuil présidentiel dès le premier tour de scrutin, par 40 voix contre 30 à M. Bossus, candidat de l'extrême-gauche.

Il doit cette victoire aisée aux conseillers socialistes qui, en ne participant pas au scrutin, ont permis de réaliser d'emblée le barrage anticommuniste. Deux conseillers U.N.R. avaient pourtant refusé de donner leur voix au Dr Devraigne, qui est allé du R.P.F. à l'U.N.R. en passant par le R.G.R.

La neutralité socialiste a été aussitôt expliquée. Dès le lendemain de l'élection du Dr Devraigne, M. Georges Dardel, maire socialiste de Puteaux, a été élu président du Conseil Général de la Seine par 83 voix (dont 52 U.N.R.) contre 61 à M. Georges Marrane, candidat du parti communiste.

« PARIS-MATCH » DÉCOUVRE L'ALGÉRIE

● « Paris-Match » publie cette semaine une grande enquête d'un envoyé spécial en Algérie, M. Raymond Cartier.

En conclusion de cette enquête, M. Cartier déclare qu'après s'être demandé si l'Algérie valait la peine d'être gardée, il n'a plus aujourd'hui aucune hésitation en raison de la découverte du pétrole saharien.

Sur le fond du problème, il est d'accord avec la politique actuelle, et en particulier avec la poursuite de la guerre (« ceux qui retardent la paix sont ceux qui la réclament tous les matins »).

Cependant, en passant, M. Cartier déclare notamment :

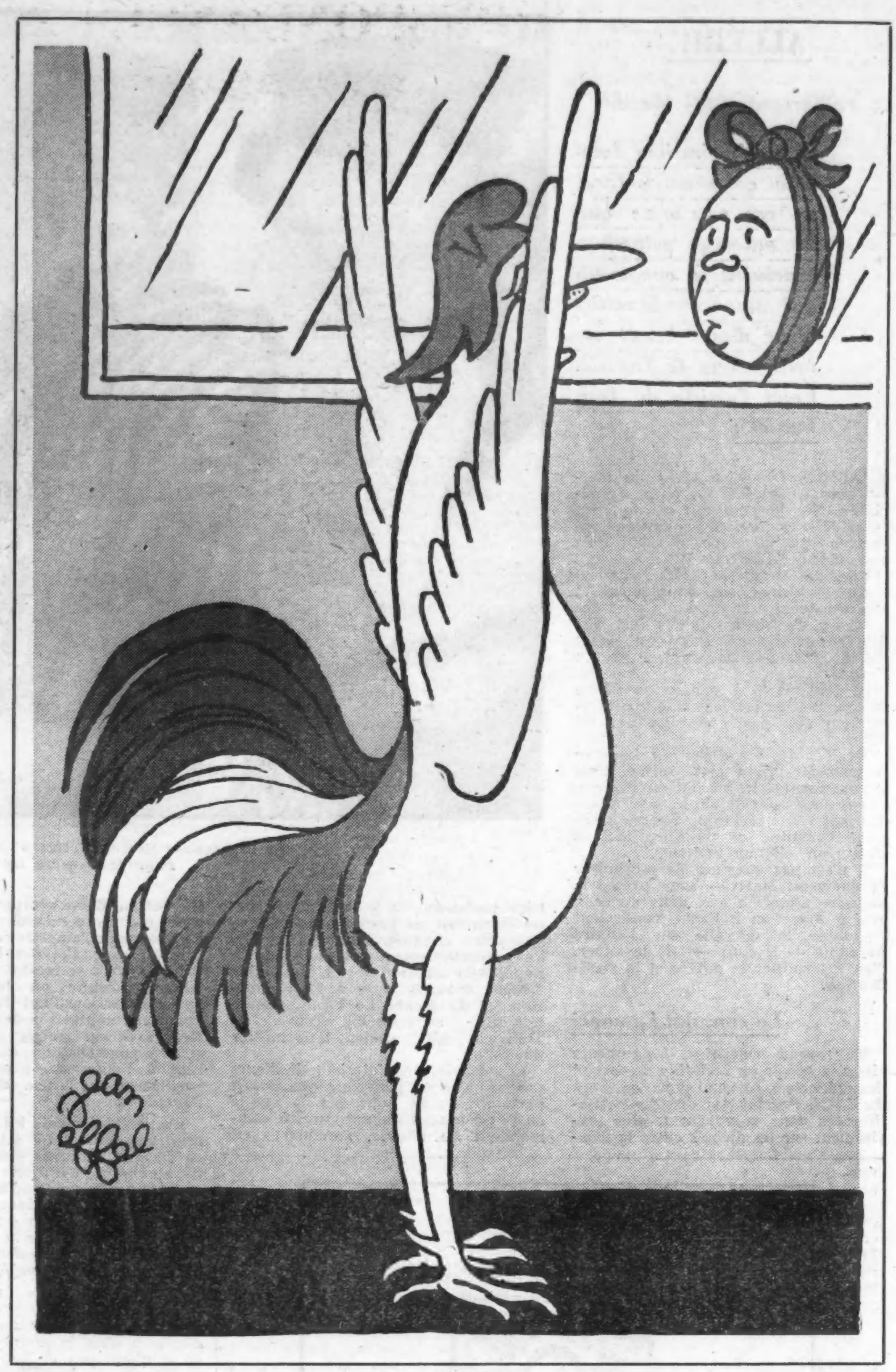
1° « En Indochine, la guerre s'était enlisée dans les états-majors. Le mal paraît incurable puisqu'il se retrouve en Algérie... J'ai entendu accuser des généraux d'avoir monté des opérations absurdes, coûtant des millions, uniquement pour justifier leur commandement. On reproche à beaucoup d'officiers supérieurs de s'installer dans la guerre et de ne chercher en Algérie qu'un couronnement de leur carrière, une amélioration de leur retraite, des avantages de solde, de logement, d'automobile et d'honneurs ».

2° « Ce qui manque le moins au F.L.N. ce sont les hommes. Suivant l'état-major français, ce qui lui manque le plus, ce sont les cadres. On tient un compte minutieux des chefs tués et l'on juge d'après cela le degré de succès de chaque opération répressive. J'avoue ne pas être tout à fait convaincu : les chefs de guerilla se trouvent et se remplacent assez facilement ; les meilleurs, à travers toute l'histoire, ont toujours été les paysans. En deux mois, plus du quart de l'effectif attribué à l'armée régulière rebelle aurait été détruit. Le renouvellement est aussi rapide, mais le poids de la lutte est lourd. »

3° « 40 milliards de capitaux algériens appartenant généralement à des hérauts de la présence française vont s'abriter « chaque année » dans des châteaux du Sud-Ouest ou sous les colonnes de la Bourse de Paris. »

4° « Il faut continuer à émanciper les femmes, satisfaire la faim d'instruction des jeunes gens, bousculer vigoureusement une Société qu'on a respectée d'une manière fétichiste en espérant que son silence assurerait la durée de notre domination ».

Enfin, après avoir regretté pour des raisons militaires que le général de Gaulle n'ait pas cautionné l'intégration, M. Cartier écrit : « On peut partir de l'intégration et, en vingt ans, aboutir à l'indépendance. »



HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boîte Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

Communiqué.

BAISSE DE 20 A 25 %

sur la photo et le cinéma d'amateurs

GRACE au PHOTO-RADIO-CLUB, que Mme Express a présenté récemment, les Amateurs de Photo et de Cinéma bénéficient de remises intégrales de 20 à 25 % SUR LES PRIX REELS DE VENTE (taxes comprises) des appareils, accessoires, films, etc.

Au PHOTO-RADIO-CLUB, vous êtes accueillis dans une ambiance jeune par des techniciens compétents et dynamiques. Ils vous présentent en détail le plus grand choix du plus beau matériel, comparent entre eux les modèles qui vous intéressent, font toutes les démonstrations que vous jugez utiles, commentent, si vous le désirez, vos premiers essais.

L'adhésion à ce Club, vraiment pas comme les autres, est gratuite, comme sont gratuits ses divers Services. Par exemple : recevoir sur simple demande le Journal qu'il édite régulièrement pour vous tenir au courant des nouveautés et des progrès de la technique, ou encore être invité aux séances de perfectionnement qu'il organise périodiquement.

Rendez donc visite, dès aujourd'hui, au **PHOTO-RADIO-CLUB, 6, boulevard de Sébastopol. TUR. 35-70. Métro Châtelet.**

ISRAEL
Vacances ensoleillées

Renseignements et documentation dans toutes les agences de voyages et à l'Office National Israélien de Tourisme - 14, rue de la Paix - Paris (2e) - RIC. 43-13

ALGÉRIE

Le ralliement d'Ali Hambli

● *« L'opération Azzedine continue. » C'est en ces termes que les autorités militaires concluent le communiqué annonçant le ralliement d'une bande rebelle venue de Tunisie. Voici l'article de Jean Daniel :*

L'ARMEE française vient de marquer en Algérie un point appréciable. Sur le plan qui est le sien, celui de la guerre, des opérations, de l'action psychologique, il s'agit sans aucun doute d'un succès.

Une unité entière (156 hommes) avec ses cadres, son équipement et son armement a accepté la « paix des braves », c'est-à-dire qu'elle s'est rendue sans conditions, assurée qu'elle est d'être généreusement traitée par la France.

Et tout porte à penser que cette unité sera effectivement traitée conformément aux promesses qui ont été faites.

S'agit-il de « traîtres » ? Lorsque la trahison prend cette forme, c'est la communauté trahie qui est atteinte. Ces insurgés ont-ils choisi « le moindre mal » ? Il reste que l'armée française constitue ce moindre mal et c'est pour elle un honneur.

Il n'est pas question de minimiser l'événement. Mais — sans prêter la moindre attention aux défis de ceux qui, à Alger ou à Paris, voudraient prolonger la querelle sur l'affaire Azzedine — il convient de le situer, d'en déterminer la portée et la signification.

(A.D.P.)

LE RALLIEMENT DE LA KATTIBA N° 4 DE LA WILLAYA N° 1
Pour convaincre les ralliés...

Le complot Lamouri

En novembre dernier, des rumeurs circulèrent sur un véritable « complot des colonels » survenu dans les rangs du F.L.N. Des bandes dissidentes stationnées dans la wilaya I, plus précisément sur les djebels entre la frontière tunisienne et la ligne de barbelés électrifiés, ne paraissaient plus se soumettre complètement à l'autorité du « gouvernement provisoire de la République algérienne ». L'Etat-Major d'Alger évaluait alors à 3.000 hommes les dissidents. Le F.L.N. admettait qu'il y en avait 350 environ. Les Tunisiens, eux, parlaient d'un millier d'hommes.

Ces derniers ne faisaient d'ailleurs pas mystère du problème que posait particulièrement pour eux la bande de l'ex-colonel Lamouri. Ancien commandant de l'Aurès, Lamouri avait été victime d'une réorganisation militaire qui le conduisit à demander l'arbitrage de l'autorité centrale qui se trouvait en juillet dernier au Caire. Il fut invité à se rendre dans la capitale égyptienne où les Tunisiens l'accusent aujourd'hui d'avoir pris de nombreux contacts politiques, notamment avec un groupe de Nord-Africains « youssefistes », c'est-à-dire hostiles à Bourguiba, pro-égyptiens et partisans d'une lutte à outrance contre l'Occident.

L'autorité centrale F.L.N. rendit un arbitrage défavorable à Lamouri. Mais ce dernier, toujours selon la version tunisienne, réussit à orienter ses hommes dans le sens d'une agitation conforme aux doctrines panarabes : c'est-à-dire extension du conflit algérien à la Tunisie par la formation de groupes d'action qui devaient renverser le régime de Bourguiba.

Pendant quelques semaines, le F.L.N. entreprit de récupérer les hommes de Lamouri. Ces derniers avaient d'ailleurs d'autres problèmes que celui de la dissidence de leur colonel. Les pertes sur le barrage, le stationnement prolongé dans des camps de fortune où ils étaient en particulier privés de femmes, avaient provoqué chez eux des désordres sérieux. Plus de la moitié d'entre eux rallièrent l'autorité régulière. Le reste, sous le commandement de chefs — tels qu'Ali Hambli qui vient de se rendre à la France — se battait sur trois fronts : contre les Français, contre les Tunisiens et contre le F.L.N. C'est ce qu'on a appelé le complot, qui est en réalité une séquelle de l'affaire Lamouri. L'agitation est devenue grave à partir de novembre, mais l'affaire Lamouri, elle, date de juillet dernier.

La source de l'intransigeance

L'Etat-Major français fit alors, mais avec plus d'habileté qu'auparavant, ce qu'il avait fait au cours de ces dernières années lorsqu'il apprenait que des rivalités ou des dissidences survenaient. Il fit cesser les opérations contre les bandes insoumises, fit parvenir des messages par des émissaires déjà ralliés et entreprit une série d'opérations psychologiques pour entretenir les dissensions.

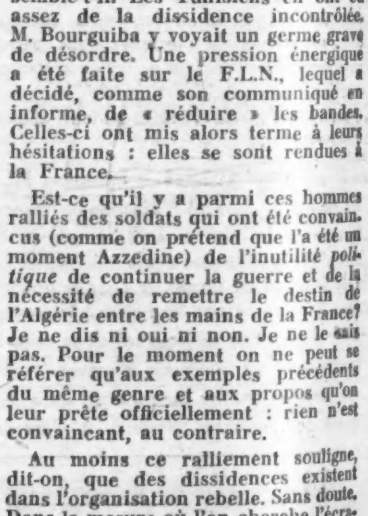
A cette époque, lorsqu'on interrogeait certains officiers français de renseignements sur les idées qu'ils se faisaient concernant la position des maquis à l'égard des appels au cessez-le-feu, ils répondaient que l'intransigeance paraissait venir de l'intérieur. De Tunis parvenait le même écho : on disait que les éloges réitérés du général de Gaulle par M. Ferhat Abbas avaient indisposé les chefs de maquis. S'il est encore permis d'être objectif, jamais je n'ai entendu dire, et de qui que ce soit, qu'un élan irrésistible vers la « paix des braves » fût stoppé par des politiciens sectaires.

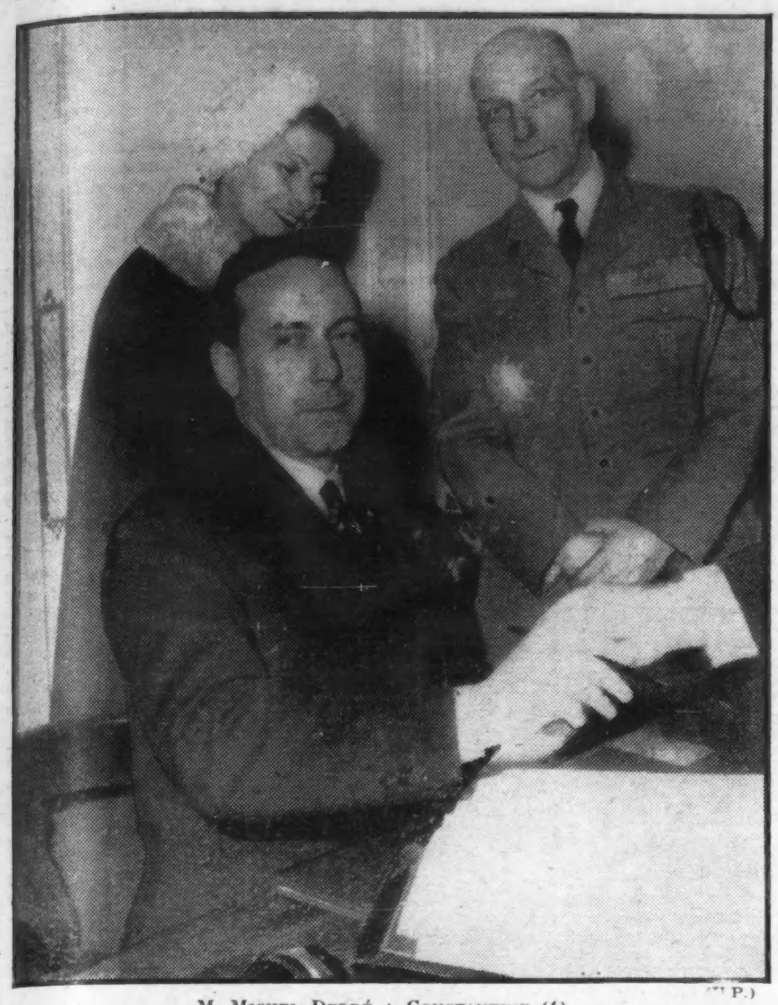
D'où venait donc l'espérance justifiée des militaires français ? Seulement d'expériences antérieures qui leur avaient permis de conclure que l'autorité centrale du F.L.N. était si intraitable, si cruellement intraitable, à l'égard des dissidents (les Messalistes, les Bellounistes et d'autres en ont eu les preuves), qu'il convenait d'offrir une porte de sortie aux bandes menacées d'écrasement.

Et c'est bien ce qui vient d'arriver, semble-t-il. Les Tunisiens en ont eu assez de la dissidence incontrôlée. M. Bourguiba y voyait un germe grave de désordre. Une pression énergique a été faite sur le F.L.N., lequel a décidé, comme son communiqué en informe, de « réduire » les bandes. Celles-ci ont mis alors terme à leurs hésitations : elles se sont rendues à la France.

Est-ce qu'il y a parmi ces hommes ralliés des soldats qui ont été convaincus (comme on prétend que l'a été un moment Azzedine) de l'inutilité *politique* de continuer la guerre et de la nécessité de remettre le destin de l'Algérie entre les mains de la France? Je ne dis ni oui ni non. Je ne le sais pas. Pour le moment on ne peut se référer qu'aux exemples précédents du même genre et aux propos qu'on leur prête officiellement : rien n'est convaincant, au contraire.

Au moins ce ralliement souligne, dit-on, que des dissidences existent dans l'organisation rebelle. Sans doute. Dans la mesure où l'on cherche l'écrasement total du F.L.N., cela peut





M. MICHEL DEBRÉ A CONSTANTINE (1)
...Où est l'obstacle ?

conduire aussi à penser qu'une pression militaire accentuée pendant de longues années (et à la condition que l'Algérie constitue un univers clos) peut conduire un jour à un éclatement des forces adverses.

Mais on en revient alors au même problème qu'à propos de l'affaire Azzedine. L'objectif officiel de la politique actuelle est la construction d'une association franco-algérienne et la pression militaire n'a pour but, en principe, que de rendre les dirigeants du F.L.N. plus réalistes et plus aptes à concevoir cette association. En ce cas, où conduisent ces succès *militaires ?*

Constatons d'abord qu'en même temps que ce ralliement, l'Etat-Major d'Alger informe qu'entre le 16 et le 22 mars, 800 rebelles ont été mis hors de combat et que le terrorisme est réapparu, notamment à Alger et à Constantine. Par ailleurs, les plans de réorganisation militaire du général Challe indiquent bien qu'on ne se fait aucune illusion sur l'imminence d'une capitulation générale des forces rebelles. Il faut donc continuer la guerre, le plus habilement possible, en espérant que les années à venir nous permettront de voir arriver ce qui n'est pas arrivé au cours des quatre dernières années : l'effondrement de l'insurrection.

C'est la formule du reportage de Raymond Cartier dans « Paris-Match » cette semaine :

> « *La guerre finira d'autant plus vite que nous aurons la résolution ferme et tranquille de la poursuivre aussi longtemps qu'il sera nécessaire* (*et, S.V.P., aussi intelligemment que possible*) *pour aboutir à la réconciliation que de Gaulle a demandée.* »

On retrouve cette même thèse partout aujourd'hui. Mais l'éclairage est nouveau : c'est un éclairage « libéral ».

On doit prendre acte en effet des propos prononcés par M. Michel Debré à Constantine, du discours tenu par M. Chalandon, secrétaire général de l'U.N.R., à Alger, et des intentions prêtées au gouvernement français. On peut résumer tout cela en trois points :

1) L'ère coloniale est révolue. Tous les Algériens doivent être égaux sur tous les plans, et c'est d'eux seuls que dépend le *destin politique* de l'Algérie (M. Debré et M. Chalandon).

2) L'association entre l'Algérie et la France ne peut être mise en cause par ce destin, mais « *on peut imaginer des formes d'indépendance plus avantageuses pour la nation et la communauté françaises que certaines situations d'intégration* » (reportage de « Paris-Match »).

3) Cependant, il faut à tout prix continuer la guerre. Pourquoi ? « *Pour contraindre l'adversaire à reconnaître que sa condition préalable d'indépendance intégrale est impossible et que des liens organiques unissant l'Algérie à la France ne peuvent pas être tranchés.* »

Et là, on a presque envie de dire que c'est tout d'un coup trop de libéralisme... On aurait mieux fait de charger Si Azzedine d'un tel message : le résultat eût aussitôt débouché sur un vrai dialogue.

L'obstacle

N'a-t-on pas été informé de ce que le F.L.N. avait abandonné le préalable de l'indépendance ? Comment MM. Debré, Chalandon ou Cartier ont-ils eu la conviction qu'une partie des leaders du F.L.N. n'accepteraient pas la discussion sur tous les points qu'ils évoquent ?

Jusqu'à maintenant, dans quel esprit se font les ralliements ? Uniquement dans celui de « ramener dans le sein de la République française les enfants égarés de la rébellion ». On rallie au nom du général de Gaulle, mais avec les principes de M. de Sérigny. Cette méthode ne divise pas l'organisation politique du F.L.N. : elle la raidit au contraire dans une unanimité nihiliste.

Or, si l'on s'avisait soudain d'engager la France entière — et son armée — dans une politique dont l'objectif serait à terme, *même à long terme*, l'association étroite de deux patries dans un cadre commun, le F.L.N. ne pourrait se soustraire à une discussion. Ou alors il se diviserait et là une division pourrait avoir une signification ; et s'il s'y soustrayait néanmoins, alors, alors seulement, les ralliements dépassant le succès militaire auraient une portée politique et donc une force immense : on pourrait convaincre les ralliés qu'en effet les buts de guerre ont disparu et que seul un fanatisme insensé est responsable de la poursuite de la guerre.

Où est l'obstacle ? A la vérité, il n'y en a qu'un et il est constitué par certains doctrinaires militaires qui croient avoir des siècles devant eux pour favoriser sur place la naissance de nouvelles élites algériennes, en même temps qu'ils écraseront les rebelles.

Et rien dans la singulière conférence de presse du général de Gaulle ne permet de penser que l'on est décidé à vaincre cet obstacle.

JEAN DANIEL.

(1) Derrière le premier ministre, Mlle Sid Cara et le général Obié, commandant la région militaire de Constantine.

HISTOIRE

Le récit du colonel Ravanel

● ***L'un des héros de la Résistance, le colonel F.F.I. Ravanel, Compagnon de la Libération, raconte ici le premier contact, et le premier choc, entre de Gaulle et les « progressistes »... ou : comment 1958 a commencé en 1944* (1).**

APRES des débuts difficiles, marqués par de nombreuses pertes, la Résistance toulousaine s'était rapidement développée. En 1944, à la veille de la Libération, elle se présentait comme une organisation solide. Côté militaire, il y avait trois organisations principales : l'armée secrète (appelée aussi C.F.L. - Corps Francs de la Libération), l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée), les F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans). D'autres groupements de moindre importance existaient d'autre part : corps francs de la Montagne Noire, résistants espagnols, etc. L'ensemble était unifié dans les « F.F.I. » ou Forces Françaises de l'Intérieur dont j'étais le chef régional (2). A l'époque considérée, les effectifs des F.F.I. étaient estimés à 45.000 hommes.

Côté organisations civiles, on trouvait le M.L.N. (Mouvement de Libération Nationale), le F.N. (Front National), la C.G.T. clandestine, plusieurs partis reconstitués, notamment : parti communiste, parti socialiste, parti radical, dont l'activité était coordonnée par les « Comités départementaux et locaux de Libération ». La résistance régionale recevait ses directives par une double filière : les dirigeants nationaux pour chacune des organisations, d'une part ; le Conseil National de la Résistance et l'état-major des F.F.I., d'autre part.

Une organisation claire

Malgré une apparente complexité due aux circonstances particulières de sa formation dans la clandestinité, le système fonctionnait bien : d'ailleurs la ligne de conduite de chacun n'avait-elle pas été fixée par le « programme du C.N.R. » que l'*ensemble* des organisations de résistance de l'intérieur avaient élaboré en commun et signé ?

Les instructions du C.N.R. précisaient notamment comment seraient désignées les autorités administratives après la Libération. Elles donnaient la voie à suivre pour la reconstruction du pays et le rétablissement d'un régime démocratique réel.

Les instructions de l'état-major national des F.F.I. insistaient spécialement sur l'organisation des diverses formations au sein des F.F.I. : il fallait à la fois unifier leur action et respecter leur originalité. J'avais ainsi comme adjoints le lieutenant-colonel d'active de Bermont de Vaux, au nom de l'O.R.A., le lieutenant-colonel F.F.I. Claude Cartier-Bresson pour l'A.S. L'état-major national nous avait demandé de faire participer de façon égale les diverses formations aux libérations des grandes villes. C'est ce que nous réalisâmes pour la libération de Toulouse à laquelle participèrent à égalité le corps franc Pommiès pour l'O.R.A., le bataillon Parisot pour l'A.S., la colonne Georges du Lot pour les F.T.P.

∴

J'avais été envoyé en mission à Toulouse en avril 1944 pour y régler une situation difficile. Elle devait s'accompagner de la mise en place, comme chef régional des F.F.I., d'un nommé Aubert. Au cours des discussions, qui durèrent deux jours, je fus obligé de constater que nos camarades se refusaient absolument à cette nomination. (Nous avions affaire à des « volontaires ». La notion de discipline nécessitait de convaincre les intéressés et d'obtenir leur accord conscient.) Mais en même temps, ils ne parvenaient pas à formuler un autre choix réalisant un accord général.

Aucune solution n'apparaissant, ils me demandèrent de rester sur place et d'assumer des fonctions de dirigeant régional. J'étais alors un des responsables nationaux de la Résistance et faisais partie du M.L.N. (Mouvement de Libération Nationale). Je n'avais aucune raison de rester à Toulouse, mais acceptai cependant cette charge à condition qu'elle fût temporaire.

A Paris, le COMAC (3) ratifia cette proposition ; ma nomination devint définitive lors de l'annonce du débarquement. Le général Kœnig, à Alger, la confirma, au nom du général de Gaulle (voir les mémoires du général de Gaulle).

Je suis persuadé que les nominations de Maurice Rousselier à Limoges et de Gilbert de Chambrun à Montpellier, de la même façon, n'ont pas été imposées aux résistants locaux, mais faites avec leur plein accord.

Une vague d'enthousiasme

Il est certain que, dans de nombreux cas, les dirigeants responsables se trouvaient être des hommes aux idées avancées. Mais cela n'a rien d'étonnant : la Résistance dans sa large majorité était progressiste. Il suffit pour s'en convaincre de relire le programme du C.N.R. et la presse de la Libération, y compris des journaux comme « L'Aurore ». La Résistance voulait pour le pays un régime de démocratie entière et de liberté. Les positions que défend « L'Express », en matière de liberté de la presse par exemple, se trouvent dans le programme du C.N.R. Notre mission dépassait donc largement le cadre restreint de la lutte contre l'occupant. Les Forces Françaises de l'Intérieur, comme les résistants des « Mouvements », avaient pour tâche commune de mener à bonne fin ce programme dans la France libérée.

La distinction entre résistance civile et résistance militaire était d'ailleurs peu tranchée. Tous luttaient contre le même occupant et de la même façon clandestine.

Tout cela avait été largement diffusé par notre presse clandestine ; l'accord que nous avons trouvé dans la population avant, pendant et après la Libération prouve que nous bénéficions des succès dont je vais parler mainficions de son large accord. Aucun tenant n'aurait été possible sans ce vaste soutien qui s'est, à certains moments, traduit par une immense vague d'enthousiasme constructif.

∴

A partir du 15 août, les forces allemandes, qui craignaient d'être coupées du gros de leur armée par l'avance des troupes alliées en Normandie et dans la vallée du Rhône, entreprirent de se replier. Elles com- →

(1) En réponse au livre de Robert Aron, « Histoire de la Libération », dont « L'Express » a publié les premiers extraits inédits dans son dernier numéro.

(2) La région de Toulouse, appelée R. 4, comprenait les départements suivants : Haute-Garonne, Ariège, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lot, Lot-et-Garonne, Hautes-Pyrénées, Gers, Landes et Basses-Pyrénées (pour ces deux derniers : sauf la partie se trouvant dans l'ex-zone occupée).

(3) L'organe suprême de direction de la Résistance était le « Conseil national de la Résistance » composé des dirigeants de grandes formations de la Résistance.

Le COMAC ou Comité militaire d'action avait été créé par le C.N.R. pour diriger l'action militaire en France. Il dépendait directement de lui et avait comme état-major l'état-major national des F.F.I.

mencèrent donc à évacuer les villes. Mais elles étaient prises dans la toile d'araignée de la Résistance qui, en les harcelant sur les routes, sur les voies ferrées, leur infligea des pertes sévères. Dans certains cas, les unités allemandes furent totalement arrêtées dans leur repli : telle est l'origine de la « poche de Royan ». Les résultats de l'action des F.F.I. de la région toulousaine peuvent s'estimer aux chiffres suivants : 13.000 prisonniers, 300.000 tonnes de matériel de guerre récupéré, 4 millions de litres d'essence, sans compter 7 avions intacts (5 Dewoitine 510 et 2 bombardiers légers Dornier). Les 5 avions de chasse permirent de constituer une escadrille F.F.I. qui, confiée au célèbre aviateur Doré, contribua aux combats. Deux des appareils furent abattus en service commandé.

A mesure qu'étaient libérées les villes, étaient mises en place les autorités de la Libération. Celles-ci étaient *essentiellement* les comités départementaux et locaux de la Libération qu'on pourrait comparer à des conseils généraux et à des conseils municipaux, mais avec des pouvoirs plus considérables. Les préfets et maires étaient l'*émanation* de ces conseils. Tout ce que nous faisions avait d'ailleurs un caractère transitoire en attendant que les autorités régulières de la République soient constituées, ce qui n'était pas le cas à l'époque, la France étant encore en train de se libérer du régime d'occupation.

La « course à la préfecture »

Toute source d'autorité émanait donc de la Résistance, et c'est ainsi que Pierre Bertaux, par exemple, était responsable de ses actes devant elle, après avoir été nommé par elle.

Rappelons, en passant, que cette nomination est survenue dans la nuit du 19 au 20 août après que Jean Cassou, notre « Commissaire de la République » (on dirait aujourd'hui : préfet régional), eut été grièvement blessé par les Allemands. Participèrent à cette désignation les dirigeants régionaux de la Résistance dont moi-même. Il n'y eut strictement aucune « course à la préfecture » pour P. Bertaux, tout ayant été décidé à l'avance.

La population avait apporté son soutien complet à notre conduite et dès après la Libération, on le vit aux résultats qui furent obtenus alors dans des conditions assez extraordinaires. En ce qui concerne les F.F.I. par exemple, nous avions mis à l'ordre du jour la transformation en unités régulières de nos unités clandestines : tout était à faire, mais on s'y attela gaiement. En quelques jours, les écoles de cadres pour officiers et sous-officiers fleurirent ; les soldats recevaient une instruction, la comptabilité des unités était organisée, tandis que les usines du Tarn fabriquaient pour nous des uniformes.

Quelques jours à peine après la Libération, il fut même possible de mettre une formation de plusieurs milliers d'hommes (8.000 si ma mémoire est bonne) à la disposition de la première armée du général de Lattre : c'est sous le commandement d'un de mes adjoints opérationnels, le lieutenant-colonel d'active Redon, que cette colonne fut placée. Elle s'illustra dans la libération d'Autun avant de se joindre à l'armée régulière.

Côté reconstruction, les progrès furent également spectaculaires. En quelques jours, les communications ferroviaires, pourtant durement touchées, furent rétablies, les usines étaient remises en route et la vie économique relancée. Les usines d'aviation avaient leur programme qui nous permit de disposer rapidement d'appareils, notamment de Caudron « Goéland » avec lesquels furent organisées des lignes régulières d'aviation civile.

La première liaison avec Paris fut héroïque : nos aviateurs étaient partis « dans le bleu », après que nous eûmes appris par la radio que Paris se libérait. Dans quel état se trouvait l'aérodrome du Bourget ? Les forces alliées en étaient-elles maîtresses ? Comment pourrait-on franchir la région de la Loire encore occupée par les Allemands ? Autant de questions auxquelles on se résolut de répondre... en essayant d'y aller. Le lendemain, l'avion était de retour, tout s'était bien passé.

Partout, on assistait à des initiatives de ce genre, qu'il s'agisse de l'organisation du ravitaillement, de l'approvisionnement des usines en matières premières ou du jeu des rouages économiques.

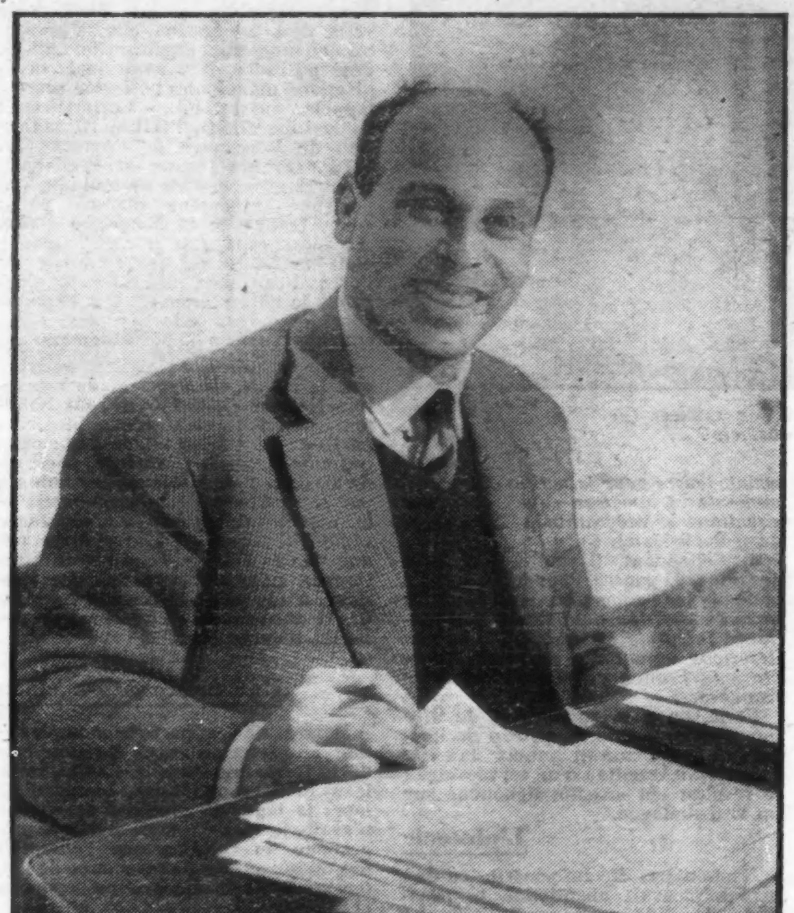
De Gaulle à Toulouse

A cette activité, tout le monde participait, et puisque vous vous intéressez particulièrement au rôle et à l'attitude du parti communiste, je dirai simplement qu'il faisait son travail comme tout le monde (*). Ses représentants participaient à l'élaboration des décisions aux côtés des représentants des autres partis politiques ou organisations dans les Comités de Libération. A l'état-major des F.F.I., j'avais comme adjoint pour les F.T.P. le lieutenant-colonel Delcamp. La liaison avec le Front National était assurée par Fernand Plas, un de ses dirigeants responsables pour le sud de la France. N'y a-t-il jamais eu de problèmes ? Si, bien sûr. D'autant plus que nous vivions parmi les problèmes à résoudre. Mais ce qui importait, c'est la manière dont ils étaient résolus. Et je dois dire qu'une collaboration réelle s'était nouée entre tous. La volonté d'une prise du pouvoir par un groupe quelconque de résistants qu'évoque R. Aron ne s'est jamais posée.

(*) Le récit de Robert Aron était intitulé « De Gaulle et les communistes en 1944 ».

Pourtant, ce qui se passait à Toulouse, comme sans doute dans d'autres régions, inquiétait déjà certains milieux. Deux motifs principaux inspiraient cette crainte. C'était, d'une part, le contenu progressiste du programme du C.N.R. qui prévoyait pour le pays l'établissement d'une république vraiment démocratique, avec garanties réelles pour la liberté d'expression de la presse et de la radio (!!!), pour les syndicats, etc. ; ce programme envisageait de modifier radicalement les rapports de la métropole avec les anciennes colonies. Si on l'avait appliqué on aurait sans doute évité les guerres d'Indochine et d'Algérie et beaucoup d'autres mécomptes... Le programme du C.N.R. prévoyait aussi pour la population de nombreuses mesures sociales qui, si elles avaient été appliquées, auraient sans doute été beaucoup appréciées.

L'autre raison de cette peur était l'existence d'un vaste courant populaire et la participation qu'y apportait le parti communiste. La peur du « front populaire » existait déjà, ou de nouveau (4). Il fallait donc tout mettre en œuvre pour arrêter l'expérience — y compris la calomnie et les fausses informations. Nous savons que ces choses ne sont pas difficiles. La guerre psychologique est connue depuis l'antiquité.



(Charpentier)

1959 : M. Ravanel a son bureau
« Une continuité remarquable »

(4) La peur des communistes existait déjà pendant l'occupation, parfois à l'intérieur même de la Résistance. En voici un exemple tragique dont je garantis l'authenticité : il y avait dans le Lot-et-Garonne une prison célèbre, la Centrale d'Eysse, où étaient détenus des centaines de résistants. En décembre 1943, il fut décidé de tenter une vaste opération d'évasion. Des groupes francs venus de départements lointains et notamment de Lyon devaient y participer.

En collaboration avec des responsables à l'intérieur de la Centrale, on réussit à faire libérer un prisonnier sur lequel nous comptions pour établir une liaison efficace entre nos groupes francs et les détenus. Je mis ce responsable qui se faisait appeler Tanger en rapport avec le chef des groupes francs de Toulouse, Joyeux-Joly, qui fut chargé de lui remettre un dépôt d'armes.

Tous les détails de l'opération étaient réglés et il ne restait plus qu'à attendre son déclenchement... qui n'eut jamais lieu. J'appris fin janvier 1944 pourquoi. Apprenant que Tanger était communiste, Joly avait refusé de lui remettre les armes promises. Tanger avait aussitôt perdu confiance en notre volonté de réaliser l'opération prévue et rompu les contacts. Quelques semaines plus tard, les détenus d'Eysse tentaient seuls une évasion collective. Mais ils ne disposaient d'aucune aide extérieure et manquaient d'armes. Ce fut l'échec suivi d'une répression féroce où furent fusillés de nombreux résistants.

Le heurt se produisit avec la venue du général de Gaulle à Toulouse le samedi 16 septembre 1944, soit un mois après la libération de la ville. Ce qui se passa ce jour-là fut réellement dramatique.

Nous avions vécu pendant un mois sans contacts avec les autorités d'Alger et la plupart des résistants pensaient que le général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, était d'accord avec la direction de la Résistance en France, le C.N.R. Tous pensaient donc que le général allait approuver ce que nous avions fait et qui n'était autre que l'application fidèle des décisions exprimées dans le programme du C.N.R. par tous les chefs de la résistance (y compris des hommes comme Bidault). Tous considéraient le général de Gaulle comme l'émanation de la Résistance et par conséquent comme son mandataire le plus fidèle. Tous savaient que si la Résistance intérieure avait apporté son soutien au général de Gaulle, notamment lors de son conflit avec le général Giraud, c'est parce que le général de Gaulle avait pris certains engagements, en particulier à la radio de Londres.

Les résistants n'étaient pas gaullistes aveuglément ; ils étaient pour de Gaulle *dans la mesure* où ils espéraient qu'il appliquerait avec l'intransigeance qu'on lui connaissait le mandat que la Résistance avait confié au C.N.R.

Les résistants de Toulouse avaient cet espoir et attendaient le chef de l'Etat en cette matinée du 16 septembre 1944.

Tous au garde-à-vous

Je m'en rappelle bien les circonstances : il faisait froid sur l'aérodrome où nous attendions depuis plusieurs heures l'arrivée du général dont l'avion avait été retardé par le mauvais temps à Marseille. Pour la plupart, le moment était émouvant : n'avions-nous pas tous rêvé pendant les sombres années de l'occupation à ce grand jour ? La venue du chef de l'Etat n'était-elle pas le symbole de l'aboutissement de tant de peines et de sacrifices ? Chacun songeait à cela en l'attendant.

Le voici qui arrive. Il nous salue. Le cortège officiel se forme et nous nous rendons à la préfecture où auront lieu les entretiens prévus du chef de l'Etat.

Nous sommes maintenant réunis dans le grand salon où se rangent ceux qui ont exercé les commandements les plus élevés dans la Résistance. Ils sont nombreux à avoir voulu être là, à souhaiter être présentés au chef de l'Etat. Comme cette journée s'annonce émouvante, où chacun attend le petit mot de reconnaissance du général ! Ils sont au garde-à-vous... Que va-t-il se passer ?

C'est alors que se produit l'impossible. L'humiliation s'abat sur ces officiers, fiers de leur uniforme : ils ne sont pas des officiers de la « vraie » armée ; leurs galons, ils les ont usurpés. D'une phrase le ton est donné : *« Comment !* s'étonne le chef de l'Etat auprès de Berthet-Deleule, *vous étiez deuxième classe en 1939 et vous voilà lieutenant-colonel ? »* (5) Le reproche est là, lourd, sans un mot de gentil-

(5) Berthet-Deleule, homme de 40 ans à l'époque, était un résistant de la première heure. Fondateur avec Ripoche du mouvement « Ceux de la Libération », il avait dû fuir l'arrestation en se rendant en zone sud. Il y était devenu un des dirigeants du mouvement « Franc-Tireur » (à ne pas confondre avec les Francs-Tireurs et Partisans) puis mon adjoint, quand j'exerçais mes fonctions nationales. Quelques mois avant la Libération, il m'avait rejoint à Toulouse où il reçut un commandement opérationnel.

Un robot pour stencils

L'appareil électronique de report vous offre ces trois avantages :

1° REPRODUCTION AUTOMATIQUE... (travail manuel réduit à 30 secondes)

2° DE TOUT DOCUMENT... (même photographique)

3° SUR STENCIL EN MATIERE PLASTIQUE

La finesse de la perforation réalisée par étincelle électronique et la contexture spéciale du stencil vous garantissent l'obtention des spécimens d'une qualité nouvelle SUR VOTRE DUPLICATEUR. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-40

Communiqué.

lesse, sans un mot de compréhension... (6).

L'ambiance est transformée. Un poids immense s'abat sur l'assemblée. L'inquiétude s'empare de ces hommes courageux qui ne comprennent plus. Dans l'escalier, le capitaine Viltard, pur héros de la Résistance, pleure à chaudes larmes (7).

C'est dans cette atmosphère que le général eut avec moi un entretien en tête à tête qui dura fort longtemps. On en parla beaucoup à l'époque.

Le début fut brutal :

« *Qui vous a autorisé à porter la Croix de la Libération ?* », me demanda-t-il.

Je répondis :

« *Il y a plus de trois mois que j'ai été informé que vous me l'aviez attribuée, par votre propre ministre de l'Intérieur, d'Astier de la Vigerie.* »

La réponse vint, immédiate :

« *Ce n'est pas vrai.* » (8)

Le général m'informa alors qu'il avait décidé de mettre de l'ordre dans la région de Toulouse où existait « un vaste désordre ». J'essayais de savoir ce qu'il entendait par désordre... car un pays qui venait de changer de structure aussi brutalement ne pouvait, d'un coup de baguette magique, être muni de rouages administratifs, militaires ou techniques parfaits. Ce n'était pas notre faute s'il avait fallu remplacer de nombreux fonctionnaires compromis dans la collaboration, par des gens souvent moins expérimentés...

Etait-ce notre faute s'il avait fallu faire des officiers avec des gens qui ne l'étaient pas ? Mais le général ne semblait pas admettre que ces questions se règleraient avec le temps. Nous étions responsables de toutes les difficultés. Il fallait, en particulier, que les F.F.I. « *cessent immédiatement de se mêler des questions autres que strictement militaires* ».

A plusieurs reprises, il fit état d'informations que lui auraient communiquées « ses services de renseignements », et qui étaient évidemment en notre défaveur. J'en fis vérifier quelques-unes par la suite : elles étaient inexactes. En revanche, le général ne paraissait pas informé de nos réalisations.

Deux mesures prises par lui résument la situation : il décida d'envoyer à Toulouse, pour coiffer les F.F.I., le général Collet, bien connu pour avoir « maté les Druses » en Syrie. Il décida qu'à l'avenir tous les pouvoirs politiques détenus par les Comités départementaux de Libération seraient concentrés entre les mains de « son » représentant à Toulouse, le Commissaire de la République Pierre Bertaux. Cette mesure devait avoir pour effet d'affaiblir les bases d'application du programme du C.N.R. dans les départements.

(6) On a parlé d'inflation de grades F.F.I. En l'occurrence, c'était inexact. Pour les 45.000 hommes de la région, il y avait, à l'échelon du commandement régional, un colonel et une dizaine de lieutenants-colonels. Etaient également lieutenants-colonels les chefs F.F.I. départementaux, soit un par département. Nous suivions en cela les règles fixées par le général Koenig à Alger.

D'autre part, il était clairement spécifié que ces grades étaient des « grades de fonction ».

(7) Viltard-Madier avait 22 ans. Il avait fait de la résistance avec un courage extraordinaire dans la région de Chambéry puis de Lyon. Traqué par toutes les polices, il m'avait rejoint à Toulouse où il fut finalement arrêté. Il réussit à s'évader juste avant la Libération. Il mourut quelques années plus tard d'une maladie de cœur consécutive aux tortures subies dans les prisons.

Humain, fin, intelligent, il était ce type d'hommes qui servent sans réserves l'intérêt général.

(8) La croix de la Libération me fut attribuée officiellement par la suite et remise par le général de Gaulle le 18 juin 1945, place de la Concorde.

1944 : Le colonel Ravanel a Toulouse
« Qui vous a autorisé à porter la croix de la Libération ? »

Nous apprîmes par la suite que le comportement du général de Gaulle n'avait rien eu de particulier à Toulouse. Il avait agi de façon identique à Lyon, Marseille, Bordeaux... Son attitude n'avait donc rien à voir avec les circonstances particulières régionales. Elle répondait à une ligne politique déterminée dont on trouve un exemple dans le décret de dissolution des F.F.I. qu'il prit quelques jours plus tard (ce décret dut d'ailleurs être reporté en raison de l'indignation qu'il provoqua).

Et maintenant ?

Nous avons vu le général de Gaulle laisser échapper ainsi les possibilités immenses qui s'offraient au pays. J'ai eu l'occasion de m'en entretenir avec lui personnellement par la suite.

En voici une brève conclusion : les faits qui se sont passés en France au moment de la Libération ont une portée historique. Ceux qui ont vécu cette époque *savent* par expérience que notre pays est capable des enthousiasmes comme des réalisations les plus grands. Le levain de cette force en sommeil est la réalisation d'une politique de progrès social et politique, et l'existence de cadres politiques en lesquels il puisse avoir confiance.

Les forces sociales conservatrices n'ont évidemment pas intérêt à l'existence d'une telle situation. Elles se sont donc employées, dès 1944, à briser cet élan. Elles y ont réussi, et par un long chemin de recul, nous en sommes arrivés, finalement, au 13 mai... En matière politique, tout cela apparait comme d'une continuité remarquable.

Et maintenant ? Maintenant, il ne serait peut-être pas mauvais de reprendre une sorte de programme du C.N.R. — pour l'époque qui est devant nous. Il ne serait peut-être pas mauvais que certaines forces de gauche comprennent où nous ont menés des abandons trop nombreux à l'égard de la droite, et qu'elles sachent que le pays, qui n'a pas tout à fait oublié 1944, les attend, prêt à leur rendre sa confiance et à les appuyer de sa force... à condition, évidemment, qu'elles soient dignes de le diriger.

SERGE ASHER-RAVANEL.
Compagnon de la Libération.

PAQUES

Qui a tué Jésus ?

● Il y avait les Prêtres. Il y avait les Pharisiens. Il y avait les Romains. Qui fut coupable ? L'affaire Jésus - Christ se juge tous les jours. Le R. P. Barthélemy (1) vient de le prouver dans une conférence (2) dont « L'Express » publie ici le texte intégral.

« P*OURQUOI est-ce qu'il a des clous dans les mains ?* » Ai-je demandé cela à ma mère au cours de cette longue initiation enfantine à bâtons rompus ? Je ne me rappelle même plus... L'homme de cuivre avait les bras presque verticaux. On l'y sentait suspendu. Il brillait sur son bois d'ébène. Les briquages fervents dont étaient assurés tous les cuivres de la maison l'avaient tenu hors des atteintes du vert-de-gris et en avaient fondu les reliefs. C'était pour moi comme les traces d'un culte. Son socle participait à son mystère. C'était une boîte à tirette qui avait servi de tabernacle à un arrière-grand-oncle pourchassé par les « bleus ». Bien des fois j'avais tiré la planchette et tâté l'intérieur.

Il n'y avait plus rien. L'homme de cuivre était la seule présence.

Je m'y étais habitué comme à une réalité chargée d'un sens étrange que je n'arriverais jamais à saisir. L'étiquette de cuivre aux bords roulés qui surmontait sa tête évoquait pour moi l'énigme sans m'en livrer la clé : I.N.R.I. C'était écrit en latin, me disait-on. La langue sacrée que ma bonne — qui l'ignorait — m'avait déjà appris à prononcer. « Jésus de Nazareth », cela je le situais. « Roi des Juifs »... l'ombre montait.

Tout cela faisait de lui un objet qui tranchait sur tous les autres. On ne pouvait le comparer aux portraits de famille qui cependant participaient à son étrangeté. Il n'y avait absolument aucun lien entre lui et les objets usuels, modeste *tiers état* au comportement familier.

Eh bien ! malgré lui j'ai passé toute mon enfance sans réaliser que j'étais, depuis mon premier souffle, disciple d'un condamné à mort. Qui autour de moi aurait assimilé la Croix à la guillotine, instrument de justice à relent de boucherie que l'on cache aux enfants ? La guillotine est laide et sinistrement efficace. On n'aimerait pas la porter à sa boutonnière, même dorée. Mais la croix, son harmonie sobre se dégage mieux si la traverse est un peu haute et plutôt large. Ou bien les quatre bras égaux et barrés, avec au centre une feuille de trèfle... dans une ambiance adolescente de montagnes et de tentes. Mais jouerais-tu avec la guillotine ? Un condamné à mort !...

Là où bat le cœur d'un peuple

Faute de comprendre, du moins n'oublie pas ! Quoi ? Que les Juifs ont condamné Jésus, et que depuis ce malheur rancœurs et pogroms ont surabondé, est-il bon de le rappeler ? Ne vaut-il pas mieux retenir seulement qu'Il est mort pour sauver et unir toute l'humanité et laisser de côté le « comment », ce débrouillage des responsabilités qui dégénère depuis deux mille ans en inextinguibles plaidoyers? Les uns disant à mots plus ou moins couverts : « Les Juifs ! » Les autres répliquant: « Les Romains! », ou bien: « Une clique d'aristocrates non représentatifs ». Dans les deux cas, la responsabilité est rejetée sur « d'autres » et l'on peut lever les yeux, sans trop de gêne, sur cette croix.

Et pourtant le sang qui coula en ce vendredi sèche si difficilement ; tant d'entre nous se baignent encore en lui, y cherchant une nouvelle vie, alors que nous l'aurions, l'avons peut-être répandu, le répandons peut-être encore sans le savoir. Non, je ne peux me décider à reléguer cette croix dans un coin de ma mémoire. Je crains d'unir inconsciemment le cœur d'un bourreau aux lèvres d'un disciple ! Je veux y voir clair. Masochisme, m'a-t-on dit ? Il est facile d'appeler masochisme tout essai de lucidité et de dormir pendant que ce sang coule toujours.

La version des faits la plus simple, la plus apparemment évidente, est la suivante : sur la Palestine pèse l'occupation romaine. Mais Rome, comme tous les occupants, n'aime pas trop intervenir. Elle est prête à payer cher les hommes suffisamment représentatifs qui sauront assurer les deux conditions essentielles de la paix et de la prospérité de l'Empire, c'est-à-dire le calme de la population et la rentrée des impôts. Il s'agit pour cela de s'assurer le loyalisme de l'aristocratie nationale traditionnelle : les quelques familles parmi lesquelles peut être choisi le grand-prêtre.

De quoi est faite l'autorité de cette caste ? Avant tout du pouvoir qu'elle exerce sur le Temple. Car le Temple est le lieu où se réveille trois fois par

→

(1) Le R.P. Barthélemy, qui est âgé de trente-sept ans, a été professeur d'écriture sainte à l'Ecole biblique de Jérusalem entre 1951 et 1955. Il participa là aux fouilles qui ont suivi les premières découvertes des manuscrits de la mer Morte. Il est l'un des savants chargés de l'édition de ces manuscrits. Le R.P. Barthélemy enseigne actuellement à l'Université de Fribourg (Suisse).

(2) Prononcée le vendredi 20 mars à la salle Wagram.

Kantiel le cadeau idéal !..
Modèle de poche à Transistors
Dimens. : 16×9×5 - Poids 800 gr. - P.O., G.O
Six teintes au choix - Sacoche cuir
PRIX : 31.950 francs + t. l.
Autres portatifs à lampes ou transistors dont le POSTE SANS CHANGEMENT DE PILE. Commutation sur antenne auto. Postes coloniaux à gammes O. C. Electrophones à transistors (durée de la pile-ampli 200 heures) ou à lampes
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constructeurs :
C.E.R.T., 34, rue des Bourdonnais
PARIS (1er) LOU. 56-47

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIECES MOULEES
ARTICLES
DE PROTECTION

an, pour battre sur un rythme fiévreux et passionné, le cœur du peuple. Dans la vie quotidienne, Israël est une foule éparpillée en des bourgades souvent infimes et séparées par des enclaves hostiles comme la Samarie ; c'est aussi un ensemble de « juiveries », semées du lointain Elam à l'Espagne, enkystées dans les membres des deux mondes rivaux : le romain et le parthe. Ce n'est qu'aux trois fêtes de pèlerinage qu'Israël se retrouve, noué en peuple. Venu du monde entier, le peuple reprend en chœur en hébreu les antiennes monotones des psaumes que déroulent les chantres lévites.

« Antiennes de psaumes », cela ne fait pas méchant. Ne nous y fions pas. Cette masse, d'ordinaire humiliée et écartelée, aujourd'hui rassemblée des quatre points cardinaux, criait sa foi, mais aussi sa supplication, ses appels déchirants. Le lancinant « ki le ôlam hasdô » (*Car éternel est son amour*), ponctuant le rappel des hauts faits de Dieu n'était pas seulement un rappel nostalgique des libérations passées, mais une incantation frémissante implorant, évoquant — presque au sens magique du terme — une autre définitive libération, à la fois divine et extrêmement concrète : le débarquement céleste du Messie qui viendra se mettre à la tête du peuple des « Saints du Très-Haut » pour secouer le joug des empires impies et établir à leur place l'Empire de Dieu géré par Israël.

Un potentiel immense de détresse et d'espérance fanatique s'accumule en ces jours.

Les grandes fêtes de pèlerinage permettent à l'explosif juif d'atteindre sa masse critique. Gare à la réaction en chaîne ! De ce danger, les Romains et le haut-sacerdoce sont conscients. Le Sanhédrin charge la police du Temple et les inspecteurs en civil de garder le contact avec cette masse dangereuse et de l'informer continuellement sur sa température interne.

Catalyseur irresponsable mais dangereux

Il s'agit en effet d'éviter à tout prix un mouvement de foule inconsidéré qui, tournant en révolte fanatique, amènerait de la part de Rome une de ces répressions froides et systématiques qui pulvérisent un peuple. Selon l'explication la plus vraisemblable et la plus superficielle, la condamnation de Jésus aurait été le prix de ce « maintien de l'ordre » auquel se dévouaient consciencieusement les collaborateurs de l'époque : *« La mort d'un seul homme est préférable à la destruction du peuple entier »*, comme disait Caïphe.

Cela suppose-t-il que le haut-sacerdoce ait vu en Jésus l'instigateur probable d'une révolte ? Non ! plutôt un catalyseur possible. Or, si l'on veut éviter une réaction chimique lorsque sont en présence les éléments entre lesquels peut avoir lieu cette réaction, il faut éliminer avec soin tout ce qui peut servir de catalyseur. Catalyseur irresponsable mais dangereux.

C'est sans doute le jugement des grands prêtres sur Jésus. Pour l'éliminer, il est facile de trouver dans sa prédication un prétexte utilisable, quelque parole pendable, quitte à supprimer ou défigurer les contextes, selon les techniques les plus éprouvées.

Mais pourquoi craint-on que Jésus n'occasionne un mouvement populaire? Parce que le peuple entier va vers lui et frémit en l'entendant parler du Royaume de Dieu. Beaucoup croient qu'il est le Messie, chef de guerre des derniers temps; et des meneurs professionnels sont capables de l'utiliser comme étendard tout en conduisant eux-mêmes la révolte. Et Jésus, quelle est son attitude à l'égard de cette grande houle populaire que sa prédication suscite ?

Messie incognito

Pendant tout son ministère galiléen, c'est-à-dire jusqu'aux tout derniers mois, il semble en redouter les effets. Il ne veut pas que sa messianité s'ébruite dans le peuple. Devant l'enthousiasme causé par la multiplication des pains, il s'enfuit seul dans la montagne car il redoute que les résistants ne viennent le prendre pour « roi ».

Il interdit aux esprits impurs qu'il chasse de crier qu'il est « le Saint de Dieu ». Il dit à ceux qu'il guérit : *« N'en dis rien à personne, porte seulement au prêtre l'offrande qui témoignera de ta guérison. »* Et lorsque, peu de temps avant sa montée à Jérusalem, Pierre, qu'il interroge, lui répond: *« Tu es le Messie »*, Jésus lui interdit de le faire savoir avant qu'il n'ait souffert et ne soit ressuscité. Pourtant il ajoute : *« Tu as de la chance, Simon bar Jona, car ce ne sont ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. »*

Ni la chair, ni le sang, c'est-à-dire ni le fanatisme nationaliste, ni la haine de Rome ne t'envoûtent. Toi, tu es perméable aux intentions de mon Père et j'accepte ton hommage, mais garde cela pour toi tant que mon heure n'est pas sonnée. C'est encore parce que « son heure n'est pas venue » que Jésus ne monte au Temple qu'incognito, à l'automne, pour la fête des Tabernacles.

Il s'agit de ne pas déclencher tout de suite la conflagration finale, car Jésus a encore à prêcher. Mais au printemps suivant, lorsque l'heure est venue, Jésus s'apprête à affronter le grand malentendu, ce malentendu qui me semble l'un des deux motifs principaux de sa mort.

C'est un lendemain de sabbat. La foule de la Pâque afflue vers Jérusalem. Jésus aussi approche, entouré de ceux qui se sont attachés à lui, au su de tous. La masse converge vers lui, palmes en main, en un accueil triomphal et séditieux : *« Vive celui qui vient au nom du Seigneur ! Vive le règne de notre père David qui s'avance ! »* Et l'appel à la révolte, le cri de guerre des derniers temps fuse de partout : « *Libération* (littéralement : sauve-donc), *libération du haut des cieux !* ». Ce qui est devenu notre trop souvent pâle et roucoulant : « *Hosanna in excelsis* ».

Jésus ne refuse pas ces acclamations mais s'assied sur un ânon pour indiquer de quelle nuance est son règne. Son geste est une citation muette du prophète Zacharie : *« Ton Roi vient à toi avec douceur, monté sur un ânon »*. Mais certains hommes calmes que nous retrouverons bientôt, les pharisiens, redoutent les effets de ce déchaînement populaire : *« Voyons, Maître, fais taire tes partisans !*

— Je vous le dis, si eux se taisent, les pierres elles-mêmes crieront ! »

(Charpentier)

LE R.P. BARTHÉLEMY, SALLE WAGRAM
« Pourquoi est-ce qu'il a des clous dans les mains ? »

C'est donc délibérément que Jésus accueille cet immense appel à la liberté, à l'indépendance, à la rupture des jougs étrangers. Il veut montrer qu'il est avec les sans-droit et les bafoués et non avec les oppresseurs. En se compromettant ainsi, il signe son arrêt de mort qu'ont préparé les tenants consciencieux de l'ordre établi.

Mais cet arrêt de mort ne pourra être exécuté que lorsque l'enthousiasme populaire sera tombé. Cela ne tardera pas. Jésus, en effet, est décidé à ne pas se laisser utiliser par les tacticiens de la résistance anti-romaine. Ce n'est pas leur « libération » qu'il apporte. Pour lui, le remplacement de l'Empire de Rome par celui d'Israël ne serait qu'un déplacement des servitudes humaines, du sang sur du sang, une oppression qui en remplace une autre. Les soulèvements d'esclaves préparent les plus terribles dictatures. Ce n'est pas cela que Jésus veut.

Le grand malentendu

Et il sait cependant parfaitement que le peuple crispé contre l'occupant ne peut dépasser ses ressentiments immédiats. Ce peuple obsédé ne peut entrevoir l'oppression radicale qui étreint et aveulit les cœurs, cette oppression protéiforme dont Rome n'est qu'une incarnation momentanée. L'homme, en effet, incarne toujours en ce qui l'écrase aujourd'hui des forces d'asservissement qu'il porte en lui-même et dont il ne sait se défaire, car il les ignore. Et la révolte contre un joug visible, si elle fait oublier momentanément la servitude essentielle, n'est souvent qu'une façon de l'aggraver par les instincts de vengeance qu'elle libère.

Aussi Jésus, apercevant Jérusalem, pleure-t-il sur elle : *« Si tu avais su, tant qu'il en était encore temps, ce qui pouvait t'apporter la paix ! Mais tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée ! »* Tu n'as pas su reconnaître cette plaie au cœur de tout homme, même de celui qui t'écrase. Tu n'as pas entrevu que l'Empire de Dieu, c'était dès aujourd'hui, dans le cœur de chacun et de tous, qu'il peut pousser des racines d'amour.

Entouré d'acclamations aveugles qu'il ne peut refuser à cause de l'appel à la justice qu'elles recèlent, mais qu'il va décevoir dans le sursaut de vengeance qu'elles réclament, Jésus entre au Temple.

C'est pour tout le peuple l'instant où doit éclater la révolte, l'intronisation du Messie au milieu de la foule de ses partisans. Non ! *« après avoir tout considéré, comme il était déjà tard, il sortit vers Béthanie avec les douze »*. L'illuminé a refusé de se laisser « utiliser ».

Les tacticiens de la résistance vont maintenant travailler le peuple déçu dans son fanatisme national. Il sera facile d'en tirer quelques jours plus tard les houleux : « Crucifie-le ! » qui vaincront l'indécision de Pilate. Pour les tacticiens, cet illuminé qui refuse d'employer les moyens efficaces ne peut qu'égarer le peuple par son manque de réalisme. Il faut s'en débarrasser. Sur ce point, la résistance est d'accord avec la collaboration. Rien ne s'oppose donc plus à l'exécution de l'arrêt de mort.

Que Jésus ait délibérément déçu le fanatisme nationaliste de son peuple opprimé, voilà l'une des deux causes profondes de sa condamnation. La seconde est plus secrète, mais, aussi plus fondamentale, me semble-t-il. Je veux parler du conflit entre Jésus et les pharisiens.

Qui étaient ces pharisiens ? On en a dit beaucoup de mal, de façon injuste. On a tenté parfois de les réhabiliter d'une façon un peu romantique. De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'artisans et de commerçants de condition modeste, formant entre eux un « parti » très uni jouissant d'une forte influence sur un peuple en lequel ils sont parfaitement insérés.

Ils sentent bien que le labeur des fourmis industrieuses du petit peuple risquerait d'être anéanti par tout soulèvement imprudent. Aussi freinent-ils l'enthousiasme messianique des foules malheureuses.

Il est malsain de bayer aux corneilles en cherchant à percevoir les signes avant-coureurs du grand « débarquement » céleste. Mieux vaut remplir sa vie de gestes d'amour de Dieu « plus qu'une grenade n'est pleine de pépins ». Comment faire pour cela, puisque Dieu se tait et ne révèle plus sa volonté par les prophètes ? Sans doute, mais il a communiqué à Moïse une Loi qui exprime ses secrets désirs.

C'est en vivant de la Loi qu'Israël charge d'amour ses moindres gestes : ceux d'un tailleur qui pose des franges à un manteau, d'un père qui coupe les cheveux de son fils, d'une femme qui fait la cuisine. Tout cela peut devenir amour ou mépris de Dieu.

Plus rien n'est profane. En ses moindres gestes, l'Israël de tradition pharisienne se choisit pour ou contre son Dieu.

Le cœur ailleurs ou nulle part...

Eh bien! Jésus s'oppose violemment et résolument à cette tentative, pourtant admirable, d'étiqueter une fois pour toutes la volonté de Dieu en des gestes définissables. Il en a diagnostiqué les conséquences dramatiques dont certaines allaient préoccuper également de grands maîtres du pharisaïsme comme Yohanan ben Zakkaï. Heurtant de front le pharisaïsme, Jésus choisit le sabbat pour effectuer ses guérisons et se préoccupe peu de la pureté rituelle de ses disciples ni ne se gêne pour manger avec les « pécheurs » auxquels il annonce le pardon... mais de quel droit ?... A cela s'ajoutent les dures imprécations qui sont dans toutes les mémoires.

Pourquoi ce conflit où Jésus semble bien l'agresseur ? Parce que des gestes inventés par l'amour et maintenus par la fidélité finissent par dissimuler le mensonge. Au début, ils jaillissaient

jack Romoli

EN EXCLUSIVITE

BLAZER

passepoilé cuir
doublure lainage
(marine, beige, noir)

38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

du cœur, mais le cœur est instable et ce sont les mains et les lèvres qui prennent le relais d'un cœur devenu parfois étranger. Et la sourde plainte de l'homme blessé par les brigands ne suffit plus à distraire de son marmonnement le dévôt qui passe sur la route, lui dont le cœur est ailleurs ou nulle part...

Autre aspect du même drame : l'homme qui n'œuvrait d'abord que pour son Dieu s'abaisse à cueillir l'admiration qu'il engendre chez ses semblables, finissant par préférer le regard des hommes qui l'entourent au regard insondable de Dieu. Ainsi l'hypocrisie naît-elle, engendrant un comportement différent selon qu'on se sait vu ou non vu par ces yeux qui nous entourent et dans l'admiration desquels nous évaluons notre illusoire valeur.

Et voici une autre conséquence, non moins grave, de cette superficialisation inévitable des critères de valeur : la tendance à classer « les autres » une fois pour toutes en « justes » et en « pécheurs », méconnaissant l'irréductibilité du cœur aux gestes et aux paroles. « S'il savait de quelle espèce est celle qui le touche ! », pense Simon en voyant cette prostituée pleurer sur les pieds de Jésus. Mais pourquoi fond-elle en larmes ? Parce qu'elle a enfin rencontré un regard qui va au cœur, qui a percé le désarroi que cachait son assurance frondeuse et pressenti ce « oui » secret que dit malgré soi un « non » trop énergiquement répété.

Tueurs par simple consentement

L'humanité est chose hésitante et retorse. Régler de façon rigoureuse les gestes ne suffit pas à fixer le cœur dans l'amour. Bien plus, cela incline le cœur à oublier l'amour... Le but est sans doute une adéquation totale des gestes et du cœur. Mais ce ne saurait être un point de départ.

Voilà, me semble-t-il, la raison pour laquelle Jésus rejette le système pharisien. Il est logique que le pharisaïsme refuse cet envoyé en lequel Dieu cherche à reprendre un dialogue immédiat avec le cœur humain.

Les pharisiens, d'ailleurs, n'auront guère besoin d'agir. C'est en leur conscience qu'ils ont condamné Jésus, et pour des motifs essentiels qui n'ont rien de bas, même s'il s'y mêle une réaction de « légitime défense » contre un message qui saperait, avec leur système, le fondement de leur prestige.

Le conflit de Jésus avec collaborateurs et résistants est assez mûr pour que les pharisiens puissent se dispenser de manœuvres nauséabondes. L'accord des tout-puissants maîtres à penser d'Israël est pourtant indispensable à la mort de Jésus. Mais un acquiescement silencieux à la décision des grands prêtres suffira. Avouons qu'il eût fallu bien de l'héroïsme pour porter en cassation une décision hâtive dont ils eussent seulement souhaité modifier les attendus.

Et Rome ?

Il est difficile d'accorder à Rome la moindre initiative réelle dans la mort de Jésus. Elle est, en tant que puissance occupante, responsable du « climat » qui rendit cette mort possible, sinon inévitable. Une occupation étrangère — qui cherche à se maintenir à tout prix — sécrète inévitablement autour d'elle une certaine atmosphère de délation et offre des prétextes aux règlements de comptes. De cela, Pilate est conscient. Mais, pour une fois que ces Juifs font du zèle pour Rome, il serait de mauvaise politique de s'opposer à leur initiative. La justice locale pourrait dire ensuite à l'occupant : « *Nous faisons tout notre possible pour vous débarrasser des rebelles, et vous ne nous soutenez même pas...* » Quel beau prétexte au laisser-aller ! Donc, même si ce bouc émissaire est mal choisi, à la croix ! C'est la seule façon que l'on nous apporte plus tard un meilleur gibier.

Ainsi nous voyons autour de la croix ceux qui l'ont *voulue :* les soutiens de l'ordre public, ceux qui l'ont *rendue possible :* les nationalistes entêtés, ceux qui y ont *consenti :* les techniciens de la perfection, celui qui l'a *autorisée :* le Gauleiter local. Etrange mélange... Mais d'abord, que vaut cette vue d'ensemble basée essentiellement sur les récits évangéliques ? Sont-ils indemnes de tout parti pris anti-juif ?

L'inavouable soulagement

Si les chefs du peuple apparaissent dans l'Evangile comme préférant l'ordre à la justice, comme incapables de critiquer le système de valeurs qu'ils se sont édifié ; si l'instabilité passionnelle de la masse et son fanatisme obtus sont soulignés, est-ce parce que ces chefs et cette masse sont juifs ? Non ! Le petit groupe formé par Jésus crucifié, sa mère défaillante, Madeleine éperdue, et Jean attentif au sang qui coulait, c'étaient aussi des Juifs. Le drame est intérieur au peuple, comme il l'est à l'humanité entière... et au cœur de chaque homme.

Je suis persuadé que le ressentiment antisémite, cette hydre aux têtes sans cesse renaissantes, tient pour une large part au refus aveugle de nous reconnaître tous engagés dans ce procès intenté par l'humanité à son Sauveur. Si nous y avions été, nous aussi aurions éprouvé un inavouable soulagement à le savoir condamné, même si le meilleur de notre cœur allait se désoler au pied de cette croix comme Madeleine. Mais comment avoir le courage de reconnaître cela quand on se veut disciple fidèle du condamné ? Il est plus simple de réduire le procès aux dimensions d'un événement passé, et de réserver à un peuple, à une race, le ressentiment dont nous n'osons nous lacérer nous-mêmes.

Le pire moyen de pallier cette confusion, ce blocage, ce serait d'atténuer les oppositions entre Jésus et les chefs politiques et religieux de son peuple, le malentendu entre Jésus et la masse, d'innocenter tout le monde et de voir dans la condamnation une malencontreuse erreur qu'au fond personne n'a voulue. Alors vraiment, Jésus serait mort en vain !

Cette croix où tout se brise

En fait, pourquoi est-il mort ? Pour trois causes principales :

— Premièrement pour s'être reconnu solidaire de la misère des opprimés qui appelaient une libération : cela l'a rendu odieux à ceux qui voyaient dans le maintien de l'ordre, même injuste, le bien absolu.

— Deuxièmement pour avoir refusé d'identifier la servitude radicale qui défigure le cœur de tout homme à une situation politico-sociale particulière, même spécialement scandaleuse : cela l'a rendu étranger à ceux qui voyaient dans l'insurrection nationaliste la panacée à tous les maux.

— Troisièmement pour avoir décelé et dénoncé le vide du cœur que dissimule et qu'engendre un système de perfection rigoureusement codifié : cela l'a rendu sacrilège à ceux qui se consacraient entièrement, et souvent de bonne foi, au règne du « système ».

Maintien de l'ordre, insurrection contre les jougs injustes, système codifié de perfection : rien de tout cela n'a le droit d'être identifié à l'absolu. Voilà ce que clame la croix de Jésus. Jésus, à la suite de tous les martyrs d'Israël, est mort pour avoir refusé de camoufler le Dieu Vivant, seul absolu réel, sous un visage créé par l'imagination inquiète de l'homme. Jésus est mort pour préserver l'accès immédiat de Dieu au cœur angoissé de l'homme, dans l'ombre et le silence. Il est mort pour avoir voulu parler de l'unique Dieu Vivant, et communiquer sa vie à ceux qui essayaient de fuir cet appel.

Puisque l'humanité moribonde, en une réaction obtuse d'autodéfense, a refusé cette greffe venue d'ailleurs qui, seule, pouvait la sauver, il fallait donc que Jésus meure... afin que les hommes se jugent devant cette croix toujours dressée. Les jurés se reconnaissant coupables allaient implorer du condamné le pardon et, avec le pardon, ce don mystérieux que leur cœur déchiré peut maintenant accueillir.

J.-D. BARTHELEMY.

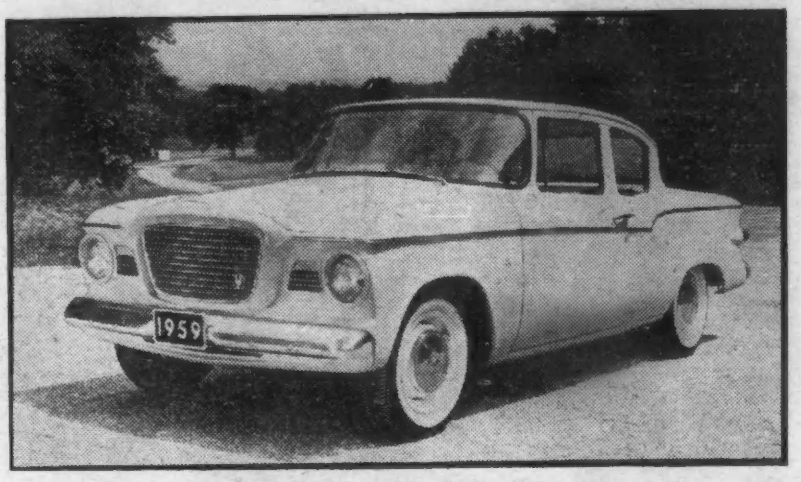
FACE A FACE (EXTRAIT DU « MISERERE » DE ROUAULT)
« ...Même si ce bouc émissaire est mal choisi »

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

NEW YORK

Les petites voitures ont gagné la bataille d'Amérique.

TOUS les doutes que l'on pouvait avoir sur la décision des « trois grands » de l'automobile (General Motors, Ford et Chrysler) de sortir à l'automne prochain des modèles de « petites » voitures ont été dissipés par la publication des chiffres de vente pour février. Déjà impressionnant pendant la période de récession, le pourcentage de petites voitures vendues a encore augmenté avec la reprise économique. Le mois dernier, une sur six des voitures vendues aux Etats-Unis a été une petite voiture. La répartition était la suivante : 39.000 voitures étrangères (Volkswagen et Dauphine en tête), et 35.000 modèles américains « compacts », comme la nouvelle Studebaker « Lark » et la Nash « Rambler ». Trois cent quatre-vingt-trois mille petites voitures étrangères ont été vendues en 1958 et les prévisions pour cette année étaient de 500.000 voitures. Si la tendance actuelle se maintient, le chiffre final pourrait bien être de 750.000.



L' « ALOUETTE » DE STUDEBAKER
L'Europe a gagné

Un nouvel engin aérien : le « Coléoptère » à décollage vertical.

LA ménagerie des machines aériennes va s'enrichir dans quelques mois d'une nouvelle créature : le « Coléoptère » ou « Tonneau volant » à décollage vertical de la Hiller Aircraft Company. L'appareil est un dérivé de la « plateforme volante » mise au point par la même compagnie et que le pilote gouvernait en inclinant son corps d'un côté ou de l'autre. Cette première machine avait fait espérer un moment que la réalisation d'une « bicyclette de l'air » était possible, mais les problèmes de stabilité se révélèrent trop complexes et la Hiller Aircraft s'est orientée vers un appareil plus lourd.

Les experts de la compagnie reconnaissent que le Coléoptère français, construit par la S.N.E.C.M.A., volera sans doute avant le « Tonneau volant ». Ils admettent aussi que l'appareil français sera beaucoup mieux adapté au vol horizontal que le « Tonneau volant », destiné surtout à des survols de reconnaissance.

NOUVELLE-DELHI

Fausses et vraies nouvelles sur ce qui se passe au Tibet.

PEAU, laine, musc, borax, queues de yak (indispensables à l'industrie mondiale des barbes pour Pères Noël), tout ce qui sort du Tibet passe par Kalimpong. Et comme Kalimpong — lieu de rencontre des aristocrates bouddhistes, des yoghi indiens, des missionnaires, pèlerins, sorciers, marchands de textiles et de miracles — est aussi l'une des plus grandes centrales mondiales de fausses nouvelles (vendues comptant au bar de l'hôtel de Mrs Macdonald), toutes les informations venant du Tibet et passant (nécessairement) par Kalimpong ont autant de chances d'être fausses que vraies.

Voici néanmoins ce que l'on dit à Kalimpong : il y a quinze jours, le Dalaï Lama (Sa Sainteté Ngawang Losang Tenzing Gyatso, vice-régent du Bouddha sur Terre) aurait été invité à se rendre sans sa garde du corps chez le général Tchang Tching, représentant du gouvernement chinois, qui exerce depuis deux siècles sa souveraineté sur le Tibet. La nouvelle de cette convocation se serait ebruitée ; la semaine dernière, une foule compacte, conduite par des pleureuses et craignant l'enlèvement de son Dieu, aurait manifesté d'abord devant la résidence d'hiver du Dalaï Lama, puis devant le consulat indien. Les six régiments (4.000 hommes) de l'armée tibétaine, stationnés à Lhassa, se seraient solidarisés avec les manifestants. Au même moment, les guerriers des tribus Khamba auraient fait leur entrée dans la ville et des combats se seraient engagés entre Tibétains et forces chinoises.

(A.D.P.)

LE DALAI LAMA A LHASSA
En passant chez Mrs Macdonald

Des monastères auraient distribué des armes à la population et auraient été bombardés par des unités chinoises.

Que cette relation des faits soit vraie ou fausse, il est certain (c'est M. Nehru qui l'a appris par son consul, confiné au consulat de Lhassa) que des troubles ont éu lieu dans la capitale tibétaine.

Il est certain également que les tribus Khamba (de la province Kham, dans le Sud-Est tibétain) donnent du fil à retordre aux Chinois. En 1956 déjà, lorsque les Chinois tentèrent une réforme agraire dans la province Kham, les seigneurs féodaux (qui sont lamas, de même qu'un Tibétain sur trois) se révoltèrent. Dix-huit chefs de tribu levèrent une armée de 10 à 20.000 hommes et la guerilla sévit depuis lors dans la province Kham. Des sources indiennes (incontrôlables) avancent jusqu'à 50.000 tués du côté chinois (les effectifs chinois au Tibet s'élèvent à 80.000 hommes selon Pékin, à 200.000 hommes selon les réfugiés tibétains), 15.000 tués du côté tibétain. Les rebelles auraient soustrait des vallées à l'autorité chinoise et y auraient installé un gouvernement autonome.

Le parti communiste chinois renonça en 1956 à exécuter la réforme agraire tibétaine. En 1957, il remit de six ans les réformes socialistes projetées. Depuis lors, le Dalaï Lama s'est prononcé à plusieurs reprises en faveur du « Tibet nouveau » et de la « Grande Chine socialiste ». De considérables travaux d'infrastructure ont été accomplis par les ouvriers-soldats chinois, notamment, dans ce pays dénué de communications, une route carrossable nord-sud qui passe pour l'un des ouvrages les plus audacieux du monde.

Le Pantchen Lama (second de la hiérarchie bouddhiste) s'était rallié au communisme dès 1951. La révolte actuelle donne à penser que les Houtkous (aristocratie terrienne) ont conservé un large pouvoir et que la lutte peut se poursuivre pendant longtemps encore au Tibet.

BONN

Après Krupp, M. Thyssen recartellise.

LA recartellisation s'accélère dans la Ruhr. Après M. Alfred Krupp, qui annonçait le mois dernier qu'il conserverait « l'entreprise familiale » (empire de 116 sociétés) que les Alliés, il y a quatorze ans, voulaient disperser, la firme August Thyssen annonçait mardi dernier sa fusion prochaine avec la Phœnix Rheinrohr.

En bref, cela signifie que les aciéries Thyssen, qui contrôlaient avant guerre 2,3 millions de tonnes d'acier par an, en contrôleront désormais plus de 5 millions de tonnes.

Cette fusion n'est pas surprenante. En dépit de l'éclatement ordonné par les Alliés, les deux morceaux de l'ancien empire Thyssen étaient restés dans une même famille : Phœnix Rheinrohr appartient à Amélie Thyssen, August Thyssen, à la comtesse Zichy et aux héritiers Thyssen.

La réunification des deux entreprises (qui deviendront l'unité la plus puissante de la C.E.C.A.), remet simplement les choses au point où elles en étaient en 1938. Huit trusts contrôlaient alors 95 % de la production d'acier et 51 % de la production de charbon.

Désormais, sept trusts contrôleront 90 % de la production d'acier et 50 % de la production de charbon. Le seul nom qui ait disparu de la liste des grands de la Ruhr est celui d'Otto Wolff, seul trust d'avant guerre à participation juive.

La recartellisation de la Ruhr est dans la logique des choses : des firmes privées et voisines d'une même branche à haute technicité, représentant chacune des dizaines de milliards, sont nécessairement amenées à coordonner leur production et leurs investissements, à conclure des accords de spécialisation et à se répartir le marché.

« Vous auriez pu nationaliser la Ruhr en 1945, disent des socialistes allemands. *Vous n'avez pas voulu. Aujourd'hui il est trop tard. Au lieu de dénoncer la concentration des trusts et la renaissance du cartel charbon-acier, nos anciens occupants n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. »*

LONDRES

Les joueurs londoniens ont réussi à tourner la loi contre les maisons de jeu.

LA multiplication des « soirées de jeu » clandestines préoccupe la police londonienne. La loi anglaise interdit les casinos et les maisons de jeu, mais rien n'empêche de louer un appartement et d'y organiser des jeux.

La mode a été lancée par un jeune homme de la haute société, John Aspinal, qui loue des appartements luxueux à raison de 140.000 francs la nuit, invite une centaine de personnes appartenant au « gratin » du West-End, fournit des tables de chemin-de-fer et des jeux de cartes, et prélève 10 % de toutes les sommes qui changent de main au cours de la soirée. Ses bénéfices seraient de l'ordre de 70 millions de francs par an, libres d'impôts. La police de Londres lui a intenté un procès l'année dernière pour « exploitation d'une maison de jeu », mais la plainte n'a pas été admise par les tribunaux.

(Agip)

LES « TEDDY BOYS » DANS LE MÉTRO
Une bouteille de gin sur la tête du jeune lord

La vogue des « soirées de jeu » s'est étendue depuis à toute la société de Londres et il s'en tient maintenant une douzaine chaque soir. Certaines sont organisées par des professionnels, d'autres par de riches amateurs. D'élégantes « call girls » sont à la disposition des invités. L'affaire est si fructueuse qu'elle donne déjà lieu à une « guerre des gangs ». Il y a quinze

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
HOMMES
Vestes sport ...22.500 Fr.
Blazers ....24.500 Fr.
Imperméables .18.500 Fr.
Importés d'Angleterre
DAMES
Blazers ....15.000 Fr.
Jupes .... 8.500 Fr.
d.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

jours, cinq hommes masqués ont fait irruption dans une de ces soirées et mis l'appartement à sac.

La police effectue quelques rafles de temps en temps mais manque de moyens légaux pour poursuivre les joueurs.

Moins inquiétante mais aussi significative est la turbulence de plus en plus grande des jeunes « teddy boys » de bonne famille. La semaine dernière, deux cents jeunes gens — fils et filles de lords, officiers de la garde, starlettes, etc. — ont inauguré la « metro-party ». Envahissant une rame de la ligne de « petite ceinture », ils y ont organisé une grande beuverie avec chants et musique. Des heurts violents se sont produits avec les contrôleurs et des passagers mécontents. Il a fallu l'intervention de cent policiers pour réussir à les faire sortir. Il y a eu un blessé léger : Lord Valentine Thynne, fils de la marquise de Bath, frappé à la tête avec une bouteille de gin.

● L'arrestation d'un Blanc en Rhodésie inquiète le gouvernement anglais.

PARMI les centaines d'arrestations opérées en Rhodésie du Sud après la proclamation de l'état d'urgence, il en est une qui gêne le gouvernement britannique : celle d'un Blanc, M. Guy Clutton-Brock.

La politique de Sir Roy Welensky, premier ministre de la Fédération d'Afrique Centrale (Nyassaland, Rhodésies du Nord et du Sud) est officiellement fondée sur la « collaboration entre les races ». En réalité, cette collaboration n'avait jamais été réalisée que dans la ferme missionnaire de M. Clutton-Brock, dont l'exploitation et la gestion étaient assurées par des Africains et des Européens. Le succès de l'entreprise avait valu à M. Clutton-Brock un grand prestige auprès des Africains, qui venaient de partout lui demander aide et conseils. Elle lui avait attiré aussi la haine des colons.

M. Clutton-Brock est à la fois citoyen britannique et citoyen de la Fédération, mais Sir Roy Welensky ne jugea pas nécessaire de prévenir Londres avant de le faire arrêter. Interpellé par des députés de l'opposition, le gouvernement britannique a répondu que cette arrestation « *était strictement une affaire intérieure de la Fédération* ». La presse britannique a cependant été unanime à prendre la défense de M. Clutton-Brock. Celui-ci a de nombreux admirateurs dans les milieux ecclésiastiques et chez les Conservateurs, et plus de 6.000 protestations sont déjà parvenues à M. Macmillan.

La semaine dernière, le gouvernement britannique est intervenu officieusement auprès de Sir Roy Welensky. Celui-ci a offert de libérer M. Clutton-Brock à condition qu'il regagne l'Angleterre. Il a même proposé d'assurer les frais de son voyage de retour et de celui de sa famille.

M. Clutton-Brock a rejeté l'offre avec indignation :

« *Pensez-vous qu'on puisse m'acheter pour 400.000 francs?* »

Entre temps, le bilan des troubles dans la Fédération a été officiellement annoncé : 65 morts, tous Africains.

MM. Souslov et Bevan à Londres (A.P.)
Moscou ne comprend plus

MOSCOU

● Le centième anniversaire de Popov célébré avec éclat.

LES Russes ont célébré la semaine dernière le centième anniversaire de la naissance de Popov, le « génial inventeur de la radio ». Si le gouvernement soviétique a renoncé à revendiquer pour la Russie l'honneur de toutes les grandes découvertes scientifiques — comme à l'époque stalinienne — il maintient intégralement ses revendications sur la priorité de Popov sur Marconi. L'anniversaire a donc été célébré avec un faste particulier et un monument à la gloire de Popov a été inauguré à Léningrad.

Le même jour, la presse soviétique annonçait un grand exploit technique : la mise en service à Moscou, avant la fin de l'année, d'un émetteur de télévision en couleurs. Les émissions pourront être captées en noir et blanc par les récepteurs ordinaires.

(Il ne s'agit pas, cette fois, d'une « première ». La télévision en couleurs existe aux Etats-Unis depuis 1953, mais elle n'a pas encore concurrencé sérieusement le noir et blanc.)

● Les journaux soviétiques trouvent les hôtels trop luxueux et trop rares.

« ÊTES-VOUS *bien servi?* » Des enquêtes sur ce sujet se multiplient en U.R.S.S. depuis que les biens de consommation et l'augmentation du niveau de vie sont au premier plan des préoccupations officielles.

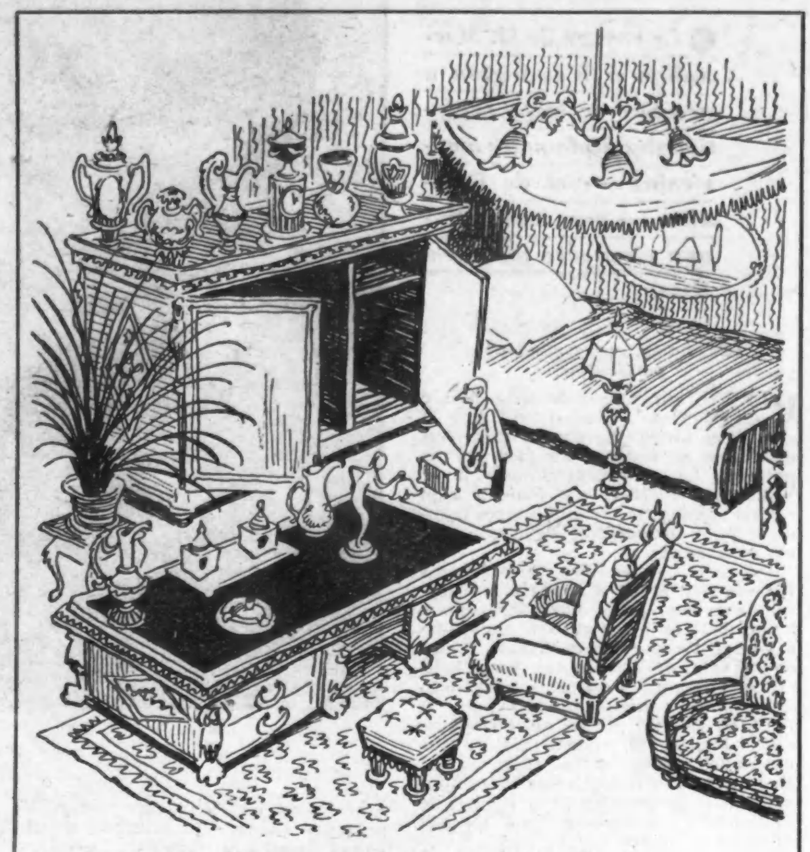
Les réponses ne sont pas, on s'en doute, toujours positives. Cette semaine, c'est l'industrie hôtelière qui se trouve au banc des accusés. « Ogoniök », le plus grand hebdomadaire illustré de l'U.R.S.S., lui consacre un article d'une extrême sévérité.

« *Dans un tiers des villes russes, il n'y a pas d'hôtels du tout. Dans une ville aussi importante que Toula, il y en avait jadis quatre, mais, depuis la guerre, ils ont été occupés par d'autres institutions. Dans les deux autres tiers, vous avez toutes les chances de trouver en permanence sur tous les hôtels le panneau « complet »*.

L'auteur décrit également le système de location facultative : le locataire éventuel s'engage à libérer sa chambre si l' « Intourist » la réclame pour un client prioritaire. Le voyageur n'est donc jamais sûr de finir la nuit dans son lit.

Enfin, plus encore que l'insuffisance numérique, le grand crime reproché à l'industrie hôtelière est le gaspillage que représente l'aménagement inutilement luxueux des établissements. Selon « Ogoniök », le prix de revient d'une chambre d'hôtel, même dans les villes de province, est de 44.000 roubles (près de 40 millions de francs). Et malgré ce prix élevé, les clients sont constamment dérangés par le défilé des plombiers, électriciens et autres réparateurs qui viennent remédier au mauvais fonctionnement des diverses installations de l'hôtel.

Pour illustrer sa thèse, « Ogoniök » reproduit l'ameublement d'une chambre de l'hôtel Moscou, à Léningrad (voir dessin).



Une chambre d'hotel soviétique (1)
On n'est pas sûr de finir la nuit

● Les Occidentaux ne comprennent rien à la hiérarchie soviétique.

LES Moscovites s'étonnent du peu de place accordé par la presse occidentale à la visite en Grande-Bretagne de M. Souslov et de ses quatre compagnons.

« *Les Occidentaux*, disent-ils, *ne comprennent rien à la hiérarchie soviétique. La visite de M. Malenkov à Londres, en 1956, et le voyage plus récent de M. Mikoyan aux Etats-Unis avaient donné lieu à un grand déploiement de forces policières et le moindre de leurs gestes était signalé et commenté. Cette fois, les rencontres de M. Souslov sont reléguées à la troisième, sinon à la cinquième page des journaux britanniques.* »

Secrétaire du P.C. de l'U.R.S.S., M. Souslov est en effet un personnage aussi important que l'étaient MM. Malenkov et Mikoyan. De plus, il est accompagné par des hommes qui font la pluie et le beau temps au sein de l'organisme qui dirige l'U.R.S.S. plus encore que son gouvernement : le secrétariat du P.C.

M. Satioulov, qui siège à la droite de M. Souslov, est directeur de la « Pravda ». M. Ponomarev, qui siège à sa gauche, directeur de la revue « Kommunist ». Tout ce qui paraît sous leur contrôle est parole sacrée. Ce sont eux qui « fixent la ligne » pour tous les militants, tous les fonctionnaires de l'Etat soviétique.

Les deux autres accompagnateurs de M. Souslov détiennent eux aussi des postes très influents : M. Satchkov est président de la Commission d'Etat pour les relations économiques extérieures, et M. Soloviev représentant des syndicats soviétiques.

A la différence de la presse occidentale, les journaux soviétiques publient chaque jour des comptes rendus détaillés de la visite de M. Souslov et de ses déclarations. Des commentaires qui les accompagnent, on peut conclure que les Soviétiques considèrent le Labour Party comme un des partenaires avec lesquels il leur serait le plus facile de trouver un langage commun. Il est significatif que M. Souslov ait réduit au minimum ses contacts avec les milieux gouvernementaux anglais, alors qu'il multipliait les gestes d'amitié à l'égard des travaillistes.

Commençant les discours qu'il leur adressait par la formule inhabituelle « Chers amis », il a tenu à exalter le mérite des syndicats britanniques qui, de 1919 à 1920, avaient grandement aidé l'U.R.S.S. en s'opposant à l'envoi d'un corps expéditionnaire anglais en Russie. M. Souslov a invité officiellement à Moscou non seulement MM. Gaitskell et Bevan, mais aussi le puissant successeur d'Ernest Bevin à la tête du syndicat des transports, M. Frank Cousins.

(1) Vue par la revue « Ogoniök ».

VOYAGES DU PRINTEMPS
DE PARIS A PARIS

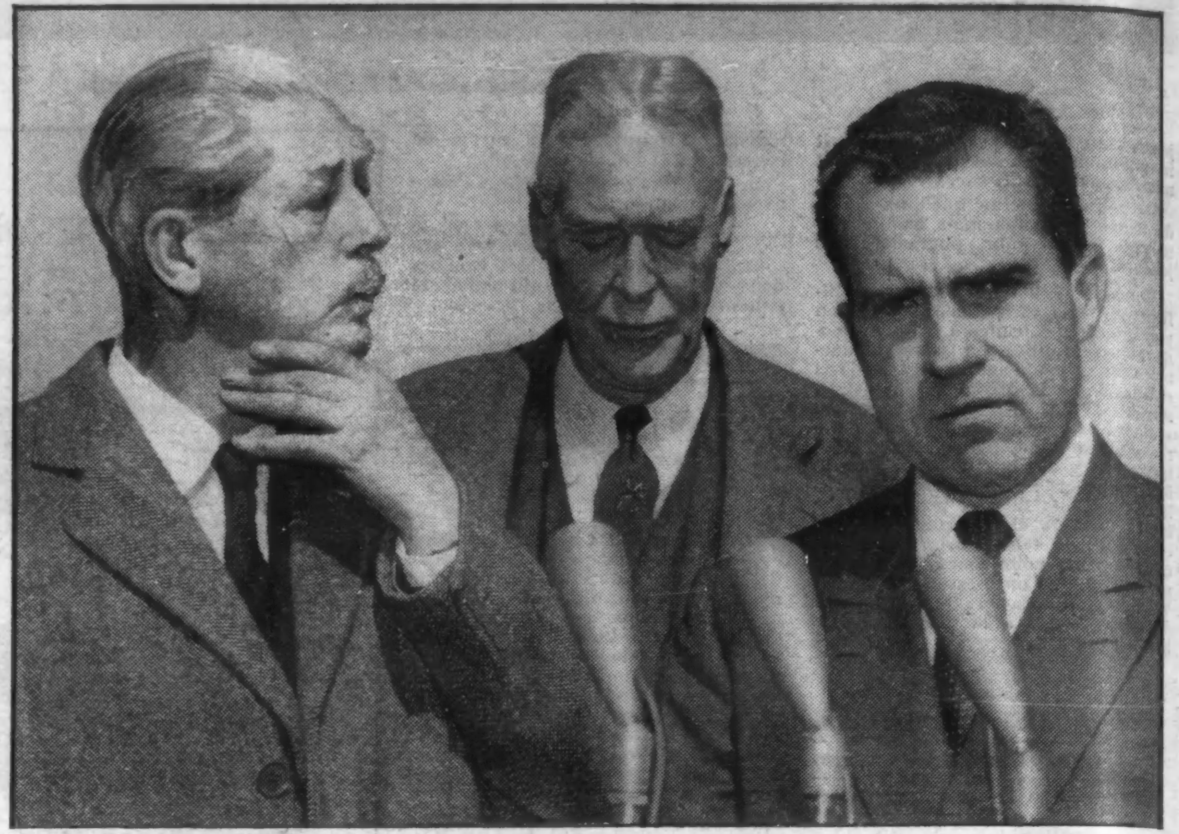
TOUTE L'ITALIE	en chemin de fer..	12 jours	65.000 francs
HOLLANDE	en autocar	3 jours	17.500 francs
SUISSE	en autocar	3 jours	18.500 francs
CROISIERE MER NOIRE...	19 jours à partir de..........		140.000 francs
1er MAI A MOSCOU	en chemin de fer, 12 jours.		75.000 francs

TRANSTOURS 49, avenue de l'Opéra - PARIS (2e)
Tél. : OPE. 61-15 et 35-18

DIPLOMATIE

Le dégel

● *Le voyage de M. Macmillan à Washington a accéléré la lente évolution des diplomates américains — et de l'opinion — vers une politique étrangère plus réaliste.*



M. MACMILLAN A WASHINGTON (1)
Un effort d'imagination

(A.F.P.)

(De notre correspondant particulier)

PERCHE sur une montagne boisée du Maryland, Camp David allie la simplicité bucolique d'un rendez-vous de chasse au confort des plus grands palaces. Le président Roosevelt et Winston Churchill s'y étaient déjà réunis pendant la seconde guerre mondiale pour préparer le débarquement en Normandie.

La semaine dernière, le président Eisenhower et M. Macmillan s'y installaient avec leurs conseillers pour tenter de définir une attitude commune à l'égard de la crise de Berlin. Avant de s'envoler de Washington dans l'hélicoptère personnel du président Eisenhower, ils avaient rendu visite, à l'hôpital Walter Reed, au secrétaire d'Etat Dulles. Un journaliste lui ayant demandé après cette entrevue si M. Dulles avait formulé des idées nouvelles sur le problème de Berlin, le Président avait répondu : *« Il me fait toujours réfléchir. »*

La rencontre de Camp David marquera peut-être un des tournants les plus importants de l'histoire de l'après-guerre. Sous la pression du Premier Ministre britannique, les Américains ont en effet modifié leur point de vue, non seulement sur l'opportunité d'une rencontre au sommet avec les Russes, mais aussi, semble-t-il, sur l'ensemble du problème allemand.

Un manque d'imagination

M. Macmillan n'a pu rallier le président Eisenhower à toutes ses positions (notamment sur le problème du « dégagement » militaire en Europe), mais il a ébranlé les bases jusque-là rigides de la diplomatie américaine. Il a insisté pour que les Etats-Unis abandonnent leur insistance sur la réunification de l'Allemagne et oublient pour un temps le préalable des élections libres. D'une façon générale, il a soutenu qu'il était absurde, pour les Alliés occidentaux, de maintenir en Europe centrale une politique orientée vers des objectifs inaccessibles.

Dans le magazine « New Leader » — d'un anticommunisme militant — Richard Lowenthal pose le problème en ces termes :

> *« Nikita Kroutchev a brutalement placé l'Occident devant l'une des principales contradictions de sa politique. Tout en refusant de considérer la division de l'Europe et de l'Allemagne comme définitive, en effet, les Occidentaux n'ont jamais rien fait pour y mettre fin, même lorsque l'occasion leur en a été offerte par la crise intérieure des régimes communistes européens. Ayant rejeté avec raison l'idée de la « libération par la guerre », ils n'ont jamais cherché à élaborer une politique cohérente de « libération par la négociation ».*

Pour diverses raisons — par lassitude, peut-être, ou par peur d'avoir à affronter les problèmes moraux et politiques de l'âge nucléaire — les Américains ont longtemps refusé de regarder en face le dilemme devant lequel ils étaient placés en Europe.

Convaincus que le communisme constituait une menace absolue à l'existence même de l'Occident, ils avaient tendance à s'accrocher au statu quo avec l'espoir que la tension internationale diminuerait avec le temps. Toute initiative nouvelle, toute proposition de changement leur paraissaient dangereuses.

Au niveau diplomatique, ce sentiment populaire s'est traduit par ce qu'on a appelé « l'inflexibilité » de la politique américaine, c'est-à-dire son manque d'imagination.

Les Etats-Unis — l'histoire récente le prouve — ne savent « se secouer » que lorsque le danger est à leur porte. Tout se passe comme si M. Kroutchev avait délibérément provoqué la crise de Berlin pour secouer l'Amérique et l'obliger à repenser les principes de sa diplomatie. La manœuvre a été efficace. Il est maintenant clair que M. Kroutchev obtiendra la conférence au sommet qu'il réclame avec tant d'insistance depuis trois ans.

Et il n'y a presque personne pour s'élever contre l'idée de cette rencontre si longtemps jugée inconcevable.

James Reston écrit dans le « New York Times » :

> *« Ce qu'il faut, c'est faire sortir le problème du domaine de la propagande et le placer sur le terrain de la négociation, où les deux côtés pourront faire certaines concessions sans renoncer au principe de la liberté de Berlin. »*

M. Adlai Stevenson avait dit la même chose quelques semaines plus tôt.

Le jour même où le président Eisenhower a parlé pour la première fois de la possibilité d'une conférence au sommet, le sénateur démocrate James Fulbright, président de la commission des Affaires étrangères, déclarait devant le Congrès :

> *« Je ne trouve aucune vertu particulière au statu quo. Nous ne devons donc pas nous fermer aux idées nouvelles et raisonnables. Il y a des points sur lesquels on peut négocier. Un accord avec les Russes sur certains d'entre eux pourrait être avantageux pour tout le monde. En Allemagne, les forces des deux camps, également équipées d'armes nucléaires, s'observent avec méfiance par-dessus une frontière arbitraire. Il me semble que si elles pouvaient reculer d'une égale distance, le risque d'une guerre, particulièrement d'une guerre accidentelle, en serait réduit. »*

L'inquiétude d'Eisenhower

Les Américains n'ont jamais été hostiles au principe de négociations, mais ils demandaient que celles-ci aient lieu au niveau des ministres des Affaires étrangères. M. Kroutchev, lui, ne voulait que d'une rencontre au sommet pour la raison — bien compréhensible — qu'il se considère comme le seul habilité à parler et à négocier au nom de la Russie.

Les hésitations du président Eisenhower sont également compréhensibles. Comme négociateur, le Président a toujours été plus à l'aise lorsqu'il avait un but précis à atteindre (le renforcement de l'O.T.A.N., par exemple). La perspective d'engager une négociation générale sur l'ensemble de la situation mondiale avec un homme aussi rusé et accrocheur que M. Kroutchev ne lui sourit guère. Il a le sentiment, d'autre part, que le simple fait qu'une rencontre au sommet ait lieu, peut faire naître dans l'opinion mondiale le faux espoir de solutions faciles aux problèmes les plus compliqués. Enfin, le Président redoute les critiques que pourraient lui valoir, sur le plan intérieur, les accords qu'il passerait avec M. Kroutchev.

Malgré ces réserves, M. Macmillan a réussi à le convaincre, à son retour de Russie, que la crise ouverte ne pourrait être réglée que par des discussions avec M. Kroutchev lui-même. Cette opinion est aussi celle de la plupart des experts américains des affaires soviétiques, et celle de l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, M. Llewellyn Thompson.

Le N° 1

Le virage de la politique américaine — qui n'était pas totalement imprévisible — s'est amorcé au lendemain du voyage à Moscou de M. Macmillan et avec la maladie de M. Dulles, qui a contraint le président Eisenhower à prendre plus directement la responsabilité des Affaires étrangères. La fréquence de ses conférences de presse (une par semaine depuis deux mois) et la plus grande précision de ses déclarations indiquent que le Président prend cette responsabilité au sérieux.

M. Macmillan a été le catalyseur, MM. de Gaulle et Adenauer sont les modérateurs, mais Eisenhower reste le personnage central. C'est lui qui jouera le rôle essentiel à la conférence au sommet.

La crise de Berlin a ouvert aux Etats-Unis une discussion générale sur les données fondamentales de la position diplomatique américaine et, en ce sens, elle a été utile. Bien qu'une politique de rechange précise n'ait pas encore été définie, le simple fait qu'un débat se soit ouvert est encourageant. Il est le signe d'un dégel des positions sur lesquelles la diplomatie américaine est restée trop longtemps figée. Il n'est pas mauvais non plus que ce débat s'engage à l'époque de l'année où l'administration et le Congrès commencent leurs discussions sur le budget, le programme militaire et l'aide à l'étranger. La réalité de la crise de Berlin aidera cette fois l'opinion à placer ces problèmes dans leur véritable perspective politique.

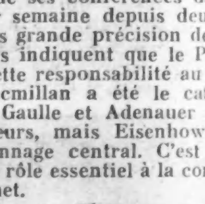
Quelle que soit l'attitude finale du président Eisenhower et du Département d'Etat, l'Amérique, après la révision politique en cours, ne sera plus tout à fait la même.

SIDNEY G. COOPER.

(1) Avec M. Christian Herter, secrétaire d'Etat intérimaire (au centre), et le vice-président Richard Nixon.

REPRISE GÉNÉRALE DES SERVICES
SAS
THE GLOBAL AIRLINE
1ère par le pôle !

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

Les animaux baignant en milieu marin échappent à la carie dentaire

ALGODENTYL
DENTIFRICE A L'EAU DE MER ET AUX ALGUES MARINES
SANTÉ DES GENCIVES

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Madame Express a :

● ***Trouvé*** pour les sans-chapeau qui ont en perspective un mariage, une communion, ou simplement la messe de Pâques, un « couvre-chef » pas cher : une petite cloche de voilette noire piquée d'un nœud de velours noir : 500 francs. (Au Printemps.)

● ***Ouvert*** un « Service Vacances » pour aider ses lecteurs à débrouillez leurs problèmes de vacances, particulièrement embrouillés cette année à la suite des nouvelles dispositions scolaires (Voir pages VI, VII).

● ***Appris*** que le haut commissariat à la Jeunesse avait décidé d'attribuer une « allocation-colonie de vacances » de 10.000 francs par enfant aux parents qui ne paient pas d'impôt sur le revenu. La demande doit être adressée avant le 1er avril 1959 à M. le Directeur de la Jeunesse et des Sports du département (10 avril pour la Seine, demande à adresser au Service Académique de la Jeunesse et des Sports, 11, rue Auber, Paris-1er). Il faut y joindre :

1. Une attestation de non-imposition sur le revenu (à demander au percepteur).
2. Une déclaration des ressources familiales (à certifier sur l'honneur).
3. Une attestation certifiant que l'on ne demande aucune bourse par ailleurs (ne pas tenir compte de l'aide des comités d'entreprise, des services sociaux, des caisses des écoles, des œuvres privées).
4. Un certificat médical indiquant que l'enfant a besoin d'un séjour en colonie de vacances.

● ***Parfumé*** agréablement un living-room en branchant dans une prise de courant un petit brûle-parfum en matière plastique muni d'une lampe à infrarouges qui évapore par rayonnement le produit désodorisant ou le parfum. Beaucoup plus commode à utiliser que les brûle-parfum classiques à bougie, il est aussi efficace à condition de le laisser fonctionner assez longuement. On peut l'employer avec n'importe quel produit. (Odoriseur : 1.980 francs. En vente dans les grands magasins et chez les droguistes.)

● ***Découvert*** un objet qui évitera à bien des automobilistes de se battre sous la pluie avec un cric récalcitrant : le « Pip-Air ». Il s'agit d'un mince tuyau de matière plastique muni à chacune de ses extrémités d'une valve. Il permet d'insuffler dans un pneu crevé de l'air pris, soit dans la roue de secours, soit dans un autre pneu de la voiture, et de rejoindre ainsi le garage le plus proche. Le principe est excellent en cas de crevaison lente. Il peut, en tout cas, être utilisé comme « équilibreur » de pression des quatre roues. [En vente contre remboursement (1.500 francs) à « Pip-Air », 277, r. de Lille, à Béthune, Pas-de-Calais, ou dans certaines stations-service.]

● ***Admiré*** le très joli décor imaginé par Colette Guéden pour présenter l'exposition annuelle de Primavera, intitulée cette année « Féerie ».

Les objets les plus divers sont réunis là, mais l'unité de l'ensemble est respectée parce qu'ils sont sélectionnés dans une même gamme de coloris.

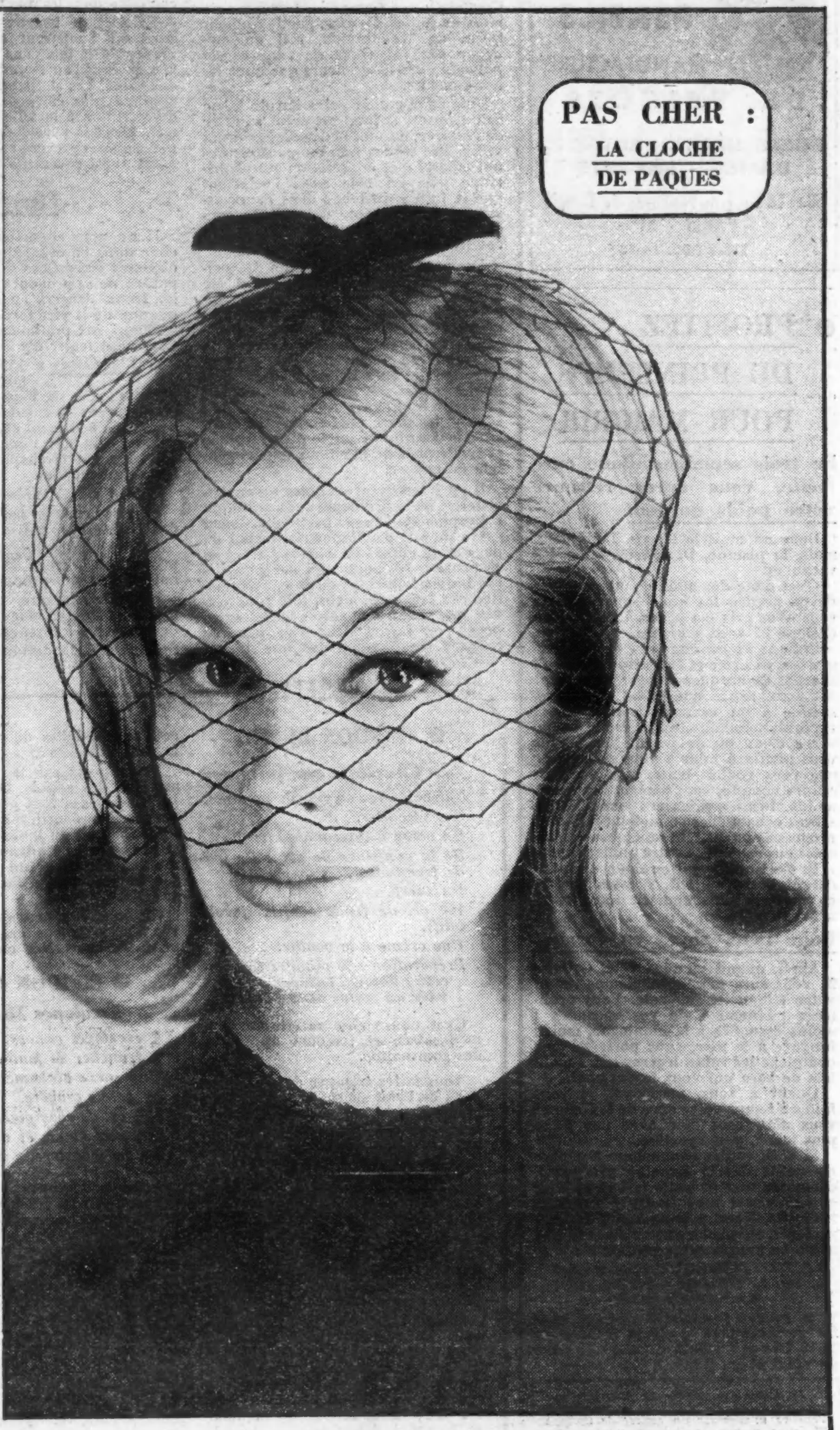
Parmi les nouveautés particulièrement tentantes :

● Toutes les impressions « Arlequin ». Pantalon, 5.900 fr. ; blouse, 3.590 fr. ; serviette éponge, 790 frs ; plaid de lainage (180×140), 5.400 frs.

● Des presse-papiers d'albâtre rose, gris ou bleu en forme de cœur (1.000 frs).

● Des accessoires de feu, en particulier en forme de demi-lune, en métal noir, montés sur un long manche doré (990 frs).

● Des torchons figurant « la valse des balais » (590 frs).



PAS CHER :
LA CLOCHE DE PAQUES

● ***Noté*** la sortie du « Guide Michelin 1959 » qui comporte une sélection de 9.270 hôtels et restaurants, dont 6.470 de prix moyen ou modeste. 350 maisons ont été rayées cette année du guide, 450 nouvelles y font leur entrée. Une formule nouvelle à remarquer : le repas soigné à prix fixe. 222 restaurateurs ont pris l'engagement de composer un bon menu pour 850 francs tout compris, même la boisson et le café. (Prix du guide : 950 fr.)

Pierre
Clarence
Collection tous les mercredis à 15 h. 15
« BELLE DE JOUR »
Robe-tailleur aux mesures avec retouches : 35.000 francs
9, rue Saint-Florentin - OPE. 09-88

Etablissements
PERFILS
MARQUE DÉPOSÉE
MANUFACTURE
DE TRICOTS
PULLS HAUTE FANTAISIE
DAMES - ENFANTS
88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple
PARIS - XI°
Tél. : OBE. 14-83

● PROFITEZ DU PRINTEMPS POUR MAIGRIR

En trois semaines d'une cure facile, vous aurez retrouvé votre poids normal.

Dans un mois le tennis. Dans deux mois, la piscine. Dans trois mois, les vacances.

C'est donc dès maintenant que vous devez perdre les kilos superflus que vous avez pris cet hiver. Une cure de Coliane 21 vous y aidera.

Coliane 21 est une cure de trois semaines, discrète et enfantine à suivre ! Il suffit de croquer chaque jour avant les deux repas une tablette qui ressemble à un caramel (son goût est agréable). Ensuite, après avoir bu un verre d'eau ou de jus de fruit, vous vous mettez à table : vous mangez ce que vous voulez, mais, sans vous en rendre compte, vous mangez beaucoup moins. Dès les premiers jours, les réserves accumulées se mettent à fondre progressivement. En quelques semaines, vous retrouvez votre poids normal.

Et Coliane 21 agit en douceur : modérant votre appétit, il vous permet de maigrir sans épuiser votre organisme.

Pour l'été, soyez en forme !

Ainsi, quand viendra l'été, Coliane 21 vous aura depuis longtemps rendu votre silhouette normale. Vous profiterez pleinement de vos vacances : moins essoufflée à la montagne, moins fatiguée à la mer, vous porterez sans complexe les robes légères et les maillots de bain qui vous feront envie.

Quant à vous, messieurs, si vous faites à temps votre cure de Coliane 21 vous aborderez l'été avec une ligne plus jeune, plus sportive.

Si vous voulez commencer à perdre du poids dès la semaine prochaine, découpez tout de suite le bon ci-joint et envoyez-le sans tarder à l'adresse indiquée. Vous pouvez aussi, si vous préférez, envoyer votre commande par lettre ou simple carte postale à :

LA BIOTECHNIQUE - Service R 1
4, rue de Navarin - PARIS (IX°)
C.C.P. 1321933 PARIS

vous recevrez avec discrétion contre remboursement de la somme de 2.510 francs un coffret pour une cure de vingt et un jours.

Je désire commencer au plus vite une cure amincissante de vingt et un jours. Veuillez m'adresser un coffret de Coliane 21, sans marque extérieure, par paquet-poste, contre remboursement de la somme de 2.510 francs (taxes et frais d'envoi compris).
Nom : ____________
Prénom : ____________
Adresse : ____________
____
Ecrivez très lisiblement. Découpez ce bon et adressez-le :
LA BIOTECHNIQUE - 4, rue de Navarin
PARIS (9°) - Service R I
C.C.P. 1321933 PARIS

11

SANTÉ

Il est dangereux de respirer

● *L'air des villes est aussi nocif que le tabac, pour vos poumons.*

La liaison « tabac-cancer du poumon » n'est plus contestée à l'heure actuelle, ni par les cancérologues ni par les chimistes. La dernière enquête dans ce sens présentée au Congrès du Cancer de Londres, au mois de juillet dernier, par le docteur Dorn, de Washington, met en évidence *dix fois plus de cancers du poumon chez les fumeurs* que chez les non-fumeurs.

Mais pour que la privation de tabac soit efficace, il faudrait aussi... *cesser de respirer*, du moins dans les grandes villes. Des études non moins sérieuses ont montré que la pollution atmosphérique joue un rôle aussi important que la fumée du tabac dans l'accroissement considérable des cas de cancer du poumon constatés au cours de ces trente dernières années.

Des produits de combustion de composition chimique identique ont été mis en évidence à la fois dans la fumée du tabac et dans l'atmosphère des grandes cités : *« L'activité cancérigène d'un certain nombre d'entre eux est prouvée »*, écrivent, dans un numéro spécial du « British Medical Bulletin » consacré aux problèmes du cancer, sir Ernest Kennedy et A.S. Linsey, les deux plus éminentes autorités britanniques sur le plan clinique et sur le plan de la chimie expérimentale du cancer.

Il est intéressant de noter qu'en Angleterre, où le problème de la pollution atmosphérique est particulièrement grave du fait de l'industrialisation du pays et du climat (le « smog » tient en suspension les particules des poussières industrielles), et où la consommation du tabac est deux fois plus élevée que dans les autres pays européens, on meurt deux fois plus de cancers du poumon (comme le roi George VI) qu'aux U.S.A. et trois fois plus qu'en France.

Les congressistes se cachent

Quelle valeur respective attribuer aux deux facteurs : pollution de l'air et fumée de tabac dans l'augmentation du risque de cancer du poumon ?

Au cours des Journées du Cancer qui viennent de se dérouler à Berlin-Ouest (du 11 au 16 mars), le professeur Huper a tenté de démontrer que la pollution de l'air est le fait majeur, et de minimiser la responsabilité du tabac. Mais les rapports d'autres congressistes furent si accablants pour « l'herbe à Nicot », qu'à partir du deuxième jour les participants du congrès se cachaient pour fumer en cachette dans les toilettes.

En fait, le fameux dibenzopyrène, goudron hautement cancérigène, est présent à la fois dans la fumée du tabac et dans l'air empoisonné des grandes cités. Les statistiques accusent un nombre plus élevé de cas de cancer du poumon à la ville qu'à la campagne. Mais la pureté de l'air ne serait pas seule en cause : les citadins fument aussi davantage que les paysans.

Cigarettes à moitié

Il ne nous appartient pas de trancher dans un débat sur lequel les spécialistes eux-mêmes se déclarent incapables de se prononcer. Les faits sont là. Deux dangers augmentent la fréquence de la pire forme du cancer (le seul qui soit pratiquement incurable). Comment tenter d'y échapper ?

● L'AÉRATION : 13.000 tonnes de poussières tombent chaque année sur Paris. Ces poussières contiennent des substances nocives, certaines nettement cancérigènes, provenant soit des fumées industrielles soit des gaz d'échappement des moteurs automobiles.

Il faut agir à l'échelle nationale :

a) Pour éloigner les installations industrielles des centres urbains ;

b) Pour intensifier les systèmes de protection (filtrage des fumées, élimination des sous-produits nocifs) ;

c) Pour minimiser par des dispositifs adéquats les dégagements de gaz des moteurs à essence.

A l'échelle individuelle :

— En échappant le plus souvent possible à l'atmosphère des grandes villes.

● LES CIGARETTES : Des conseils ont déjà été largement répandus. Répétons-les pour mémoire tels qu'ils sont donnés par un spécialiste :

● Cigarettes à bout filtrant, à condition que le filtre soit efficace.

● Ecraser sa cigarette dès qu'elle est consumée à moitié, les substances nocives s'accumulant au fur et à mesure de la combustion se concentrant dans le dernier tiers.

● Ne pas fumer à jeun.

● Ne pas avaler la fumée. Les risques sont très minimisés pour le fumeur « buccal » (pipe, cigare).

● Il existe un antidote à l'action de la nicotine : la vitamine PP (amide de l'acide isonicotinique). On peut la prendre sous forme pharmaceutique. Elle se trouve dans toutes les viandes.

● La nicotine augmente la consommation de l'organisme en vitamine C. Les fumeurs doivent compenser en consommant beaucoup d'aliments qui contiennent cette vitamine : persil, salades et surtout des pommes acides (qui ont en outre l'avantage de nettoyer les dents jaunies par le tabac).

RECETTES

● CORDON BLANC

La Charlotte aux pommes

Une boîte de compote de pommes.
Des biscottes.
Un verre à liqueur de kirsch.
De la confiture de groseille (ou de framboise).
Du sucre.
100 gr. de fruits confits (facultatif).
Une crème à la vanille.
Préparation : 30 minutes (les biscottes doivent tremper au préalable au moins deux heures).

C'est une vieille recette un peu modernisée et toujours appréciée des gourmands.

Vous faites tremper des biscottes dans de l'eau sucrée aromatisée de kirsch (les biscottes sont plus économiques que les biscuits à la cuiller. Toutefois si vous préférez les biscuits, inutile de les faire tremper : il suffit de les humecter d'eau et de kirsch). Vous placez tout de suite les biscottes dans le saladier à bord droit qui vous servira de moule afin de n'avoir pas à les changer de récipient quand elles seront ramollies. Mettez-en quelques-unes à part dans une assiette et arrosez-les aussi.

Quand elles sont bien ramollies, vous en tapissez les bords et le fond du saladier et vous les enduisez d'une légère couche de gelée de groseille (ou de framboise, ou les deux mélangées). Puis vous mettez une bonne couche de compote de pommes. Vous pouvez, dans la compote, mêler des fruits confits coupés très fin, cerise, prune, poire, angélique, etc. Ce n'est pas indispensable, mais cela ajoute au parfum. Sur la compote, vous placez quelques-unes des biscottes prises dans l'assiette, et enduites de confiture des deux côtés. Puis, de nouveau, une couche de compote, une couche de biscottes, etc. Vous terminez par une couche de biscottes, celles-ci enduites de confiture sur la face intérieure.

Vous posez sur le saladier une assiette qui appuie fortement sur les biscottes et vous posez un poids dessus. Vous mettez au frais pour toute la nuit au moins. Davantage si possible. Le lendemain, vous démoulez sur un grand plat et vous servez recouvert d'une crème à la vanille.

Si vous êtes pressée, vous pouvez employer une crème en boîte ou faire une crème custard.

● CORDON BLEU

Escalopes Monseigneur

4 escalopes minces.
2 tranches de jambon.
Une sauce béchamel.
50 gr. de gruyère.
100 gr. de champignons.
Un peu d'huile et de beurre.
De la chapelure.

Vous badigeonnez d'huile les escalopes et vous les laissez reposer une heure. Vous les passez ensuite à la chapelure, puis vous les faites dorer rapidement à la poêle sur les deux faces dans un peu de beurre. Salez.

Dans la même poêle, vous faites sauter les champignons.

Vous faites une béchamel où vous incorporez le gruyère et les champignons.

Vous mettez les escalopes dans un plat allant au four et, sur chacune d'elles, vous posez une demi-tranche de jambon. Vous recouvrez le tout avec la béchamel.

Vous laissez gratiner environ 15 minutes à four assez chaud.

Variante : au lieu d'une béchamel, vous pouvez faire une sauce tomate et, en ce cas, remplacer les champignons par des olives. Avec la sauce tomate, inutile de mettre au four.

SUZANNE ET HENRIETTE.

MAISON

Chaque chose à sa place

● *C'est au printemps que l'on range sa maison.*

La faible superficie des logements pose, de façon difficile, le délicat problème du stockage du matériel familial. Aussi le grand rangement de printemps est-il une nécessité. Pour qu'il soit efficace, il faut pratiquer les trois règles d'or de l'ordre réel :

— trier,
— classer,
— ranger.

Le triage

Le meilleur moyen d'avoir de l'ordre consiste à opérer tous les ans une sérieuse sélection parmi les vêtements, objets, papiers devenus inutiles qui encombrent placards et armoires. Pourquoi s'obstiner à conserver un tailleur démodé que l'on ne met plus depuis quatre ans, des vêtements d'enfant trop petits, des jouets cassés, des assiettes ébréchées, de vieux journaux ?

Voici comment opérer ces triages :

Les vêtements :

● Envoyer chez le teinturier tous les vêtements que l'on désire conserver. Pour ne pas les retrouver mités, il est indispensable de les ranger PROPRES. Sous housse plastique ou dans une malle, jusqu'à la saison prochaine.

● Préparer des paquets de vêtements que vous n'utilisez plus et offrez-les à l'Armée du Salut, par exemple (LAB. 62.90) ou aux Compagnons d'Emmaüs (CEN. 43-80) si vous ne connaissez personne à qui ils puissent faire plaisir.

● Mettre de côté tout ce que vous désirez conserver pour une éventuelle transformation ainsi que les morceaux de tissus, bouts de fourrure, doublures encore utilisables.

Objets divers :

● Jeter impitoyablement les objets hors d'usage tels que jouets cassés, assiettes fendues, bouteilles, flacons vides, boîtes, vieux médicaments. Faites des paquets bien ficelés, ou remplissez des cartons, et mettez-vous d'accord avec votre concierge pour qu'il prévienne les éboueurs. Soyez généreuse et offrez aux uns et aux autres un pourboire pour les dédommager du

de l'autre côté de la rue
BÉNÉFICIAIRES DE LA
PRIME DE DÉMÉNAGEMENT
déménagez sans bourse délier
grâce à notre formule exclusive
et éprouvée depuis 2 ans
★ DEVIS GRATUITS SANS ENGAGEMENT
★ SERVICE IMPECCABLE DANS TOUTE LA FRANCE
5 rue Humblot
PARIS XV°
(métro DUPLEIX)
FON. 43-43
CLERC
de l'autre côté de la mer
de l'autre côté de la rue

(Dambier)

Avant de ranger, il faut classer, avant de classer il faut trier (1)

travail supplémentaire que vous leur donnez.

Les vieux papiers :

● Brûler tous les papiers, tels que factures, lettres, cartes postales n'ayant plus d'intérêt.

● Faire des tas bien ficelés des vieux journaux, revues, voire livres, qui encombrent inutilement rayonnages et bibliothèques. Téléphoner au service de ramassage des journaux des étudiants (pour Paris, ODE 36.72) qui se fera un plaisir de vous en débarrasser.

Le classement

Les triages une fois faits, le problème du classement se pose afin d'obtenir le maximum de rendement des espaces attribués au rangement. La facilité de manipulation des objets, leur maintien en bon état et la rapidité des recherches en dépendent.

Voici quelques règles générales pour personnes inexpérimentées :

● Un objet doit être rangé autant que possible à son lieu d'utilisation. Par exemple, le linge de toilette dans la salle de bains, les torchons à la cuisine, les vêtements des enfants dans leur chambre.

● Il faut choisir l'emplacement d'un objet d'après sa fréquence d'utilisation. Un objet qui sert couramment doit être placé à une hauteur accessible sans flexion ou étirement du corps et des bras. A savoir : du sol à 0,70 m. zone basse. De 0,70 m. à 1,90 m. zone accessible moyenne. Au-dessus de 2 m. zone haute.

● Tout objet doit être vu immédiatement sans recherche (sinon vous oublierez où il se trouve) et, autant que possible, être accessible sans avoir à déplacer d'autres objets.

● Les objets de même catégorie doivent être groupés et non disséminés à l'intérieur d'un même contenant.

● On ne doit jamais réunir dans un même compartiment des objets d'espèce différente.

● Cela étant dit, la meilleure volonté du monde ne peut suppléer à l'absence d'éléments de classement tels que : rayonnage, tiroirs, tablettes, tringles, supports, cintres, etc. Lesquels permettent de ranger les objets selon le mode de classement qui leur convient.

Le rangement

L'harmonie visuelle à l'intérieur d'un placard ou d'une armoire étant une chose, le classement facilitant les recherches en étant une autre, la logique veut que le contenant soit aménagé en fonction du contenu.

Cette vérité n'est pas toujours réalisable, les placards déjà construits des vieux appartements, ou les armoires anciennes dites lingères demandent, en général, des transformations onéreuses.

Mais on trouve maintenant dans tous les grands magasins parisiens des éléments de rangement de tous genres facilement adaptables avec un peu d'adresse ou d'imagination.

Les vêtements :

● Vêtements à réparer, morceaux de tissus, fourrures, vêtements hors saison : des cartons couturière (60 × 40 × 11 cm = 195 fr. — 56 × × 34 × 8 = 130 fr. — 38 × 31 × 6 = 75 fr. — 25 × 16 × 5 = 40 fr. *Samaritaine*). Pour les rendre plus élégants, on peut les gainer soi-même avec de l'Archer Contact ou du Vinylia Adhésif (350 fr. le mètre en 0,46 de large, *dans tous les grands magasins*).

Placer ces cartons dans la zone haute des placards, les étiqueter très lisiblement sur la face visible.

● Pour les couvertures, édredons, oreillers de réserve: housse couverture Lady en matière plastique transparente à fermeture à glissière. 750 fr. (*Grands Magasins*) (zone haute).

● Chaussures hors saison, chaussures du soir, chaussures de ski dans des cartons à chaussures gainés de Vinylia Adhésif lisiblement étiquetés ou dans des cartons à chaussures gainés de plastique à fleurs ayant une fenêtre de visibilité. 590 fr. (*Galeries Lafayette*) (zone haute).

● Vêtements habillés ou vêtements hors saison : housse plastique pour huit vêtements longs, 1.675 fr. (*Printemps*) ; six vêtements courts, 1.275 francs (*Printemps*).

● Les housses et les cintres à vêtements prennent moins de place accrochés à des tringles américaines à tirettes présentant les vêtements de face. Tringles Kistir : de 25 cm., 395 fr., à 50 cm., 630 fr. (*Galeries Lafayette*).

● Pour le rangement des chandails : les cartonniers de notaire sont très commodes. Juxtaposables et superposables, ils trouvent facilement de la place sur des rayonnages. Prix : 35 × 25 × 13 = 780 fr.; 38 × 27 × 14 = 800 fr. ; 40 × 30 × 15 = 880 fr. Dans cette taille, ils existent également en bleu, gris, rouge ou havane au lieu du vert classique. Prix : 970 francs (*Bazar de l'Hôtel-de-Ville*).

● Les chemises d'homme (qu'il faut avoir soin d'empiler tête-bêche). restent à l'abri de la poussière une fois rangées dans des cartons à leur taille. Cartons gainés plastique à fleurs, 690 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● Mouchoirs, foulards, bas, gants, chaussettes sont bien classés dans des cartons-tiroirs normalement utilisés pour des papiers. Ces cartons comportent un système de pression permettant de les maintenir en place en les superposant. Prix : 21 × 27 × 6 = 650 fr. ; 24 × 32 × 8 = 740 francs. *Bazar de l'Hôtel-de-Ville*).

Il existe également des tiroirs de plastique vendus séparément, prix : 700 et 1.100 fr. ou par trois en monture métallique laquée, 2.700 fr. la monture. (*Printemps.*)

● Pour les chaussures en usage, on a le choix entre les penderies à chaussures en matière plastique que l'on fixe contre un mur ou à l'intérieur des portes de placard (prix : 1.250 fr., *Grands Magasins*), ou des porte-chaussures muraux en fil plastifié sur lesquels on enfile la chaussure comme sur un embauchoir. Support pour deux paires : 750 francs (*Printemps*).

La vaisselle :

Pendant que vous y êtes, organisez donc votre placard à vaisselle.

● Les assiettes se posent en pile sur des rayons.

● Les plats se placent debout sur des étagères entre des séparations de contre-plaqué que seul un artisan peut faire.

● Les tasses, pour prendre le moins de place possible, doivent être soit accrochées par les anses à des pitons ouverts fixés à la partie inférieure d'une tablette (les pitons doivent être disposés à 10 cm. les uns des autres), soit accrochées à des supports spéciaux. Prix: 1.350 fr. (*Evenlux, Grands Magasins.*)

● Les plateaux : le bon système pour qu'ils prennent un minimum de place consiste à faire fixer, contre un mur, une planche aussi longue que possible, large de 10 cm., munie d'un rebord et surmontée d'une tringle qui empêche les plateaux de tomber.

● Les verres doivent être rangés par catégorie en rangée perpendiculaire au devant du meuble. Cela pour ne pas avoir à enlever toute une rangée avant d'atteindre les verres d'une autre dimension placés au dernier rang.

Et les papiers :

Le classement des papiers est tellement fonction des habitudes et du métier de chacun qu'il est impossible de donner une règle générale.

A toutes fins utiles, Mme Express rappelle :

● Les classeurs extendos — classeurs à soufflets à multiples séparations munis d'onglets, très commodes pour tous les papiers de la maison. Prix : 3.200 fr. (*Grands Magasins.*)

● Les cartons-tiroirs — déjà nommés — primitivement créés pour des papiers classés en chemise légère.

● Les cartonniers de notaire — pour le rangement des chemises en carton.

Quelle que soit la méthode de classement choisie, une seule chose importe : retrouver facilement le papier cherché. Ce qui n'arrive pas toujours.

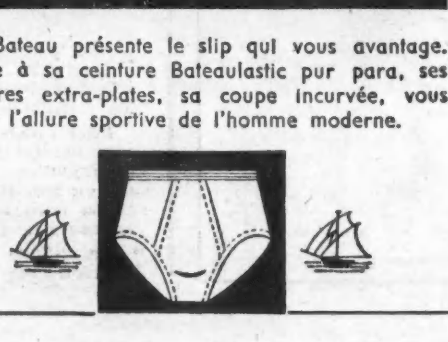
Un conseil de Mme Express : lorsque les armoires ou placards sont très profonds, faire scier les rayonnages pour permettre l'équipement de la contre-porte (c'est le principe des réfrigérateurs). La place inutilisable en profondeur est ainsi largement et confortablement récupérable.

Enfin, si, par la force des choses, la disposition des lieux... ou l'abondance de votre famille, vous êtes obligée de disperser un peu partout ce que vous rangez jusqu'à la saison prochaine, ou ce dont vous ne vous servez pas couramment, notez immédiatement sur papier, pendant que vous l'avez en mémoire, l'emplacement de chaque objet. Et... rangez cette liste.

(1) La « panoplie ménagère » photographiée ici est composée d'un tablier (1.200 fr.), d'un bonnet (495 fr.), et de manchettes (450 fr.) en matière plastique assortie (*Au Printemps*).

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



Les femmes ont toujours recherché un soutien-gorge autorisant tous les mouvements sans provoquer de gêne et assurant un maintien parfait. Elles ont trouvé OYO, le soutien-gorge sans armature et totalement extensible. OYO, vendu en France sous licence américaine, est taillé dans des tissus exclusifs entièrement élastiques résistant à plus de cent lavages. OYO, une production C. S. C., 22, rue Frédéric-Lemaître, PARIS. En vente : meilleurs spécialistes et Grands Magasins.

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

vous présente

sa collection

IMPERMANTEAU

Liste dépositaires sur demande à LEMPEREUR - 5, Rue Royale, Paris

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

B. WASER

COUTURE EN GROS

32, rue du Sentier, PARIS (2e) - GUT. 68-85

YONNE, tailleur marine gansé blanc

PAS CHER

A vendre : villages abandonnés

● *On peut acheter une maison de 5 pièces pour 500.000 francs. A condition de savoir la dénicher.*

« TROIS *hommes du Nord, très grands et forts...* ». L'histoire commence comme cette chanson de Charles Trenet et continue comme un rêve d'enfant qu'on réalise. Maurice Leroux est musicien, compositeur et chef d'orchestre, Michel Fano est cinéaste, Georges Bouvier producteur de films. Ils sont tous les trois jeunes, blonds et surmenés et vivent depuis quatre ans une merveilleuse aventure : ils ont acheté un village, Mérindol-les-Oliviers (Vaucluse). Lorsque les trois amis y sont arrivés pour la première fois, un matin d'été, ils ont vu un admirable amas de ruines perché sur une colline abrupte de 700 mètres. L'église n'était plus qu'une carcasse, le donjon un tas de pierres, les maisons sans toits, sans portes ni fenêtres. Le village n'avait même plus de nom. Ses derniers habitants l'avaient abandonné à la fin de la guerre de 14 et avaient reconstruit leur hameau dans la vallée, emportant avec eux, outre leurs meubles, leurs tuiles et leurs pierres d'angle.

Mais acheter un village entier n'est pas une entreprise facile. Quand les amis ont demandé au maire : « *Le vieux village est-il à vendre ?* », il a d'abord souri, puis s'est méfié.

Myxomatose et « petits verres »

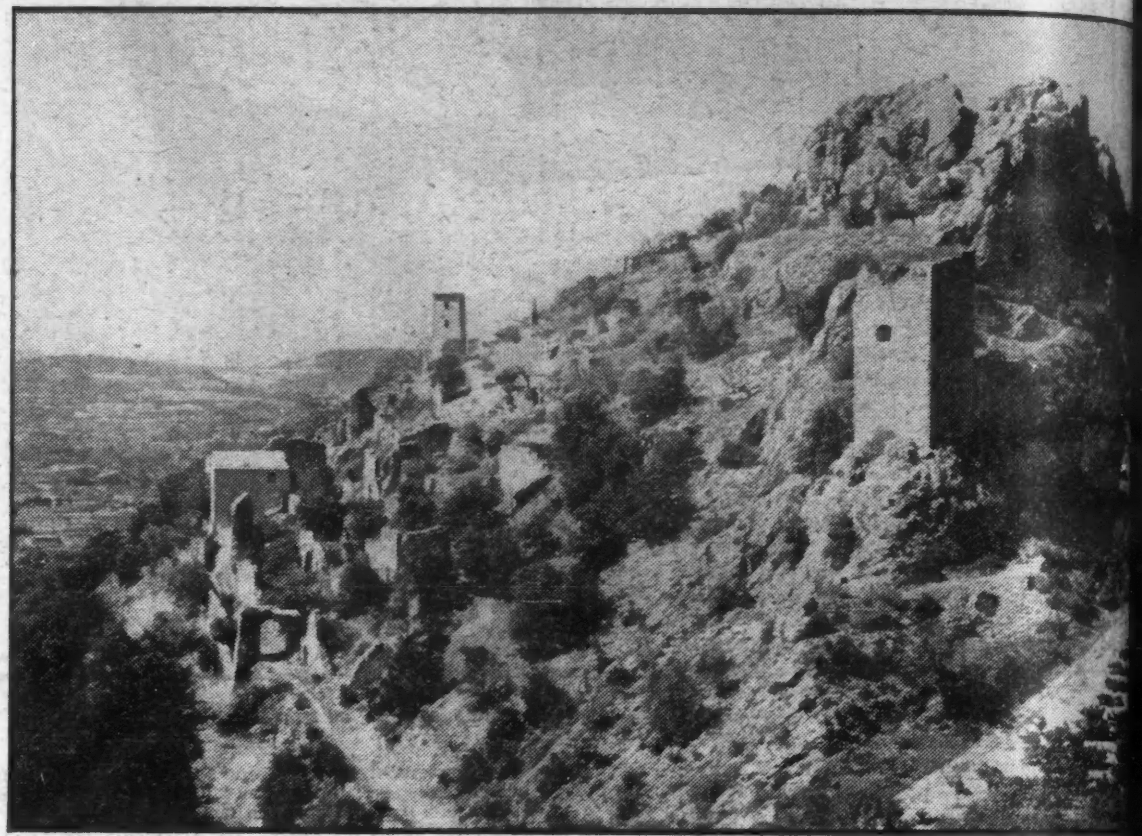
C'est un peu grâce à la myxomatose que « l'affaire » a pu se conclure. Depuis le départ de son dernier habitant, « le vieux village » était devenu pour ceux de la vallée une inépuisable réserve de lapins ; la myxomatose survint, la colline ne servait plus à rien...

« Petit verre » après « petit verre », trente-six actes de vente furent établis, pour les 144 parcelles de terrain. Certains paysans ont donné leur terre, d'autres l'ont cédée pour 7 francs le mètre, d'autres encore ont été un peu plus exigeants. Finalement avec l'aide du maire et du préfet, le « vieux village », qui s'étend sur trois hectares, est revenu à 300.000 francs. Bien sûr, c'est alors que les véritables frais ont commencé.

Pour l'instant, trois maisons seulement sont habitables ; les amis veulent encore en installer d'autres, conserver les ruines en bon état, opérer des injections de béton dans le donjon du château, dans les murs de l'église, etc.

Le village reviendra en définitive à environ cinq millions — c'est peu quand on pense au prix d'un pavillon de banlieue.

Mais les trois amis ont dû se transformer en « castors ». Ils ont déblayé de leurs mains d'abord et avec l'aide d'un petit bulldozer ensuite, le chemin qui monte à leur village et surtout ils ont trouvé de l'eau. Lorsqu'ils sont arrivés, un vieux puits asséché dispensait un maigre filet, à peine assez pour remplir quelques bidons. Le puisatier consulté déclara qu'il y avait 150 tonnes de glaise à enlever, et que même pour un million, il ne s'y risquerait pas. Il voulait bien, cependant, louer ses appareils. Michel Fano et Georges Bouvier se mirent au travail avec l'aide bénévole d'un « voisin ». Le dimanche, les paysans, en corps constitué, venaient suivre la marche des travaux. Après trois semaines, le puits était dégagé, une eau de source délicieuse l'emplissait, intarissable, et l'amitié des paysans était acquise aux « Parisiens ». Puis ce fut l'électricité et même le téléphone. Pour colmater les brèches des maisons, on fit appel à un ami : Guy Mélicourt, urbaniste, architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux...



MÉRINDOL-LES-OLIVIERS (VAUCLUSE)
300.000 *francs pour 3 hectares*

Entreprenants, ces artistes ont aussi le sens de l'indépendance, de l'organisation et de l'humour. Voici quatre phrases extraites du « protocole » qu'ils ont signé :

● *Chacun est libre de ses gestes, de ses horaires et de ses goûts.*

● *La poignée de main est tolérée, mais elle peut être esquivée sans manquement à la courtoisie.*

● *Le sifflotement d'airs à la mode est interdit, le chantonnement toléré.*

● *Nous appelons « invité » toute personne ne faisant pas nommément partie de la Société « Mérindol Vieux Village » (sont donc considérés comme invités les femmes et enfants des sociétaires !).*

Certes, l'expérience de Maurice Leroux est encore du domaine de l'exception. Mais les amateurs de « maisons abandonnées » sont déjà nombreux. Seulement, ils ne savent ni où s'adresser ni quelles démarches faire. Aucun organisme centralisateur n'est capable de fournir sur le plan national une liste de ces maisons abandonnées.

En juillet 1956, pourtant, un premier effort a été tenté. Roger Lenne, alors chargé de mission au ministère des T.P., lançait l'idée d'un inventaire général.

Déjà, à ce moment-là, une expérience-type était en cours au petit village du Bouchas, dans la Haute-Loire. Avant 1914, Le Bouchas comptait 210 habitants, avec 24 fermes exploitées.

Le dépeuplement commença avec la Grande Guerre : 11 tués pour le seul village. La mévente des produits agricoles, l'attraction des villes firent le reste. En 1951, il ne restait plus que 38 habitants. En 1952, le maire de la commune (Saint-Hostien), plus qu'inquiet, contacte le président de l'Office de Tourisme régional, Julien Pagès. On décide le recensement des maisons abandonnées, on retrouve les propriétaires, et c'est le début d'une nouvelle expérience de tourisme... huit maisons reconstruites, am... gîtes ruraux, ont hébergé l'... 300 vacanciers à des prix très...

Parallèlement, d'autres mai... données sont mises en vente... trouve à 40.000 francs, mais... on n'a guère qu'un bout de te... tas de pierres. Le prix moyen... son rurale de deux grandes p... blit à 200.000 francs. Pour... il faut compter à peu près a... breux sont les amateurs qui p... francs s'offrent enfin la petite... campagne de leurs rêves.

Pendant ce temps, sur le pl... le recensement n'avance guère... fets sont chargés de la coor... travail auprès des maires de... tement. Certains ont déjà édi... chures, mises à jour régulière... la liste des maisons disponib... ou à vendre), le nom du p... l'état de la construction, l'év... travaux nécessaires, etc.

Voici, à titre d'exemple... « occasions » que nous y avo...

● Fraissinet-le-Gelat (Lot)... 2 pièces existantes, 5 à am... vétuste, frais de réparation... adduction d'eau prochaineme... lité d'électricité, 10 ha. de te...

● 13 km d'Alès (Lozère), 50... 5 pièces habitables ; terrasse... ces, eau, électricité.

● Dans les Cévennes : 150... Petite propriété comprenant... 3 chambres, deux écuries, 1... gnaneries. Eau de source, 3... rain en faïsses, châtaignier... arbres fruitiers.

Où s...

Ces brochures sont jusqu'... leure source d'information. V... des départements bien organ... domaine et les adresses utiles...

● BASSES-ALPES : ingénieur... Génie r... ture de Digne.

● HAUTES-ALPES : Office d... Gap.

● ARIÈGE : Secrétaire géné... ture - Foix.

● GARD : Ingénieur en che... rural, 11, rue Be... Nîmes.

● LOT : Comité d'expansio... que, préfecture, Ca...

● LOZÈRE : Secrétaire géné... ture, Mende.

● HAUTE-LOIRE : Office du... place du... Puy.

● PUY-DE-DOME : Secrétai... préfect... mont-Ferrand.

Une fois que l'on a obten...

…, il faut se mettre directement en …t avec le propriétaire ou la per… chargée de la vente. Lorsque les …étaires n'ont pas été retrouvés, les …nts sont considérés comme « com…x ». C'est donc avec le maire de …mune qu'il faudra traiter.

…n, si au cours de vos prochaines …es, vous découvrez une maison …nnée dans un département autre …ux mentionnés ci-dessus, c'est éga… au maire — et à lui seulement — …us pourrez vous adresser... mais là, …rtout question de flair.

JARDINAGE

…s avez un coin de terre

● *Plantez dès aujourd'hui les roses de demain.*

…s avez fait un bout de jardin à la …mpagne, si vous n'y allez que de …en temps, si vous n'avez pas de …er, vous pouvez, en quelques jours …me en quelques heures, exécuter …èmes les travaux élémentaires qui …ermettront de jouir pleinement, …nu, de ce jardin.

Plantations

…parition des premiers bourgeons … la dernière limite pour les plan… d'arbres ou d'arbustes, fruitiers ou …s doivent en effet être mis en … avant la montée de la sève ». Si …es un peu en retard, vous avez …ant des chances de réussir, à con… de creuser des trous larges et pro… où les racines soient « à l'aise », …ager tout autour de l'arbuste une …até une bonne cuvette capable …ir l'eau, et de l'arroser abondam… pendant les premiers jours.

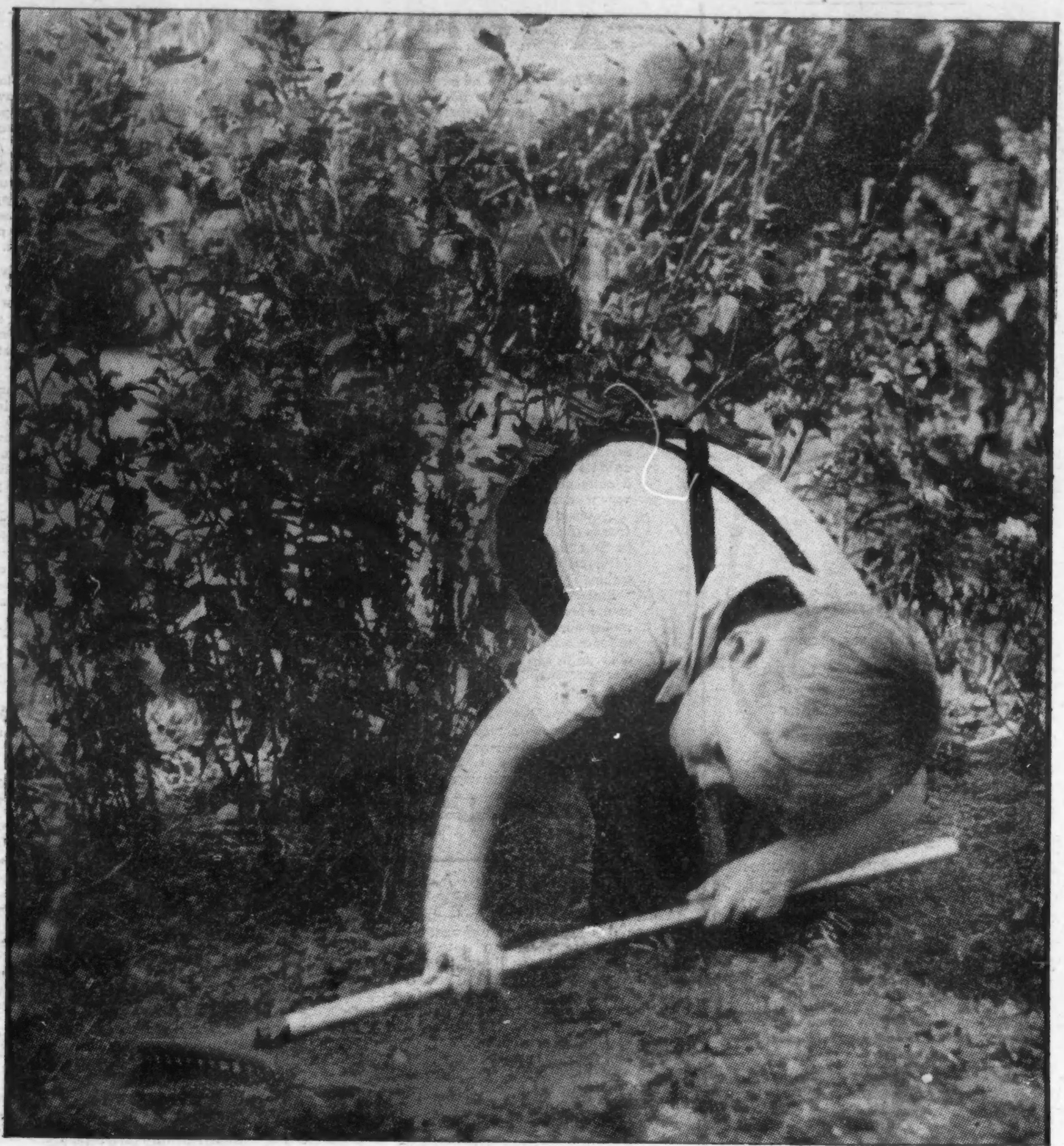
…TENTION : bien veiller à ce que le « collet » qui forme un …et perceptible à la limite du tronc … racines soit à ras de terre, mais … Sinon, la plante ne poussera pas,

Rosiers

… allez à votre « campagne » en …d, et pas toujours régulièrement : … des rosiers *remontants*, c'est-à-… grosse ou à petite fleur persis… Quand vous viendrez, ils seront …s fleuris (surtout ceux qui sont …son : Alaius, Moulin-Rouge, Coco…c), de la fin avril à la fin novem… …est le moment de les tailler (jus…-avril). N'hésitez pas : il faut cou… tiges des rosiers nains si possible …argeur de main environ du sol, en … soin de leur laisser quelques … » (3 ou 4 pas plus). Ces « yeux » …éjà perceptibles sur les tiges. Plus …illerez vos rosiers, plus ils seront …eux et plus ils fourniront de fleurs. …e façon générale, supprimez les …aibles ou âgées et les branches …

UNE PRÉCAUTION IMPORTANTE : …z » le pied avec de la terre, mais …op tassée, à une dizaine de centi… du sol. Vous les protégerez ainsi …etour possible du froid.

…s'agit de rosiers grimpants, époin… rameaux les plus longs et ne re… …qu'à 10 cm au plus les tiges qui …euri. En principe. Pratiquement, …ez parmi vos voisins celui qui pos…s plus beaux rosiers grimpants et …dez-lui ce qu'il faut faire. Il a dû les tailler plusieurs fois dans l'année. Il vous expliquera, peut-être, comment on peut rattraper au mieux la taille correcte en une seule fois.



UN JARDINIER AMATEUR (1)
Demandez conseil au voisin

Vous pouvez planter des rosiers (en sarment) pendant un bon mois encore. En mettant un peu de fumier, au besoin, au fond du trou, mais avec de la terre dessus pour éviter le contact trop brusque avec les racines (que vous aurez d'abord épointées avec une serpe ou un sécateur). Bien arroser le jour-même et les jours suivants.

On peut planter des rosiers en toutes saisons. Mais à la condition de les acheter en pot et de les mettre dans le sol avec leur propre terre. Pour qu'elle ne s'émiette pas, quand vous dépoterez, arrosez beaucoup, ou, mieux, plongez pendant quelques minutes le pot dans l'eau.

Autres fleurs

Avant de partir, passez chez un bon grainetier-horticulteur, le meilleur étant en général le plus proche. Les plants sont presque aussi standardisés que la production des petits pois en boite. Il y en a, depuis quelques semaines, une grande variété aux étalages. Avec leur terre au pied, leurs fleurs déjà formées, vous n'aurez qu'à les replanter tels quels après les avoir choisis selon vos goûts. Les soucis notamment sont très recherchés. Espacés d'une trentaine de centimètres, ils se rejoignent très vite pour former une bordure compacte qui fleurira du printemps à la fin de l'automne.

Achetez des graines si vous voulez, mais songez qu'elles ne poussent bien que si elles sont débarrassées de temps en temps des mauvaises herbes qui les étouffent. Songez aussi qu'elles devront, de préférence, fleurir à l'époque où vous passerez votre plus long séjour chez vous. (Vérifiez la date de floraison sur le sachet de graines.)

→

(1) Photo extraite du « Grand livre des jardins » (Ed. Hachette).

C'est une lumière qui parfume.
La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise
Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant !

Essayez-le ! Prix 1.980 Frs.

oscar publicité

odoriseur

Séprol, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

A VOTRE DISPOSITION : LE SERVI[CE VA]CAN[CES]

C'EST entre mars et avril que la majorité des Français décident quand, où et comment ils passeront leurs vacances. Cette année, ils sont perplexes. Deux mesures récentes prises par le gouvernement peuvent bouleverser tous leurs projets. La première de ces nouvelles est réjouissante : s'ils vont à l'étranger, les Français pourront emporter 50.000 francs en devises et 20.000 francs français (à partir du 1er juin). La seconde a soulevé une vague de protestations : elle concerne le changement des dates des vacances scolaires, qui s'étendent désormais du 1er juillet au 15 septembre.

Tout le monde proteste

Protestations de la part des parents : ceux qui avaient déjà loué une maison à la mer ou à la montagne pour septembre craignent de ne rien trouver dans leurs prix en juillet ou en août. Ceux qui allaient à l'hôtel en septembre avec leurs enfants parce qu'ils étaient mieux reçus à cette période craignent de ne rien trouver pendant les mois de grosse affluence.

Protestations des hôteliers : la campagne (assez limitée) amorcée l'an dernier par la Direction générale du Tourisme pour l'étalement des vacances ne touchera plus qu'une partie réduite de la population.

Protestations des « loueurs » de maisons : les demandes pour septembre, déjà moins nombreuses que pour les deux mois précédents, vont être pratiquement nulles, d'où perte sèche et risque d'augmentation des prix en juillet et en août.

En fait :

● Il y a effectivement jusqu'ici très peu de demandes de locations meublées pour septembre. Mais il ne faut pas s'en étonner. Pour septembre, on ne retient pas forcément très longtemps à l'avance, car il y a toujours moins d'amateurs.

● Presque tous les propriétaires cherchent plus que jamais cette année à louer « pour la saison ». Ils peuvent ainsi établir un prix forfaitaire, sensiblement plus avantageux que le prix au mois, et où la perte de quinze jours ne se fait pas trop lourdement sentir au locataire.

● Pour les locations au mois, un renchérissement est possible pour juillet, mais il n'est pas certain. Jusqu'ici, par rapport aux prix de l'an dernier, la hausse enregistrée varie de 3.000 à 5.000 francs pour une location de 20.000 à 30.000 francs.

● Du côté de la Direction générale du Tourisme, silence complet. On ignore encore si un effort sera fait pour inciter les gens sans enfants à partir plutôt en septembre et pour leur indiquer clairement quels avantages financiers ils peuvent en retirer.

● Certains spécialistes se demandent si on ne devrait pas adopter pour les locations meublées le système adopté en Suisse : location à la journée et selon le nombre de personnes. Les propriétaires trouveraient ainsi beaucoup plus facilement des locataires pour les quinze premiers jours de septembre.

● Les agences de location restent pour le moment parfaitement libres d'agir à leur guise vis-à-vis de ceux qui voudraient maintenant annuler une location déjà convenue pour septembre. Madame Express a entendu sur ce point tous les sons de cloche. Les uns disent : « C'est un cas de force majeure; on remboursera ». D'autres comptent garder les arrhes, exiger une somme forfaitaire de dédommagement, voire garder la totalité d'une location déjà payée !

Enfin, pour couronner le tout, le bruit court que le gouvernement, devant le mécontentement général, déciderait de reconsidérer la question.

Il est très regrettable que cette décision ait été prise à cette époque de l'année. Il devient impossible de faire la part des résistances que rencontrent toujours les bouleversements les plus [...] protestations justifiées par la [...] que les nouvelles dispositions [...] lement entraîner.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de [...] se poseront cet été aux 17 millions [...] çais qui partent tous les ans [...] ment les familles, mais ceux q[ui] tous les ans, sont à la recherche [...] hôtel pas cher, qui souhaitent [...] à une agence sérieuse, qui les [...] plusieurs formules de vacances [...] qui ne savent pas où envoyer [...] fants.

Une équipe de spé[cialistes]

Aussi l'équipe de Madame [...] a-t-elle décidé de mettre à la [...] de chacun de ses abonnés, [...] futurs, un neuvième et nouve[au] le Service Vacances.

Une équipe de spécialistes [...] gnera, vous orientera, vous [...] adresses sérieuses et répondr[a] les questions qui se posent [...] vos vacances.

Ces questions sont innombr[ables] avons voulu vous en donner dix [...] non pour vous y limiter, [...] qu'ils sont représentatifs de [...] mes, grands ou petits, qui se [...] à vous, quelle que soit la [...] vos vacances :

1. Comment et par qui faire [...] un voyage en voiture à l'[...]
2. Quels documents (per[mis, assu]rance, douane) faut-il à [...] mobiliste qui va en Norvège?
3. Combien coûte l'essence [...] slavie ?
4. Combien coûte le transp[ort en] train d'une voiture de P[...] (Nous vous signalons que la [...]

→

Vous pouvez essayer, sans châssis, de faire des semis sous châssis, avec des cloches de verre ou de vieilles bombonnes coupées en deux. Remplissez à moitié ces dernières d'eau très chaude, passez un fil de laiton tout autour, bien au niveau de l'eau. Serrez en tordant les extrémités du fil. En principe, vous devez couper net ainsi la bombonne en deux. En fait, avec un peu d'habileté et de fermeté dans le geste, vous devez réussir deux fois sur trois.

Pour semer

En pleine terre, vous pouvez semer, à la fin mars, des amarantes, des zinnias, des héliotropes, des reines-marguerites hâtives, etc. Mais aussi des plantes annuelles à grand développement comme les pieds-d'adouette ou les pavots, par exemple.

Ne semez pas vos graines à la volée. Bêchez l'emplacement de la bordure ou du massif. Egalisez au râteau. Tirez, ensuite, vos lignes avec un cordeau (deux bouts de bois fichés en terre avec une ficelle tendue entre les deux). Dans des rigoles de 3 ou 4 centimètres de profondeur creusées avec un bout de bois, le long du fil tendu, laissez couler de leur sachet les graines fines en les étalant le plus possible. Posez les grosses une à une. Il y en a qui ne prendront pas, bien sûr. Mais il y a aussi des endroits où il y en aura trop. Dans ce cas, arrachez soigneusement les petites plantes dès qu'elles ont trois feuilles environ et repiquez aux endroits « blancs ». Après le semis, ratissez pour recouvrir les rigoles au soir tombant.

● RECOMMANDATION GÉNÉRALE: dessinez d'abord un plan sommaire de vos lignes de semaille, s'il s'agit d'un massif, de façon que les futures grandes tiges n'étouffent pas les petites et qu'il y en ait toujours en fleur dans des couleurs que vous choisirez, de préférence, complémentaires.

Potager

On peut planter, en mars, l'artichaut, l'ail (en novembre également), la ciboulette, les fraisiers, l'oseille, le thym, etc.

Carottes, pois, radis, laitues, fèves aussi, mais en semis de pleine terre. Le reste en semis sous châssis, ce qui suppose une organisation jardinière déjà assez poussée.

Mauvaises herbes

Elles commencent à envahir vos allées. Des désherbants extrêmement puissants et efficaces ont été mis au point depuis deux ans : « l'Herboxy » (Cie Française des Produits Industriels) et « Solnet » (Sté Geizy), notamment, de composition sensiblement identique. Ils agissent sur les racines (3 à 15 cm de profondeur, selon la nature du terrain), mais à la *verticale*, c'est-à-dire que les racines des arbres en bordure d'allée ne risquent pas d'être contaminées. Ainsi, on peut arroser sans danger jusqu'à 10 cm d'une bordure de buis, 5 cm d'une bordure de gazon et 40 cm d'une haie de troènes ou d'autres plantes dont les racines sont surtout en surface.

Dose : 1 gr de poudre au mètre carré (coût : 3,50 fr environ).

Utilisation : mettre dans un arrosoir à pomme très fine 5 gr de poudre dans 10 litres d'eau pour 5 m2 de terrain à traiter. On peut également se servir d'un pulvérisateur.

Avec un seul traitement correctement appliqué, vous serez débarrassé des mauvaises herbes pendant douze mois au moins.

Signalons enfin aux jardiniers amateurs : « Le grand livre des jardins », qui vient de sortir chez Hachette dans la collection « Maison et Jardin ». Merveilleusement illustré en noir et en couleurs, il fera rêver les amoureux des fleurs et fournira des renseignements extrêmement utiles sur le plan technique aux heureux propriétaires d'un petit coin de terre. Classé d'une part par nature de terrain et d'autre part par catégories de plantes, il foisonne d'idées et de conseils. Il n'a qu'un défaut, son prix : 5 200 francs.

WEED-END

L'air sera frais

● ***Ce qu'il faut emporter dans une valise de Pâques.***

PREVISIONS pessimistes de la météorologie, pronostics dramatiques de la Sécurité routière, la lecture des quotidiens depuis une semaine devrait décourager la France entière de partir en week-end pour Pâques. Et pourtant... les mêmes journaux prévoient des départs records. La S.N.C.F. est débordée, les hôteliers sur les dents et 8 millions de Français ravis à l'idée d'aller respirer leur première bouffée d'air frais après six mois d'hiver.

Cet air risque d'ailleurs d'être très frais et, si vous voulez profiter de ces trois jours de repos et ne pas revenir enrhumé, quelle que soit la région où vous partiez, vous emporterez :

TROUVÉ
LE MOYEN DE PASSER DES VACANCES AGREABLES JUILLET-AOUT, SOUS TENTE-AUTO FAMILIALE, 4-5 PERSONNES, LIBRE D'ALLER OU BON NOUS SEMBLE, CONTRE SEUL VERSEMENT DE
5 francs lourds
dès le 1er mai chez
DETHY-CAMPING-LOCATION-SERVICE
30, place des Vosges - PARIS - ARC. 20-67
Si le camping nous plaît, nous équiperons saison prochaine en matériel neuf ou occasion

● tennis
● montagne
● pêche sous-marine
horizons-sports
32, rue de Londres (9e) (gare St-Lazare)
TRI. 40-29
● Jusqu'à fin avril
Prix spéciaux pour le tennis

COLLECTION de PRINTEMPS
COLORIS « CHOC »
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

EXPOSITIONS permanentes du CAMPING
CAMP • CABANON • RACLET • HUTCHINSON • M5 • LAMA • RADAR • PLIANFER
LIT DE CAMP ... 2.400
MATELAS 3.500
SAC DE COUCHAGE 3.500
DUVET COUVERT. 5.900
CHAISES-PLIANTS-RELAXE
GLACIÈRE - CUISINE, ETC.
Tout matériel neuf des principales marques vendu avec bon de garantie.

TENTES CARRÉES
(conformes au dessin)
3 PLACES 39.000
4 PLACES 49.000
5 PLACES 59.000
ÉCHANGE-REPRISE-CRÉDIT
EXPÉDITIONS CONTRE REMBOURSEMENT
8, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3e "AMIS CAMPEURS" 109, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, PARIS 11e
(MÉTRO : SAINT SÉBASTIEN-FROISSART)
BLOIS, JEUX - CAMPING - SPORTS, 3, RUE HENRI-DRUSSY — DOUAI, SOLDANA-SPORTS, 3, RUE DE LA MADELEINE — EVREUX, VOG-SPORTS, 10, RUE CHARTRAINE — LENS, SOLDANA-SPORTS, 6, PLACE ROGER-SALENGRO — LONGWY, PARIS-EST-SPORTS, 8, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING — MERLEBACH, IGLOO - SPORTS, 69, RUE NICOLAS-COLSON — NANTES, COMPT-IMPER-CAMPING, 4 ALL. CASSARD - 1, RUE SAINTE-CROIX — POITIERS, SOLDANA-SPORTS, 4, RUE DU MARCHÉ — TOURS, SOLDANA-SPORTS, 65, RUE NATIONALE — TROYES, SOLDANA-SPORTS, 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER

[VA]CANCES

[...] de prendre de nouvelles dispositions [...] sujet.)

Où trouver un organisme pour envoyer seul un garçon (ou une [...] de dix ans ?

Quelles formalités faut-il accomplir pour obtenir une licence de cam-[...]

Comment faire pour participer à un chantier international de vacances ?

Quelles sont les conditions à remplir pour être accepté dans une [...]n familiale de vacances ?

Quelles précautions prendre lorsqu'on loue une maison meublée ?

Où s'adresser pour assister à un festival de musique ?

[...]n entendu, cette liste n'est pas limi[...].

[...] Service Express Vacances est ouvert [...]tir d'aujourd'hui.

[...]onctionne par correspondance seule[...]. Adressez votre lettre à : Madame [...]s, Service Vacances, 29, rue de [...]man, à Paris-VIII°.

[...] vous rappelons que, comme pour [...]uit précédents services (Loyers, Im[...], Achats directs, Conseils d'achats, [...]que, Installation, Occasions et Orien[...]), le Service Vacances est à votre [...]ition pour une consultation gratuite :

[...]i vous êtes déjà abonné à « L'Ex[...]». Dans ce cas, il suffit d'indiquer [...] numéro d'abonnement ou de joindre [...]bande.

[...]i vous vous abonnez à « L'Express ». [...] ce cas, il vous suffit de joindre un [...]e ou un mandat de 5.000 francs [...]n abonnement d'un an.

(Dambier)

Bien choisis, ils dureront dix ans.

● Un bon manteau ou une veste confortable. Pour celles qui partent régulièrement à la campagne, un trois-quarts chaud et imperméable qui peut se porter avec la jupe ou le pantalon, et permet de multiplier les chandails dessous, est presque indispensable. Choisi « hors mode », il se porte dix ans. Mme Express a photographié cette semaine deux modèles particulièrement commodes :

● A GAUCHE, en loden beige, doublé de lainage écossais, boutons cuir, grandes poches fendues: 16.500 francs (*Haussmann Coats, 109, bd Haussmann*).

(A notre grand étonnement, le même modèle est vendu dans une boutique du XVI° 19.000 francs.)

● A DROITE, en loden bleu marine et gabardine coton tourterelle entièrement réversible avec poches sur les deux faces. Se fait en plusieurs coloris : 24.500 francs (*Bourgeois Frères, 4, avenue de l'Opéra*).

(*Le même modèle existe en beige et beige chez Eddy, passage du Lido, à 23.500 francs.*)

Si vous ne possédez pas ce numéro et si cet achat dépasse vos possibilités, n'oubliez pas d'emporter un imperméable.

● Un pantalon ou une jupe commode pour marcher (sur notre photo : pantalon de shetland vert olive, 6.500 francs, *chez Sigma, 66, rue de Passy*. Jupe de tergal et laine grise et blanche quand les plis s'ouvrent : 9.900 francs *chez Bourgeois, 4, avenue de l'Opéra*).

● Des chaussures pour la marche et des chaussettes. Si vous partez au nord d'une ligne Bordeaux-Grenoble, vous pouvez même emporter votre collant de couleur à mettre sous le pantalon ou sous la jupe.

● Des chandails, en choisissant, dans la mesure du possible, ceux qui peuvent se superposer.

● Un ou deux chemisiers pour les rayons de soleil.

● Eventuellement une jupe droite et un collier qui vous permettront de vous habiller un peu plus le soir tout en conservant votre chandail.

Si vous partez au sud d'une ligne Bordeaux-Grenoble, vous ajouterez à ces éléments de base :

● Une robe de coton assortie à l'un de vos cardigans.

● Des sandales.

● Et si vous êtes très optimiste : un maillot de bain.

Enfin, pour celles qui vont à la montagne, ne pas oublier, en dehors des éléments classiques d'une garde-robe de sports d'hiver :

● Le soutien-gorge d'un maillot de bain pour se faire brunir, et un chemisier sans manches qui évitera les démarcations brunes sur les bras.

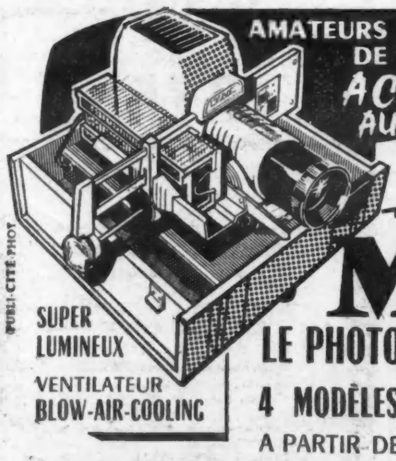
● Un chapeau de toile ou de paille pour se protéger du soleil.

Sur la tête, pour toutes : la mode est au carré de mousseline, qui a l'avantage de ne pas écraser les coiffures gonflantes, comme les foulards de soie ou de coton.

Bonnes... et chaudes vacances !

Cunard line
SERVICES DIRECTS
de CHERBOURG et du HAVRE
pour NEW-YORK et le CANADA

CUNARD LINE
6, rue Scribe - PARIS
RIC. 41-12
ET LES AGENCES DE VOYAGES
VOYAGE PAR MER, VOYAGE MOINS CHER

AMATEURS DE PHOTO-COULEUR
ACHETEZ AU JUSTE PRIX
CHEZ TOUS NÉGOCIANTS AUTORISÉS

SUPER LUMINEUX
VENTILATEUR BLOW-AIR-COOLING
MALIK
LE PHOTO-PROJECTEUR DE CLASSE
4 MODÈLES A PARTIR DE : 25.504 F AVEC LAMPE T.T.C.
PUBLI-CITÉ PHOT

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

Les Contes de la Lune vague après la pluie : ésotérique chef-d'œuvre du cinéma japonais. (*Voir la critique de Michèle Manceaux, p. 34.*) (*Studio de l'Etoile.*)

Arsenic et Vieilles Dentelles : Cary Grant et « ces Dames aux chapeaux verts » qui empoisonnent avec humour. (*Studio 43.*)

Le Cri : Dans une Italie d'hiver insolite, une histoire désespérée, tournée par un grand metteur en scène, Antonioni. (*Porte-Saint-Cloud-Palace.*)

Moi, un noir : un documentaire sans précédent, improvisé par des noirs. Un peu long, mais il faut en avoir vu au moins la moitié. (*Cinéma d'Essai Caumartin.*)

La Grande Muraille de Chine : voyage dans une Chine familière. (*Radio-Cité-Bastille.*)

La Prison : un Bergman (*Studio des Ursulines.*)

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

Le Beau Serge : Le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Studio Publicis.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides. (*Ciné-monde-Opéra, Royal-Haussmann.*)

Drole de drame : un Carné-Prévert burlesque et charmant avec Louis Jouvet et Michel Simon. (*Agriculteurs.*)

Sueurs froides : Un nouvel Hitchcock moins humoristique et plus diabolique que les autres. (*Elysées-Cinéma,*)

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Bonaparte, Broadway, Plaza.*)

Moi et le Colonel : deux Polonais sur les routes de juin 40. Une histoire qui devrait être triste et qui est profondément drôle. Danny Kaye est remarquable. (*Le Calypso*)

Les Tricheurs : Surboums et Jaguar. Carné décrit le mal du siècle. Les tricheurs y viennent avec leurs parents. (Dans dix salles parisiennes, dont : *Monge, Abbesses, Marcadet*, etc.).

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Marivaux, Colisée.*)

pour les enfants

Aventures : « Les Dix Commandements ». (*Artistic, Palace, Roxy-Rochechouart, Globe, Imperator, Alexandra, Chézy à Neuilly.*) — « Le Tour du Monde en 80 jours » (*Abri-Etoile.*)

Comédies : « Marcelin, Pain et Vin » (*Lux.*). — « Le Petit Monde de Don Camillo » (*Nouveau Demours.*)

Dessin animé : « La Bergère et le Ramoneur » (*Studio Parnasse.*)

Documentaires : « Cerf-Volant du bout du monde » (*Palermo, Vezelay, Palladium, Ornano.*) — « Les Quatre du Moana » (*Vivienne, Balzac, Helder, Scala.*) — « Les Seigneurs de la Forêt » (*Dans neuf salles, dont le Picardy, Lux-Lafayette, Javel-Palace, Ordener-Palace.*)

expositions

Toulouse-Lautrec : Les chefs-d'œuvre du musée d'Albi, plus ceux des grandes collections particulières. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann.*)

Collections Suisses : Une éblouissante sélection de peinture française. (*Musée du Petit-Palais.*)

Utrillo : Son œuvre en cent tableaux. (*Galerie Charpentier, faubourg Saint-Honoré.*)

Peintres témoins de leur temps : Le meilleur et le pire sur le thème de l'âge mécanique. (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Le XVIIIe anglais : Panorama d'une époque de grand style. (*Musée des Arts décoratifs, rue du Louvre.*)

Calder : Les surprenants et monumentaux « stabiles » de l'inventeur des « mobiles ». (*Maeght, 13, rue de Téhéran. Voir page 35 l'article de Jean-François Chabrun.*)

Lasar Segall : L'expressionnisme européen et le réalisme américain du Sud mariés par les soins d'un artiste considérable. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

Fernand Léger : Les tapisseries, les vitraux, les mosaïques et les céramiques d'un des grands « bâtisseurs » de la peinture contemporaine. (*Maison de la Pensée, 2, rue de l'Elysée.*)

Abidine : Peintre des espaces. D'un intérêt exceptionnel. (*Schoeller, rue de Miromesnil.*)

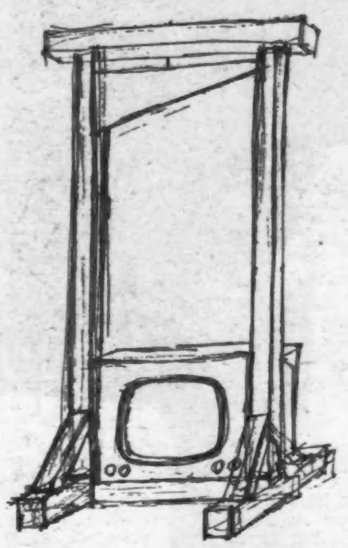
Lapicque : Dessins d'un peintre qui est aussi un poète de la forme et des visages. (*Villaud-Galanis, 127, boulevard Haussmann.*)

Elie Lascaux : de 1921 à 1959, une rétrospective qui s'imposait. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau.*)

Consagra : la sculpture à l'état vif. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Hantai : Dix ans de modernisme dernier cri. (*Galerie Kléber, avenue Kléber.*)

tim-sélection



La tête et les jambes

théâtre

Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée (*Voir la critique de Robert Kanters, p. 32.*)

La Toile d'Araignée : pièce policière classique d'Agatha Christie. Rires et suspense... (*Théâtre de Paris.*)

Tueur sans gages : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : Quatre petits actes, deux personnages, une bonne soirée. (*Poche-Montparnasse.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

Les Possédés : Albert Camus a fait son « pèlerinage aux sources » en adaptant le roman de Dostoïevski. Travail fidèle et intelligent d'un excellent homme de théâtre. (*Antoine.*)

Douze Hommes en Colère : Pendant une heure et demie, un jury délibère ; la tête d'un homme en dépend. A conseiller surtout à ceux qui n'ont pas vu le film. (*Gaîté-Montparnasse.*)

La Bonne Soupe : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Nicole Courcel ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau (*Gymnase.*)

Le Journal d'Anne Frank : Le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

La Vie Parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

Ouragan sur le Caine : Un cas de conscience militaire qui ne laisse pas une seconde le spectateur indifférent. (*Théâtre en Rond.*)

occasions

Je propose

- **Réfrigérateur** absorption, forme coffre, Galley, 65 litres, excellent état. 25.000 F. Tél. : KLE. 20-48.
- **Frigelux** 65 litres 1950, absolument impeccable, 35.000 F. Tél. : POR 42-43, avant 9 h. ou après 20 h.
- **Matelas Simmons**, excellent état, sous garantie, 1 m 15 + sommier et traversin, 10.000 F. Tél. : avant 8 h. 15, SUF. 41-84 ou entre 10 h. et 11 h. : KEL. 14-17.
- **Dix chaises** identiques paillées, confortables, forme rustique, bois naturel, excel. état. Tél. : ELY 88-61.

Je cherche

- **Cheminée bois**, marbre ou pierre, entre 1 m 30 et 1 m 40, Louis XVI, Directoire ou Empire, ancien ou copie d'ancien. Tél. : ELY. 16-39, 11 h. à 13 h.

télévision

Vendredi 27 mars, à 20 h. 35 : « Le Mystère du Fils de l'Homme », le premier texte de François Mauriac pour la télévision est un jeu dramatique moderne sur le thème de la Passion. Jean-Louis Barrault sera à la fois le Christ et le meneur de jeu, Jean Desailly sera le « Pilate historique », Gabriel Colland le « Pilate d'aujourd'hui » et William Sabatier l'apôtre Pierre.

Samedi 28 mars, à 22 h. 5 : « Cinépanorama ». François Chalais interviewera Françoise Arnoul, France Roche présentera Glenn Ford et ceux qui aiment se faire peur pourront voir un extrait du film d'épouvante « La Mouche noire ».

Dimanche 29 mars, à 20 h. 45 : « Le 29e Gala de l'Union des Artistes ». Filmé pour la première fois par la R.T.F. le 6 mars dernier, le Gala de l'Union vous permettra de voir ce que vous ne reverrez jamais : Mylène Demongeot en clown, Alain Delon en trapéziste ou Micheline Presle présentant un numéro de petits cochons.

A 22 h. 15 : « En français dans le texte ». Une nouvelle émission de Jean Dutourd et Louis Pauwels qui veulent montrer l'insolite et l'exceptionnel dans la tradition artistique française. Parmi les premières « vedettes » : Claudel, Marx Ernst, le curé d'Ars et Aragon en images inattendues.

Lundi 30 mars, à 20 h. 35 : « La Clé des Champs », ou les aventures d'un candidat au « Gros Lot » vues par Pierre Tchernia et François Chatel. Candidat : Marcel Amont. Parmi les interrogateurs et partenaires : Francis Blanche, Jacqueline Maillan, Jean Richard.

Mardi 31 mars, à 20 h. 35 : « Candida », de Bernard Shaw, ou les points faibles d'un pasteur anglican vus par sa femme. Renée Saint-Cyr (Candida) aura à choisir entre son « moraliste et moulin à paroles » de mari (Georges Chamarat) et un poète de dix-huit ans (Philippe Pierson).

Mercredi 1er avril, à 21 h. 20 : « En direct de... ». Jean-Christophe Averty, spécialiste du reportage difficile (le fond d'une mine ou l'observatoire du Pic du Midi) a fait cette fois appel à Léon Zitrone et à Pierre Darget pour offrir aux téléspectateurs un savoureux « poisson d'avril ». Nous vous en laissons la surprise.

messes de Pâques

La Madeleine, 12 h. 25. Prélude de Bach, Choral de Franck, Adagio de G. Fauré. Organiste : Edouard Mignan.

Notre-Dame, 11 h. 30 : Œuvres de Bach, Widor et Charles Tournemire. A l'orgue : Pierre Moreau.

Saint-Etienne-du-Mont, 10 h. : Messe de Sainte-Foy pour chœur mixte et deux orgues (Marc de Ranse).

Saint-Roch, 11 h. : Grand-messe de Van Durne. Chœurs, soli et orchestres. Direction : P. Delafosse.

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Ariane Misrachi, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

DENISE RENE - 124, rue La Boétie
LIPSI
SCULPTURES

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau
ELIE LASCAUX
Peintures 1921-1959

Galerie ESPACE
33, rue de Miromesnil
MARTIN ROLLAND
17 mars - 17 avril

GALERIE MAEGHT
CALDER
Stabiles

TNP
En collaboration avec
RTF
Présence de la Musique contemporaine
Disques VEGA
avec la participation de l'Orchestre Radio-Symphonique de Paris
DERNIER CONCERT
le 6 avril à 20 heures
MESSIAEN - WEBERN
DALLAPICCOLA
Direction : Charles BRUCK
Au Palais de Chaillot
Prix des places : 200, 300, 400 fr.

IMMENSE SUCCES
PROLONGATION Jusqu'au 20 avril
PETIT MARIGNY
JACQUES DOUAI
LA FRAIRIE
Exceptionnellement relâche les dimanche et lundi de Pâques

Cabarets Dancings

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

MIAMI DANCING
Orchestre JOSE SICCO - 3, impasse Bonne-Nouvelle

FRANC-PINOT
Cave intime du XVIIe siècle - DINERS - SOUPERS DANSANTS ★ ATTRACTIONS ★ GRANDE CUISINE jusq. 3 h. mat. ★ BAR dès 17 h. ★ 1, quai Bourbon - ODE. 46-98

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRAY
LES BERNARDS
ELY. 11-61

MOCAMBO
12, rue de Marignan ELY. 98-44
POIRET et SERRAULT - Diners spectacle

ENFANTS RUSSES

« Le paradis, c'est une compote »

● *Un ouvrage révolutionnaire sur les « deux à cinq » révèle ce que les enfants soviétiques ont de commun avec tous les enfants du monde, et ce qui les en distingue.*

« MAMAN, *je suis fatigué aujourd'hui comme une ampoule de 120 volts branchée sur un courant de 220 volts sans transformateur...* »

Cette réflexion d'un petit garçon soviétique de quatre ans, petit-fils et fils de « littéraires », est une de celles que rapporte, dans un ouvrage original qui vient d'être publié à Moscou, M. Kornei Tchoukovski, père du « Babar » russe.

Elle illustre, selon l'auteur, l'envahissement de la langue nationale par le vocabulaire technique.

Entièrement consacré aux enfants de deux à cinq ans, et dédié à l'arrière-petite-fille de l'auteur, « De deux à cinq » réunit quantité de témoignages, d'anecdotes, d'observations diverses enregistrés pendant plus de quarante ans par M. Tchoukovski lui-même et par quelques-uns de ses amis, pour la plupart intellectuels.

En dépit de son sujet apparemment anodin, cet ouvrage est d'une grande audace.

En effet, sans prétendre dogmatiser le résultat de ses travaux, l'auteur arrive, à travers des exemples concrets, à trois conclusions :

Une logique commune

1) Le comportement mental des enfants n'est pas conditionné par leur origine sociale. Il n'existe pas, dans le monde des « deux à cinq », un langage petit-bourgeois, capitaliste ou prolétaire, mais une logique commune, au crible de laquelle tous les enfants passent le langage des adultes.

Par exemple : il semble évident à tous que les conserves se font dans des conservatoires.

Aucun ne comprend pourquoi père se dit « papa », puisque, dans la langue russe, ce sont les mots du genre féminin qui se terminent par un *a*.

« *Tu devrais t'appeler pape et non papa, puisque tu n'es pas une femme !* »

Cette phrase, l'auteur l'a entendue prononcer par trois générations et il suppose qu'il l'a également dite un jour.

Même observation à propos des métaphores.

Une petite fille de cinq ans met le couvert. Sa mère lui reproche de n'avoir pas mis de fourchette pour un invité. Elle répond :

« *Papa a dit qu'il mangeait comme un cochon. Un cochon, ça ne se sert pas d'une fourchette.* »

(1) René Julliard. En vente au début d'avril.

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
8, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13

Ce type de réflexion, née de l'interprétation littérale des paroles paternelles, appartient, selon l'auteur, au fonds commun des enfants.

Evolution des mœurs

2) L'évolution des mœurs et de la vie se reflète immédiatement dans le langage enfantin qui trouve sa source dans celui de toute la nation.

Lorsqu'un « deux à cinq » apprend que le cheval sert à labourer les champs, il est courant qu'il s'écrie :

« *Alors, c'est une sorte de tracteur. Par où lui verse-t-on l'essence ?* »

(Brian Brake-Magnum)

CINQ PETITS GARÇONS SOVIÉTIQUES
« Ils ont ce qu'ils méritent, les capitalistes. »

C'est à travers les réflexions des enfants que l'on peut le mieux mesurer la déchristianisation de la société soviétique.

En voici quelques exemples :

Un écrivain, Verchanski, raconte à des amis que, dans son enfance, sa gouvernante l'emmenait souvent à l'église.

La petite-fille de l'écrivain, cinq ans, l'interrompt, incrédule :

« *Tu es né quand Dieu existait encore ?* »

Une grand-mère raconte à son petit-fils l'histoire de Jésus-Christ qui a été cloué sur la croix, s'en est détaché, est ressuscité, est monté au ciel.

Remarque du petit garçon :

« *C'est qu'il fallait l'attacher avec des vis, pas avec des clous.* »

Un autre, que sa vieille nounou a emmené à l'église, raconte à ses parents :

« *Petrovna m'a amené dans une grande maison où les messieurs et les dames jouaient en se mettant sur les genoux et en tapant la tête par terre. Puis Petrovna est allée vers le mur d'un monsieur nu qui y était accroché.* »

Avec la disparition de la liturgie, certains mots du vocabulaire des adultes sont devenus totalement inexplicables aux petits Soviétiques. « Paradis », par exemple.

Interrogée par ses enfants sur la signification de ce terme, une mère tenta d'expliquer que c'était un endroit plein d'oranges, de pommes et d'autres fruits merveilleux. Ils conclurent :

« *Le paradis, c'est une compote.* »

Le rôle dévolu par les petits Soviétiques à l'Amérique, lointaine et puissante incarnation du monde capitaliste, s'exprime également avec force dans leurs réflexions.

A la directrice d'un jardin d'enfants qui explique : « *En Amérique, il fait nuit pendant que chez nous il fait jour* », un petit répond aussitôt :

« *Ils ont ce qu'ils méritent, les capitalistes.* »

Et lorsqu'un enfant est en colère contre sa mère, il est courant qu'il lui adresse ce reproche :

« *Tu est une maman de Wall Street.* »

Le rouge et le blanc sont également devenus, dans le monde enfantin soviétique, des symboles. En apprenant l'existence des ours blancs, ils posent traditionnellement la question :

« *Ce sont les ours bourgeois, n'est-ce pas ?* »

Mais les réactions enfantines sont similaires dans tous les pays du monde.

En U.R.S.S., comme ailleurs, les petits essayent de persuader maman qu'elle devrait aller acheter une glace parce qu'une promenade lui ferait du bien ; ils n'aiment pas à se reconnaître coupables et rejettent souvent leurs torts sur des personnages imaginaires, sur des petits frères qui n'existent pas, etc.

3) La curiosité enfantine à l'égard des origines de la vie est générale. Mais, selon l'auteur, les explications darwiniennes prodiguées trop tôt donnent des résultats déconcertants.

Dès qu'ils les ont entendues, la plupart des petits commencent à rechercher des singes dans leur entourage. Témoin le dialogue de cette petite fille avec sa grand-mère :

« *Mamie, c'est vrai que tu étais singe quand tu étais jeune et que tu t'es transformée parce que tu as beaucoup travaillé ?*

— *Mais non, je n'ai jamais été singe !*

— *Alors, c'est maman, peut-être, qui l'était ?*

— *Mais non ! Maman non plus...*

— *J'ai deviné : c'est la grand-mère paternelle, celle qui habite à Moscou, qui est notre singe familial.* »

Etranges confusions

Le mélange entre les explications traditionnelles prodiguées par leurs parents et les rudiments scientifiques qui sont inculqués d'autre part dès le jardin d'enfants, aboutit à d'étranges confusions.

Conversation entre deux garçons de quatre ans :

« *Maman est allée à Moscou pour m'acheter une petite sœur.*

— *Tu dis des bêtises. C'est en Amérique qu'on achète des enfants. Chez nous, ils sortent du ventre.*

— *C'est pas vrai. En Amérique, ce sont les singes qui font les enfants...* »

De tels propos, imprimés dans un ouvrage diffusé à plusieurs millions d'exemplaires, ont un caractère quasi révolutionnaire.

M. Tchoukovski raconte lui-même, en passant, que son amour pour les enfants n'a pas toujours été compris par les maîtres « de l'époque révolue ».

En ce temps-là il lui fut interdit, par exemple, de lire des contes dans un hôpital d'enfants parce que le directeur voulait « *que les enfants vivent dans un monde réel et non dans celui de la fiction et de la fantaisie* ».

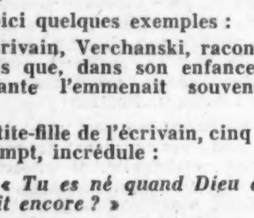
Il a subi également de vives attaques à propos d'un opéra pour enfants mettant en scène la Mouche et les Moustiques.

L'Union des Ecrivains lui fit grief d'avoir ainsi commis un acte nuisible à la lutte contre les insectes. C'était en 1956...

La publication du livre de M. Tchoukovski offre donc un double intérêt. En même temps qu'elle apporte à tous ceux qui étudient le monde de l'enfance de précieux éléments d'information, on peut l'accueillir comme un indice plutôt réconfortant de l'évolution des autorités soviétiques vers plus de libéralisme.

Vient de paraître :
LE VATICAN CONTRE L'EUROPE
d'Edmond PARIS
Ce livre, d'une importance capitale, éclaire les tragiques événements qui bouleversent le monde.
...« *On ne peut, si on ne l'a lu, comprendre quelques-uns des problèmes dont dépendent le destin de la France, le destin de l'Occident, le destin du monde.* »
Albert BAYET.
EDITIONS FISCHBACHER - PARIS (VI°)
Diffusion Hachette

classement continu visible suspendu
CAVAS
Y. A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours



plus de 30 % d'économie dans les temps de recherche de vos dossiers
PARIS-3°. Téléph.: TURbigo 84-35

Le Terrain Vague
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (VI°)
Catalogue franco en distribution
SCIENCE-FICTION - FANTASTIQUE
HUMOUR - SURREALISME
OCCULTISME

AUTOCRITIQUE

L'histoire d'un déchirement

Un intellectuel de trente-sept ans, Edgar Morin, raconte comment des hommes de sa génération trouvèrent une raison de vivre et pourquoi certains l'ont perdue.

« JE m'étais joint à la troisième ou quatrième Croisade. J'avais endossé une armure que rien, pendant dix ans, n'a pu briser. J'ai chevauché l'histoire. Non, tout cela n'était pas réel. Mais tout cela n'était pas du cinéma. Il y a eu beaucoup de tourments, de souffrances et de morts. J'étais au parti communiste. Aujourd'hui, tout est devenu mirage au regard du souvenir, mais en même temps je me sens vidé du sens même de la vie. Je veux repartir à la recherche de la vérité, comme à quinze ans. Mais je découvre que mes premiers pas s'enfoncent dans mes propres sédiments. »

Un homme qui a trente-sept ans aujourd'hui, Edgar Morin, s'interroge:

« Comment suis-je devenu un autre sans pourtant changer ? »

Qui a été ce premier Edgar Morin qu'un autre Edgar Morin prend doucement par la main et mène devant la barre afin qu'il y prononce ses confessions et ses fermes aveux ? Un garçon qui, à peine sorti de l'adolescence, s'inscrit en 1942 au parti communiste. C'est la guerre, la clandestinité et l'action. Etre communiste, c'est à la fois être français, soldat et révolutionnaire et, demain, les lendemains chanteront.

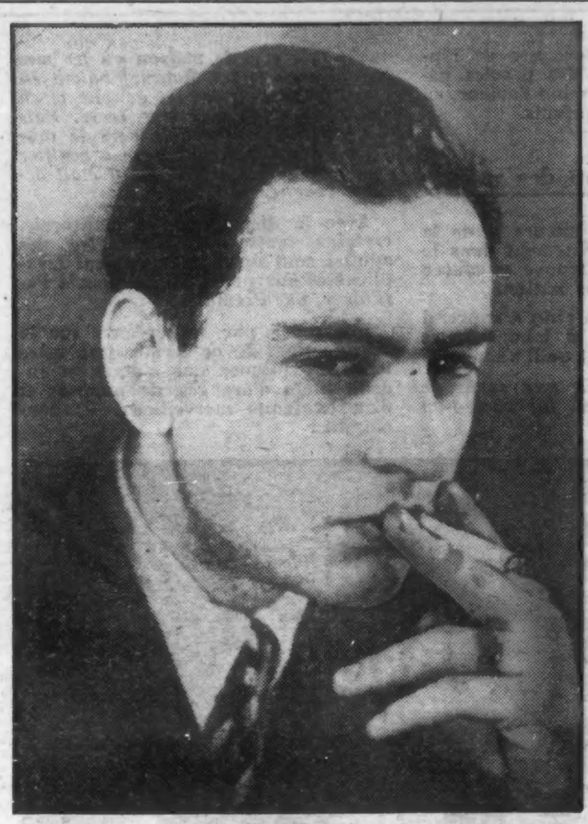
Vint la fin de la guerre contre le fascisme, vinrent la guerre froide et le stalinisme. Edgar Morin retrace les étapes qui l'amenèrent à croire, à douter, abjurer enfin. Son récit, intitulé « Autocritique », est celui qu'auraient pu faire, que pourraient faire, nombreux, les intellectuels de sa génération. C'est l'histoire d'une sincérité qui crut et voulut adhérer à l'histoire identifiée à la vérité absolue. Mais histoire et vérité, lentement, s'écartèrent l'une de l'autre... Voici, en exclusivité, quelques extraits inédits de l' « Autocritique » (1).

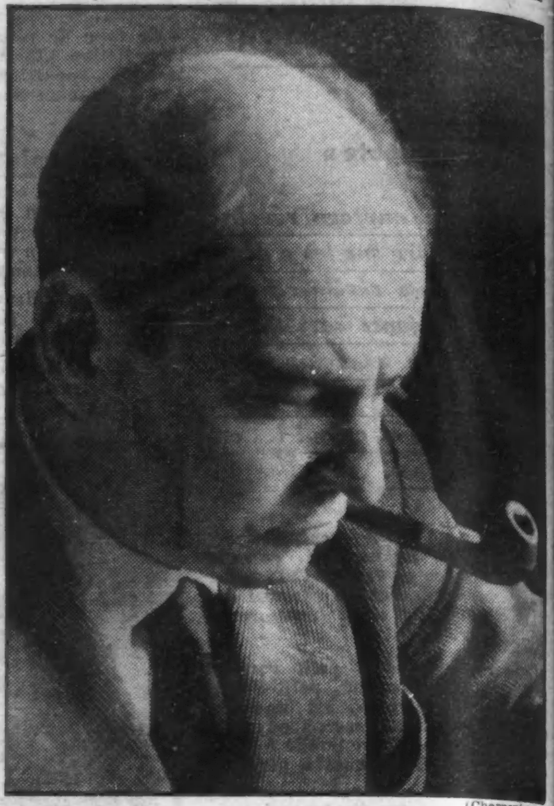
LE carriérisme de l'intellectuel stalinien ne peut s'identifier au carriérisme bourgeois. Le monde bourgeois offre d'abord sécurité, confort, richesse, alors que le parti voue d'abord au sacrifice et au danger. Si le carriérisme fleurit dès que le parti s'installe sur les avenues du pouvoir, il se désintègre sitôt la persécution venue. Ce qui prouve que la détermination de base, même chez les intellectuels, est la foi et non l'ambition.

L'élan premier était de don, non de prise. Mais au bout d'un temps, variable selon chacun, parfois extrêmement rapide, des tentations carriéristes sollicitaient l'intellectuel. Louanges, honneurs, faveurs réveillaient les ambitions personnelles. Le parti offrait un public immense à ceux qui écrivaient dans la Norme. On était traduit dans les démocraties populaires et en U.R.S.S., invité dans les pays du socialisme. On disposait d'un culte de la personnalité à la mesure de sa docilité. Il suffisait d'un méchant roman à l'eau de Jdanov pour que l'on soit désigné comme l'auteur du meilleur livre de l'année. Les éloges hyperboliques fumaient comme un encens sous les narines du plus médiocre folliculaire. Les romans de Gamarra, Daix, étaient salués comme l'éclosion de chefs-d'œuvre. La consécration d'Aragon-Casanova faisait fonction de Goncourt. Une critique flatteuse dans la « Literatournaïa Gazetta » laissait entrevoir le Nobel. Et celui-ci, sous forme de Prix Staline, couronnait l'œuvre titanesque d'André Stil.
nesque d'André Stil.

(1) Ed. Julliard. En vente au début d'avril.

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR





(Charpentier)

EDGAR MORIN EN 1942... ...ET EN 1959
« Nous sommes des bourgeois, nous sommes des salauds. »

Des étiquettes, des hiérarchies, une société mondaine, courtisane, flatteuse, s'étaient constituées dans les salons du C.N.E.

Tout cela se frottait et froufroutait, devisait et médisait comme dans un cocktail de sous-préfecture. On entendait par bribes les « présentez-moi à », « j'admire votre œuvre », « vous avez beaucoup de talent », mêlés aux « c'est un fasciste », « il a perdu tout sens national », « ah ! les salauds ! ».

« Je crois, parce que c'est absurde... »

La plupart finissaient par trouver naturels ces rapports truqués, cette société byzantine, ces délires. Et pourtant, répétons-le, ce qui avait entraîné tous ces intellectuels au parti communiste était le meilleur d'eux-mêmes, le meilleur de nous tous, le meilleur de l'homme, certes aveugle, incertain, fragile, mais c'était le *bon mouvement*, celui qui veut changer la vie.

C'était le même bon mouvement qui drainait un flux continu d'adhésions néophytes au parti. Mais les choses, là encore, s'étaient quelque peu modifiées. En même temps que la génération de la Vulgate quittait le parti ou se stalinisait, les néophytes adhéraient sur la base d'une conversion beaucoup moins « marxiste » et beaucoup plus mystique.

Je crois qu'il y eut une différence qualitative, malgré d'incontestables analogies, entre l' « engagement » de résistance au communisme et l'engagement d'après libération ou de guerre froide.

Certes, nous avons tous été poussés, dans notre élan vers le parti, par le désir de fuir une certaine forme de culpabilité (sentiment coupable d'être un privilégié par rapport aux masses, un inutile par rapport aux militants, un égoïste par rapport aux libérateurs). Mais, sous l'occupation, l'action illégale pouvait nous libérer de nos hontes et libérer nos énergies. Nous nous lavions de notre tache originelle en risquant nos vies pour le prolétariat. Après la libération, le même élan ne pouvait plus se vérifier dans le risque de mort. D'où complexe d'infériorité plus grand à l'égard du parti : « Nous sommes des bourgeois, nous sommes des salauds » : ce leitmotiv sartrien explique et exprime la psychose coupable du néophyte, jeune ou vieux, d'après la libération.

Quand nous avions adhéré, nous cherchions à nous délivrer d'un monde — le nôtre — qui bafoue toutes les aspirations de l'adolescence, à briser le cocon de nos médiocrités petites-bourgeoises. Sous la seconde glaciation, c'étaient les mêmes tropismes qui poussaient une partie de la jeune intelligentzia vers le grand soleil stalinien mais la catharsis impliquait désormais, non plus la participation physique à un combat, mais la participation mentale aux grands assassinats politiques, considérés comme fatalités viriles de l'action. C'est le thème sartrien des « Mains sales », thème sacré, fascinant, dégageant une horreur qui pouvait devenir envoûtement ; alors l'intellectuel petit-bourgeois admire le « bolchevik » qui n'hésite pas à tuer son meilleur ami pour le triomphe de la cause.

Dans ces conditions, la conversion au stalinisme, dont les structures magico-religieuses ont pris une extension inouïe, correspond de plus en plus aux besoins névrotiques qui, chez les intellectuels bourgeois, alimentent depuis un siècle la religion catholique.

A des titres divers, le nihilisme et le complexe de culpabilité sont les deux ferments du besoin religieux moderne. Le nihilisme est le fruit naturel d'une civilisation qui, selon le mot de Malraux, est la première qui sache son ignorance de la signification de l'homme ; l'effondrement des valeurs traditionnelles, l'effarant vertige d'une humanité perdue dans un cosmos incompréhensible ouvrent les portes du néant. Quant à la névrose de culpabilité, je ne saurais ici analyser les conditions sociologiques nouvelles qui favorisent les phénomènes de mauvaise conscience et, en retour, le besoin de fuir la mauvaise conscience dans les grandes communions rédemptrices : Églises, Partis.

Le nihilisme ne peut être guéri par la raison, puisqu'il est le fils de la critique rationnelle. Il cherche une issue désespérément dans une foi qui se refuse. Alors commence un dramatique combat où souvent la foi finit par prendre le dessus.

Le stalinisme de la seconde glaciation se posait, à la façon du catholicisme pour Pascal, comme un *credo quia absurdum*. Les grands courants de la religiosité moderne drainaient vers le parti jeunes néophytes et vieux libertins. Les uns étaient portés par la foi ignorante, les autres, repentis ou brisés, entraient ou rentraient dans le parti comme on entre en religion ; les grands tourmentés ont souvent fait les grands conformistes. Ils obéissent à l'impératif du nouveau pari de Pascal : « Abêtissez-vous. » En termes modernes : « Militez dans le parti ».

Autour du parti, un halo progressiste entretenait une brume épaisse au lieu d'assurer la communication avec le monde extérieur. Dans la phase précédente, le parti tolérait plus ou moins un certain compagnonnage critique. Mais il ne resta bientôt plus, autour du grand Aimant, qu'une limaille de bons sentiments peu exigeants ou même franchement niais. Ces naïfs gobaient toutes les prestidigitations. Souvent la crainte de compromettre une carrière ou des conforts les empêchait d'adhérer. Beaucoup sentaient bien que ce n'était ni une exigence morale, ni le souci de la liberté qui les retenaient à la lisière. D'où leur permanent sentiment d'infériorité à l'égard du communiste, libre comme un hors-la-loi, intrépide comme un soldat, inexorable comme un justicier, voué à la cause de l'humanité comme un saint. D'où aussi leur impitoyable intransigeance à l'égard de tout antistalinien: ils compensaient leur vie sans principe par des principes sans vie.

En 1951, tout est accompli. Le petit monde des intellectuels communistes s'est refermé sur lui-même, uniquement ravitaillé par un pont mystique avec Moscou. Les pensées raréfiées et insanes de l'isolement se dressent sur un fond de décor épique : cantates des forêts, masses gigantesques en mouvement, komsomols en joie et kolkhozes en fleur. Clochemerle s'imagine Dnieprostroï.

Le 19 janvier 1951, le discours de Lecœur à la Grange-aux-Belles consacre l'apogée de Fougeron, Stil (Prix Staline), Aragon. Le parti tient bien en main ses cohortes. L'intelligentzia s'est reconvertie. Les procès de Budapest, Sofia, Prague, lui ont enfin donné la trempe stalinienne. Elle pourra désormais supporter sans vaciller les chocs les plus extraordinaires — comme la condamnation et la réhabilitation, à quelques semaines d'intervalle, des assassins en blouse blanche.

Persécuté et persécuteur

Certes, beaucoup dans le privé demeurent réticents aux « héros positifs » qui fleurissent sous la plume du génial Stil. La poésie d'Aragon saluant le retour de Maurice Thorez fait rire en coulisse. Les tableaux de Fougeron sont contestés dans les coins sombres. Mais on met en cause l'absence de talent de Fougeron, Stil, Garaudy, nullement l'imposture et la terreur qu'implique leur esthétique. Voyez-vous, ce qui les choque, ce ne sont ni les procès de Rajk et Kostov, ni les calomnies, ni la bêtise, ni bien entendu le génial Staline, ce sont les tristes couleurs des toiles de Fougeron, c'est la plate versification de « L'Ode » à Maurice Thorez. Tout serait parfait dans le meilleur parti du monde si l'on voulait seulement préférer Picasso à Fougeron, Vailland à Stil.

Et ceux qui en étaient arrivés là étaient, au départ, parmi les plus intelligents, parmi les plus généreux. Ils voulaient courir les vrais risques où se trempe la pensée. Certes, l'adhésion au parti communiste impliquait une ignorance certaine, un cynisme certain, un mysticisme politique certain. Le ver était dans le fruit. Mais le fruit était autour du ver. Le fruit était cette ferveur, cet appel vers la fraternité,

cette aspiration à la libération du genre humain, le besoin irrésistible de changer la vie.

Quelques années de seconde glaciation suffirent pour que ce soit la danse des vers.

Quitter le parti. J'y songeais pourtant depuis 1949. J'eus un moment de calme, loin de Paris, où tout me semblait simple : après tout je demeurerai moi-même, c'est-à-dire communiste ; je serai enfin qui je suis, je dirai ce que je pense. Mais le plus souvent, je ne pouvais envisager cette issue que dans un tumulte de l'âme. Quitter le parti en pleine guerre froide, n'était-ce pas quitter le navire menacé par la bombe atomique, comme un rat. On ne quitte pas le parti quand il est persécuté. Mais précisément je voulais le quitter parce qu'il était persécuteur...

A nouveau j'étais paralysé devant ce double visage : persécuté-persécuteur.

Les marécages petits-bourgeois

Le Sur-Moi du parti s'était profondément ancré dans ma conscience ou, si l'on veut, mon subconscient. Il me répétait que la qualité de communiste dépend de l'inscription au parti communiste. Seul le parti détenait le grand secret d'efficacité. Toutes les révoltes isolées étaient verbales, stériles. Les révolutionnaires au-dehors du parti étaient des révolutionnaires... Certes, je n'étais pas de ces intellectuels qui croient découvrir les voluptés de la praxis, en collant des affiches et en vendant « L'Humanité » le dimanche, mais je pensais que hors du parti c'était la démobilisation. Oui, être hors du parti, c'est renoncer à transformer le monde, c'est renoncer au meilleur de soi-même. Ce serait rallier les marécages petits-bourgeois. Ce serait abandonner le seul vrai combat, la seule vraie grandeur de ce siècle : la révolution prolétarienne. Toute la Vulgate se fondait sur la conviction qu'on ne pouvait être un révolutionnaire non stalinien. C'est pourquoi j'avais dit un jour, du temps où je frôlais l'exclusion dans mes luttes contre Kanapa, Aragon, Casanova : « Si je suis exclu, j'irai à genoux, jusqu'à Moscou, pour me faire réintégrer. »

J'avais plus peur encore de cette logique inexorable qui faisait « sombrer » les anciens staliniens ou exclus dans « l'anticommunisme ». Certes, je critiquais l'usage tarte à la crème du terme « anticommuniste », mais je disais gravement de Sperber ou des trotskystes : « Ils sont *très* anticommunistes ». J'étais quand même petit poucet devant ce concept-ogre.

J'avais peur aussi, non tant de perdre mes amis qui se trouvaient pour la plupart déjà en marge ou en dehors, mais de perdre la grande chaleur des camarades, le sésame merveilleux du « c'est un copain », « je suis un copain » qui, en quelque endroit que ce soit, ouvre les portes de la confiance et de la fraternité. J'avais peur d'être regardé partout où j'irais comme un renégat et un déserteur par les bons militants honnêtes qui continuaient la lutte sans problèmes.

Mes réflexes étaient inhibés. J'étais devenu passif, infantilisé. Le parti était ma patrie. Le parti était ma famille.

J'avais peur, peur de la solitude, du total recommencement dans la solitude.

Et je me disais que je restais dans le parti, passager clandestin du futur.

C'était dans le parti qu'étaient entreposés les germes du futur. Le parti était l'Arche du nouveau déluge. Il fallait demeurer dans l'Arche.

Au printemps 1951, je m'étais plus ou moins adapté. Je travaillais. Pour le parti, je m'étais enfermé dans une chrysalide inoffensive. J'avais depuis longtemps déserté les réunions de cellule, mais je continuais à m'affirmer membre du parti et j'étais reconnu comme tel. Aussi l'exclusion me surprit-elle.

A la suite d'une semaine internationale de Sociologie consacrée au thème « Villes et Campagnes », Naville et Bettelheim me demandèrent d'en faire un compte rendu pour « L'Observateur ». Martinet, au moment de prendre l'article, s'assura que je ne voyais pas d'inconvénients à le signer (en cette époque, aucun communiste n'écrivait à « L'Observateur », du moins sous sa signature).

Je sentis un pincement au cœur. Allais-je être effrayé par ce minuscule tabou ?

— Aucun inconvénient.

L'article parut.

Des jours passèrent encore. La campagne électorale s'amorçait. Un soir, Tousseul, un ouvrier voisin, membre de ma cellule, passa chez moi pour m'informer que ma présence était indispensable à une réunion qui se tenait le surlendemain. Il viendrait me chercher. Comme je ne fréquentais plus la cellule, je crus comprendre qu'il s'agissait d'une assemblée pour Combattants de la Paix. Aussi, le jour dit, je mis mon complet croisé et fis quelques frais de toilette afin d'impressionner favorablement les petits-bourgeois progressistes de Vanves.

L'exclusion

Tousseul vint me chercher, accompagné de la camarade Dudhuy. La camarade Dudhuy était un petit Kanapa femelle. Elle tenait une galerie de tableaux réalistes socialistes. Elle habitait l'immeuble voisin. Nous ne la fréquentions pas.

Tousseul et la camarade Dudhuy me guidaient dans le crépuscule du côté des baraquements et des terrains vagues proches des boulevards extérieurs. Ils se taisaient et moi je faisais de temps en temps quelques remarques que Tousseul relevait, vaguement. Je me sentais assez bien et j'attribuais leur silence à la fatigue du militant électoral. Enfin, ils me firent pénétrer dans un hangar où, autour d'une longue table, se tenaient des ouvriers pour la plupart et pour la plupart inconnus de moi. C'était la cellule.

On semblait attendre quelqu'un. J'étais dans un coin, un peu gêné devant ces militants qui parlaient de tracts, d'affiches.

Annie Besse entra et mon cœur se serra.

— Bonjour, Annie, dirent ceux qui la connaissaient, et Tousseul la présenta :

— La camarade Annie Besse, de la Fédération.

A toute vitesse mon cerveau échafaudait des hypothèses afin de me masquer ce que j'avais compris en un éclair. La séance commença. On donna aussitôt la parole à Annie Besse. Elle vint aussitôt au fait :

— Camarades. Au nom de la Fédération de notre parti communiste, je viens soumettre à votre cellule le cas du camarade Edgar Morin.

Annie Besse expliqua qu'il y avait un journal de l'Intelligence Service en France. J'y avais écrit. De plus, l'agent de l'Intelligence Service, Claude Bourdet, directeur de ce journal, était tête de liste dans le cinquième secteur contre notre vénéré camarade Marcel Cachin. Il brandirait mon article pendant la campagne électorale en s'écriant : « Voilà ce qu'écrivent les intellectuels communistes ! » Ce qui évidemment était de nature à semer le désarroi dans le corps électoral.

Passant à l'article lui-même, Annie Besse se dispensa non seulement de le lire ou d'en citer des passages, mais même d'en indiquer le sujet. Elle déclara qu'il était totalement dénué de l'esprit de parti et que je lui avais même avoué « qu'en aucun cas je ne donnerais mon adhésion aux positions idéologiques du parti ». Il n'était dès lors pas étonnant que je sois au Centre d'Etudes sociologiques de Friedmann, renégat et apôtre de la sociologie policière, où l'on accueille à bras ouverts l'Américain Moreno, venu ouvrir en France une officine d'espionnage (1).

On glisse très vite du désaccord idéologique au désaccord politique. La preuve en était que je ne militais ni sur le plan de la cellule ni sur le plan du parti. C'est pour ces désaccords politiques et idéologiques que la Fédération demandait mon exclusion.

1941

1942 (*)

« Le parti devint ma famille »

Les militants étaient fortement impressionnés par l'exposé d'Annie Besse. Ils ignoraient jusqu'au nom de « L'Observateur » et ils savaient que je ne fréquentais pas la cellule.

L'Intelligence Service

Je demandai la parole. Je dis que j'avais écrit un article sociologique où je défendais des thèses marxistes. « L'Observateur » ne pouvait être considéré comme une feuille anticommuniste. Ses positions, comme celles de Claude Bourdet, étaient tantôt analogues aux nôtres, tantôt opposées. J'ignorais quels étaient les agents de l'Intelligence Service, la liste n'en étant pas rendue publique par cet or-

(1) Centre d'Etudes sociométriques, de la 6e section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

(*) Au centre, Edgar Morin parmi ses amis étudiants. A sa gauche, Violette, qui est devenue sa femme.

→

ARAGON
ELSA
poème
" *Je n'ai besoin de personne pour mettre à sa place l'auteur d'ELSA. Je me garderai de le comparer aux poètes vivants et de dire s'il l'emporte sur eux (comme je le crois). Mais je l'introduis sans effort parmi les plus grands du passé.* "
FRANÇOIS MAURIAC (L'Express)
nrf

PIERRE MOUSSA
LES NATIONS PROLÉTAIRES

Peut-on sortir de la misère les 2/3 de l'humanité ?
PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

→

...ganisme. Les travaux de Moreno, avec qui je n'avais aucun rapport, étaient utilisés par des communistes comme Zazzo et Maucorps.

Très ému, je reconnus des désaccords idéologiques. Ils étaient anciens. Le parti ne les ignorait pas. Je niai tout désaccord politique. Je demandai aux camarades de réfléchir, d'examiner la question à tête reposée. On ne pouvait exclure, à la suite d'un article que nul n'avait lu dans la cellule, un camarade qui avait dix années d'appartenance au parti. Je parlai difficilement et j'avais les larmes aux yeux.

Les camarades semblaient ébranlés, c'est-à-dire prêts à m'accorder le délai de grâce que je sollicitais. Annie Besse repartit à la charge. Elle reprit tous les chefs d'accusation en les aggravant. Elle répéta qu'elle parlait au nom de la direction du parti. Elle conclut :

— Notre Parti se fortifie en s'épurant. C'est un signe de force qu'en pleine campagne électorale, notre Parti se débarrasse d'éléments tels que Morin.

Elle ajouta, et cela était profondément vrai, que ma place n'était pas dans le parti.

Les membres de la cellule furent invités à dire leur mot. L'un fit remarquer que j'étais un mauvais militant — ce qui était clair — « et militer c'est la pierre de touche, camarades ». Un autre indiqua qu'à la rigueur on comprendrait qu'un jeune, un pas éduqué politiquement, écrive par mégarde dans l'*Intelligence Service*, mais après dans « L'Intelligence Service », mais après dix ans de parti, non, non... La camarade Dudhuy, hors de propos, ou plutôt anticipant, déclara qu'il ne faut même lui adresser la parole. Elle l'avait toujours dit : un exclu est le pire ennemi du parti. Et comme je réagissais, Annie Besse me dit en me regardant rêveusement avec ses yeux de lac :

— Je ne sais pas si tu n'es pas un ennemi du parti.

Le bon Tousseul dit au contraire, pour adoucir le futur :

— Moi, si j'étais exclu, j'irais trouver le dimanche les copains qui vendent « L'Huma » et je leur dirais : « Allons, donne-d'en un petit paquet que je te donne un petit coup de main. »

Je demandai à nouveau d'attendre, de surseoir. Annie Besse fit voter. Je vis une forêt de bras dressés. Devant moi, celui, fièrement planté, candide et farouche, de la fille Tousseul. A côté de moi, légèrement incliné, mais ferme, celui de Tousseul. Unanimité. Le temps s'était arrêté. J'étais exclu à l'unanimité des présents.

Annie Besse transforma brusquement son expression qui de judiciaire devint extatique :

— Maurice est de retour... Jeannette est allée le chercher...

Maurice Thorez venait de rentrer d'une longue cure en U.R.S.S.

Annie Besse appelait tous les communistes de Vanves à multiplier leurs efforts pour apporter une bonne et ample brassée de voix à Maurice. La cellule communiait. Je baissai la tête comme un coupable.

Seul comme un fantôme

Annie Besse se leva. Elle avait d'autres cellules à visiter, d'autres tâches à accomplir encore, cette nuit. Je me levai aussi.

— Je vais te raccompagner, Annie, dit Tousseul.

Je lançai un faible bonsoir que nul ne releva. Je sentais qu'on me voyait sans me voir, comme un clochard loqueteux qui va peut-être vous demander la charité. Je ne sais pourquoi je me rendis compte que je portais mon beau costume croisé pour Combattants de la Paix.

Dans la nuit, Annie Besse était guidée par Tousseul et je suivais derrière. Je ne pensais qu'à dire bonsoir ou ne pas dire bonsoir ; si je disais bonsoir, ils ne me rendraient peut-être pas mon bonsoir, si je ne disais pas bonsoir, ils penseraient que je ne veux pas dire bonsoir. On rejoignit la rue. Annie Besse et Tousseul se serraient fraternellement la main. J'attendis, un peu à l'écart, murmurai « salut », et partis de mon côté.

Au bout de quelques pas je me retournai :

— Annie Besse ?

— Oui ?

— A qui s'adresser pour faire appel ?

— Fédération de la Seine, 122, rue La Fayette.

— Merci. Bonsoir.

— Bonsoir.

1945 : Berlin

1947 : Prague

1948 : Paris

« Je n'ai pas cessé de croire qu'il faut sans relâche s'adresser à l'homme »

Je repartis seul dans la rue, les rues désertes de Vanves la nuit. Et soudain éclata, venu d'un pick-up d'on ne sait quelle réunion électorale du parti, la « Marche ukrainienne ». Cette marche, je l'avais entendue aux écoutes clandestines des victoires soviétiques, au temps où je militais avec Rolland et Victor aux Jeunesses communistes. Je l'avais entendue lorsque nous avions organisé, après la libération, le premier gala des prisonniers russes libérés en France. Cette marche, je l'avais chantée, moi, le premier, lors d'un banquet dans un camp de prisonniers soviétiques en Allemagne, et tous les Russes l'avaient reprise en chœur. Et je la chantais souvent, dans la rue, à table, dans les moments où l'on se met à chanter, avec des amis, les soirs de réveillon, en balade, après une fête. Elle était gaie, pimpante, allègre. Elle accompagnait les tanks qui libéraient Kharkov, Koursk, Smolensk. Elle accompagnait la jeunesse, les drapeaux, la victoire... J'étais seul dans la rue, rejeté, exclu.

Exclu ! Exclu ! A Rome les bannis étaient privés de leur citoyenneté, de leur foyer, de leurs dieux lares. Le châtiment était pire que la mort, car après la mort ils erreraient sans sépulture. Et moi j'étais seul dans la nuit, tous étaient au chaud, dans les foyers, dans les meetings. J'étais seul comme un fantôme pendant que partout dans le monde les ouvriers marchaient au son de la marche ukrainienne, ignorant ceux qui tombaient en route, dans leur procession vers l'avenir. A jamais j'avais perdu la communion, la fraternité. Exclu de tout, de tous, de la vie, de la chaleur, du parti. Je me mis à sangloter.

Toutes mes idées baignent désormais dans la relativité. A jamais désintégrée la fausse totalité, où l'on croyait unir l'action et la pensée, la morale et le savoir, où l'on croyait gagner le monde.

Quoique sa texture soit entièrement nouvelle, je retrouve le relativisme de mes quatorze ans. La roue de mon intelligence — si l'on peut parler d'intelligence — avait fait une rotation complète.

Je m'en étonne, mais cela n'a rien d'extraordinaire. Il suffit de considérer l'histoire des idées pour percevoir ce continu mouvement rotatif du scepticisme à la foi et de la foi au scepticisme, non seulement à travers une génération mais souvent à travers un même individu. Et même, ô prodige, les pensées les plus évoluées, les critiques les plus corrosives retombent parfois, après une crise nihiliste, dans l'extrême magie. Pascal escaladait Montaigne puis retombait aux pieds du dieu d'Abraham. Hegel, après avoir ouvert les bras sur le monde, embrassait la Prusse...

Tout se passait donc comme s'il y avait une roue de l'intelligence, une roue qui tourne sur elle-même mais en même temps fait rouler quelque chose à travers des paysages nouveaux. J'aimerais ardemment, mais je ne peux pas, m'arracher à cette roue. Je peux seulement me regarder par l'artifice du dédoublement. Je peux peut-être essayer de me situer au moyeu, après avoir accompli mes 360 degrés.

⁂

Je suis arrivé au degré zéro. Avant de repartir, avant de réadhérer à moi-même, il faut qu'une dernière fois je me regarde comme un objet.

J'avais été emporté par une marée. D'une certaine façon, j'y consentais d'avance. Je n'étais pas bien dans ma peau, je voulais m'échapper à moi-même, nager dans les grands océans. L'Histoire et la Politique mêlées ont été le grand océan. Le vent s'est levé et j'ai tenté de vivre.

Mais j'ai toujours flotté sur l'écume, bouchon, avant d'être rejeté sur le rivage. Je n'ai jamais connu la vraie foi, totale, permanente. Ecartelé entre le nihilisme et les élans religieux qui s'agrippent sur l'Histoire, j'ai vécu, sans jamais avoir pu vraiment m'arracher à l'un des termes, la contradiction essentielle d'une époque.

J'étais apte à vivre cette contradiction parce que sans racines, j'étais soumis à tous les vents d'idées, parce que mon orphelinage avait accentué mes besoins de ferveur et mon sentiment du néant.

Je fus conduit du tourment moral aux portes de la conscience politique à travers l'opposition du « cœur » et de la « raison », puis du scepticisme et du mysticisme. Vint ensuite l'influence diffuse du marxisme (sociologisme, économisme, socialisme).

L'apprentissage de la dialectique de Hegel — la réconciliation du rationalisme et du romantisme — me persuada que la synthèse était possible. J'ai presque cru à un moment que « je pouvais posséder la vérité dans une âme et un corps ». Mais l'euphorie fut provisoire.

J'essaie maintenant d'équilibrer mes pesanteurs antagonistes, puisque je sais que l'une me conduit à la foi et l'autre au néant.

Le tribunal

Ai-je voulu me justifier ? En tout cas, si je ne regrette pas une expérience qui s'est incorporée à mon propre être, si même je suis presque heureux de ce voyage aux grandes profondeurs, si je disais presque même qu'on ne peut comprendre certains secrets de Polichinelle que si on en est passé par là, je ne peux en aucun cas me donner raison. Pour un intellectuel révolutionnaire le passage par le stalinisme n'était nullement obligatoire. Je regrette d'avoir subi la fascination. Je regrette d'avoir glissé sur la plus forte pente. Je regrette d'avoir si longtemps laissé rouiller certains rouages élémentaires de l'intelligence. Je regrette de n'avoir pas été non pas certes parmi les visqueux progressistes ou les petits-bourgeois satisfaits mais parmi les francs-tireurs...

⁂

Bien sûr je n'ai pas évité la double tentation de l'auto-accusation et de l'auto-apologie. Je n'ai pas évité la complaisance, qu'elle soit justificative ou masochiste. Je n'ai pas évité quelques agressions sur papier (comme on s'amusait à dire dans le parti : — il fait son autocritique. — Contre qui ?).

Ai-je été sincère ? La sincérité n'est pas une pure flamme qui jaillit de l'esprit ; la volonté d'être sincère, quand il s'agit d'être sincère sur soi se perd toujours dans les labyrinthes et doubles fonds intérieurs. La volonté délibérée d'être sincère ne s'affirme que dans certaines conditions particulières et instables d'orgueil et de masochisme ; si elle peut s'élever au-dessus de l'étrange complexe qui la fait naître, elle aboutit en fin de compte à nouveau sur l'orgueil et le masochisme. La sincérité ne peut être pure qu'à un moment particulier de combustion entre les gaz qui la nourrissent et la fumée qui s'en dégage.

⁂

Bien sûr je n'ai pas parlé de mes zones d'ombre, de folies, de misère, de rêves incroyables, de bêtise affreuse...

⁂

L'histoire mondiale est le tribunal suprême, disait Hegel. Mais c'est un tribunal qui a toutes les faiblesses et les duretés d'un tribunal humain. L'Histoire a toujours le visage du juge Cauchon. Parfois un bon Cauchon réhabilite les victimes du mauvais Cauchon. Mais ce n'est pas Jeanne d'Arc qui a eu raison. C'est le plus fort des Cauchon.

Aussi je dois, malgré ma pente, récuser les arrêts du pouvoir de la force de la réussite.

C'est dans un autre sens que l'Histoire nous juge.

Elle nous soupèse individuellement. Que reste-t-il de vous ? Etes-vous devenu poreux, rongé, squameux, spongieux ? Vous êtes-vous trempé, durci, blindé, effrité ? Avez-vous résisté à la lente dérive de l'âge ? Avez-vous gagné les secrets de la maturité sans perdre les secrets de l'adolescence ?

Qu'avez-vous appris ? Que savez-vous maintenant de l'homme et de la nature ?

Je n'ai pas cessé de croire qu'il faut sans relâche s'adresser à l'homme, nier quelque chose dans l'homme, révéler quelque chose en l'homme. Pour le reste, je ne sais pas encore répondre. Je peux simplement retracer ma voie, analogue et différente parmi celles de tant d'autres que n'avait pas cessé de travailler l'esprit souterrain sous l'assurance triomphale, d'autres que la vie allait éparpiller à tous les horizons de la croyance et du désespoir, compagnons, camarades, militants, frères qui voulions changer la vie.

CHARME D'AMOUR

(Inde-Sanscrit, a partir de 2000)

Comme la liane tient l'arbre embrassé de part en part, ainsi je t'embrasse, sois mon amante et ne t'écarte pas de moi !

Comme l'aigle qui prend son vol frappe au sol de ses ailes, ainsi je frappe à ton cœur : sois mon amante et ne t'écarte pas de moi !

Comme le soleil un même jour entoure le ciel et la terre, ainsi j'entoure ton cœur : sois mon amante et ne t'écarte pas de moi !

TSEU YE

(Chine - III^{e}-IV^{e} siècle)

Je n'ai pas encore fait ma toilette ce matin,
Mes cheveux fins comme soie couvrent mes épaules.
Je pose mes poignets sur les genoux de mon bien-aimé. Je demande :
— En quelle partie de mon corps ne suis-je point charmante ?

Une autre femme a ravi le cœur de mon bien-aimé !
Déjà plus d'une fois il m'a trahie.
Comme une porte débâclée
Mon cœur n'enferme plus son cœur.

POÉSIE

Le chant des hommes

● ***Trois mille ans de poésie à travers cinq continents.***

DEUX énormes volumes jumeaux ont paru en même temps, « Le Trésor de la Poésie universelle » (1) (d'où sont extraits les six poèmes ci-contre), de MM. Robert Caillois et Jean-Clarence Lambert, et « L'Anthologie des poètes de la N.R.F. » (2), constituant ensemble quelque chose comme l'ancien et le nouveau testament de la plus noble conquête littéraire de l'homme, si bien que l'on pourrait dater les œuvres par rapport à la couverture blanche, et dire : « Nous sommes en 50 après N.R.F. », ou bien : « Pindare, en 2400 avant N.R.F. »... En fait, d'ailleurs, l'anthologie des poètes de la maison remonte un peu plus haut, elle a une phase prénatale qui va jusqu'à Mallarmé, et « Le Trésor » s'arrête, lui, à peu près où commence l'imprimerie.

Les limites et la composition de ce « Trésor » sont clairement exposées dans la brève préface de M. Caillois qui a, comme on le sait, des idées sur la poésie qui vont à rebours des conformismes d'aujourd'hui. Pour lui, la poésie est d'abord un moyen mnémotechnique. Elle met idées, sentiments, récits dans une forme qui en assure mieux la conservation à une époque où l'on ne dispose pas de l'écriture ni à plus forte raison de l'imprimerie. C'est pourquoi son domaine se réduit dès qu'apparaissent, dans une civilisation, d'autres et de meilleurs moyens d'enregistrement. Ce qui caractérise la poésie, ce n'est pas la métrique, puisque l'on peut trouver de la poésie dans de la prose, mais l'image qui dérive elle-même de la devinette et de l'énigme. Resserrée dans l'espace, purifiée par son évolution même, la poésie moderne va courir une autre aventure, chercher « une étrange alchimie ».

Il s'agit, on le voit, d'une réaction contre la mystique de la poésie qui fait écrire tant de sottises. Il reste que si M. Caillois apporte de la clarté dans le débat, il n'emporte pas tout à fait la conviction : peut-être parce qu'il est davantage intellectuellement un visuel qu'un auditif, qu'il fait facilement bon marché du rythme et de la cadence. D'ailleurs, le schéma, l'hiéroglyphe aussi, sont des moyens mnémotechniques : mais n'y a-t-il pas dans le tableau quelque chose en plus ? Et cette alchimie qui va s'épanouir dans notre Nouveau Testament, est-ce qu'elle n'existait pas d'une manière diffuse la première fois qu'un homme a façonné un vers ?

Une gloutonnerie planétaire

Quant au « Trésor » lui-même, il faut en indiquer plus honnêtement que le titre, les limites réelles : les deux compilateurs s'arrêtent au XVI^{e} siècle pour l'Occident, un peu plus tard pour l'Orient, c'est-à-dire qu'il s'agit au vrai d'un trésor de la poésie universelle *traditionnelle*. Son souci d'universalité même la conduit à faire la part assez restreinte à l'Occident et en particulier à l'Occident chrétien du moyen âge. Mais pour le reste : Licophron, Taliesin, Kasir, Milarepa, Hilali, Myrrdhyn, Sattanar, Farazdaq, Vemana, Tou Mou, Busson et des dizaines et des dizaines d'autres, inconnus ou presque et qui composent ici une guirlande admirable. En fait, l'entreprise de MM. Caillois et Lambert procède pour la poésie de la même gloutonnerie planétaire que les travaux de M. Malraux pour les arts plastiques, et elle nous apporte la même excitation de l'esprit.

On pourrait encore chicaner sur la distribution de cette matière immense en trois livres (livre sacré, livre de la tradition et de la sagesse, livre lyrique), discuter certains classements (saint François d'Assise n'est pas au livre sacré, ni les mystiques soufis, ni l'alchimiste Ramon Llull). Mais à la fin l'ivresse gagne le lecteur, même si le magister Caillois fronce les sourcils devant toute forme d'ivrognerie, et l'on convient malgré la présentation compacte et maussade du livre que, oui, il s'agit bien d'un *trésor*, et extraordinairement précieux.

ROBERT KANTERS.

(1) et (2) Gallimard.

AU FEU

(Gabon-Fang)

Feu, feu, feu du foyer d'en bas, feu du foyer d'en haut,
Lumière qui brille dans la lune, lumière qui brille dans le soleil,
Etoile qui étincelle la nuit, étoile qui fend la lumière, étoile filante.
Esprit du tonnerre, œil brillant de la tempête.
Feu du soleil qui nous donne la lumière,
Je t'appelle pour l'expiation, feu, feu !

Feu qui passe, et tout meurt derrière tes traces,
Feu qui passe, et tout vit derrière toi,
Les arbres sont brûlés, cendres et cendres.
Les herbes ont grandi, les herbes ont fructifié.
Feu ami des hommes, je t'appelle, feu, pour l'expiation !

Feu, je t'appelle, feu protecteur du foyer,
Tu passes, ils sont vaincus, nul ne te surpasse,
Feu du foyer, je t'appelle pour expiation !

CHANSON QUECHUA

(Pérou)

Eveille-toi, femme,
Lève-toi, femme,
Au milieu de la rue
Un chien hurle.

Arrive la mort,
Arrive la danse.

Quand vient la danse,
Il faut danser.
Quand vient la mort,
Il n'est pas de remède.

Ah, quel froid !
Ah, quel vent !

Le froid et le vent
Me blessent.
La langue de cet homme
Me blesse plus encore.

Couteau, poignard,
Vous faites souffrir,
La langue de cet homme
Fait souffrir plus encore.

FEUILLETON

● ***Le crime paie très bien.***

Les Chauffeurs du Nord

par Vidocq, Ed. du Seuil, 372 pages, 900 francs.

DOMMAGE qu'il faille presque se servir d'une loupe pour déchiffrer cette nouvelle édition des « Chauffeurs du Nord », savoureux roman populaire et policier du XIX^{e} siècle, signé Vidocq. Faut-il se fier à cette impressionnante signature ? Eugène-François Vidocq, l'ancien forçat qui termina chef de la Sûreté (secrètement sous Napoléon, puis franchement sous Louis XVIII et successeurs) a bien souvent prêté son nom, avant sa mort et même depuis, à des ouvrages jugés de son ressort (évasions, vols, meurtres, bagnes, etc.).

Doit-on encore lui faire le crédit, comme le réclament les Editions du Seuil, de ces fantastiques « Chauffeurs du Nord » ? Son biographe, Jean Savant, partagerait assez cet avis. Un critique érudit comme Pascal Pia s'y oppose absolument : « Les Chauffeurs du Nord » seraient l'œuvre d'un « nègre » de vingt ans, qui, selon l'usage, n'aurait pas trouvé mauvais d'intéresser à son affaire plus célèbre et plus vendable que lui : Vidocq.

Vitu ou Vidocq, « Les Chauffeurs du Nord », feuilleton assez légèrement ficelé, ne visait guère à mieux qu'une carrière d'étoile filante. C'est le récit, inspiré de l'actualité du temps, d'une bande criminelle qui, de l'An IV à l'An VI, terrorisa la région d'Arras et de Lille.

Après avoir au préalable repéré les lieux, empoisonné les chiens, ligoté les domestiques, les « chauffeurs » s'amènent en force, s'emparent gaillardement du maître de céans et lui rôtissent la plante des pieds jusqu'à ce qu'aveu s'ensuive. Où est l'or ? On voudrait frémir, on s'amuse. Une odeur de chair grillée incommode bêtement tout le monde, jusqu'au supplicié lui-même, qui s'en plaint, et cependant prolonge son mal, ergote, dans l'espoir de convaincre ses

→

LA GUERRE

(Amérique du Nord - Sioux)

1

Moi je suis un loup esseulé...
Je rôde autour de maints lieux...
Je me fatigue.

2

Ouvrez la voie !
D'une manière sacrée j'avance !
La Terre est à moi !
Je viens !

3

Voilà ce que vous pouvez voir !
Mon cheval !
L'Oiseau du Tonnerre !
Voilà ce qui approche vous !

4

Quand vous serez chez nous revenus
dites-lui
que depuis longtemps
j'aurai fini !

ODE DU DESESPERE

(Egypte - XX^{e} siècle av. J.-C.)

La mort est aujourd'hui devant moi
comme pour l'invalide la santé
comme quitter sa chambre après la maladie.

La mort est aujourd'hui devant moi,
comme l'odeur de la myrrhe
comme s'asseoir sous la toile un jour de vent.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme l'odeur du lotus,
comme s'asseoir à la rive de l'ivresse.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme la fin de la pluie,
comme le retour d'un homme à la maison
après une campagne outre-mer.

La mort est aujourd'hui devant moi
comme lorsque le ciel se découvre,
comme le désir d'un homme de revoir sa maison
après des années sans nombre de captivité.

Mémoires d'un Naïf

de PAUL GUTH, le premier récit d'une série devenue célèbre à propos duquel François MAURIAC écrivait :
« ... pas un détail qui ne se retrouve dans ma propre histoire » est désormais aux
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
où il vient de faire l'objet d'une nouvelle édition.

Hâtez-vous de retenir chez votre libraire le nouveau roman de
GRAHAM GREENE
Notre agent à La Havane
Collection PAVILLONS
Robert Laffont

tueurs — tel le Béranger d'Ionesco — que le crime ne paie pas. Lui, le premier, n'est pas convaincu. Et, bon réaliste, il s'abandonne à son destin, équarrissage et lardage, ne protestant plus que pour la forme.

Lestés, les « chauffeurs » s'envolent, et tout recommence au chapitre suivant: cadavres sur cadavres — comme dans les bons policiers — jusqu'à place nette.

On trouve également dans « Les Chauffeurs du Nord » un portrait respectueux — Vidocq oblige — de l'excellente société du bagne ; on y trouve aussi du rocambolesque et de l'amour à l'italienne — le tout sur fond thermidorien et plaisante invocation à l'Etre Suprême.

Comédie de mouvements, de passions sociales, qui évidemment rappelle Balzac, feuilletoniste de la même époque.

On peut même admirer, dans « Les Chauffeurs du Nord », un personnage de jeune femme — libre, méprisant la société, sautant au cou des hommes dès qu'ils lui plaisent, plus prompte encore à s'en passer — et qui détone dans cet ouvrage sans grand dessein. C'est tout le portrait d'une autre héroïne, si moderne (aujourd'hui comme à son époque) qu'on la cherche encore : Lamiel.

M. C.

DÉBUTS

● *Splendeurs et misères des gouvernants.*

Les Traîtres

de Jean Saint Vernon. Julliard. 205 pages, 690 francs.

UN Régent vieux et faible. Un Conseil des ministres dominé par un politicien dont l'arme favorite n'est ni l'expérience ni l'intelligence, mais la poignée de main. Un peuple apathique par impuissance, méprisant ses chefs qu'il accepte, en proie à une vague peur. Car à la frontière nord commence la Fédération des Républiques du Nord, mystérieuse, pauvre, menaçante ; au-delà de la mer du Sud, s'étendent les Provinces-Unies, nation grandie par l'industrie et le commerce. L'allégorie politico-géographique est, on le voit, assez simplette; beaucoup plus transparente que dans « Le Rivage des Syrthes » ; nous ne sommes pas loin de cette Illyrie où les héros de Sartre s'accusaient d'avoir les mains sales. Plus réussi (sans être aussi réussi que chez Julien Gracq) me semble le « flou temporel » : à quelle époque sommes-nous ? Il est question des rires des marchands d'eau et d'huile que l'on verse dans les lampes...

Dans ce ays, insidieusement poussé vers la guerre et qui glisse peu à peu vers l'état de siège, restera-t-il — pire: y a-t-il encore place pour l'art de vivre et la pensée ? Telle est la question que se pose le héros, tout frais sorti de ces écoles où l'on apprend l'art de devenir un haut commis de l'Etat, c'est-à-dire un bel outil de gouvernement.

Seulement voilà : dans ces écoles, on met surtout des rêves en théorie, rien de plus dangereux que les rêves en politique. Mais se déshabitue-t-on facilement des rêves de paix et d'amour et de *changement* (voilà le gros mot) que l'on nourrit lorsqu'on est un bon jeune homme normalement constitué ? Tout le drame des « Traîtres » est là.

D'un côté, le ministre qui appartient à cette famille des Créon sur laquelle Anouilh nous a tout dit :

(Saturday Evening Post.)

« Aucun principe, aucune idée reçue ne m'embarrasse ; ni idéologie ni idéal; gouverner ce n'est pas imaginer, c'est résoudre des problèmes quotidiens, souvent petits, petits et pas propres... »

De l'autre, aussi têtu que la petite Antigone, le jeune commis, déjà préparé à la révolte par un père du type noble. Si bien que le jeune commis, romantiquement persuadé (ô Balzac !) que « la volonté forte et concertée d'un petit groupe d'hommes suffit parfois à faire dévier l'Histoire », s'engage dans un complot tourné contre son ministre. Est-ce trahir ?

Mais qui dit complot dit nécessités de l'action. Et voilà notre Antigone-fonctionnaire inévitablement entraîné à renoncer à l'affection de son père, à l'amour de sa maîtresse, à la tendresse de son ami. Est-ce trahir ? Le voilà prêt, en cas de besoin, à lécher chaque matin les escarpins de son ministre, bref, pour son Idée, à ne s'embarrasser (voir plus haut) d'aucun principe, d'aucune idée reçue. Où commence la trahison ?

Grand et beau thème, sur lequel, depuis Sophocle au moins, on n'a pas cessé de méditer. Avec « Les Traîtres », Jean Saint Vernon, en homme qui a l'expérience du pouvoir, nous donne un livre où la valeur du message politique l'emporte sur les séductions romanesques. Plus qu'un roman, plus qu'un récit même, c'est une méditation assez hautaine sur le code moral tout à fait particulier dont l'exercice du pouvoir dote rapidement les hommes, y compris les hommes de bonne volonté. Sous une forme volontairement sèche, presque laconique, c'est un conte : un conte de philosophie politique.

JEAN-LOUIS BORY.

● *Un drame de la pureté.*

Les Corps égoïstes

par Claude Cattaert. Ed. Robert Laffont. 219 pages, 780 francs.

BIEN qu'il appelle quelques réserves, le livre de Claude Cattaert attire l'attention. Ce court roman qui eût peut-être demandé à être encore réduit pour parvenir au degré de densité et de perfection voulu n'a pas le titre qu'il mérite, de même que l'auteur n'a pas encore la technique éprouvée qui devrait correspondre à sa sensibilité.

L'intrigue en est simple. Un tout jeune homme dont Claude Cattaert a su tracer un tableau à la fois pudique et sincère tombe amoureux d'une femme mariée ; celle-ci représente admirablement la « femme de 30 ans » moderne, femme d'affaires, organisée, efficace, assez sensuelle pour être imprudente, pas assez pour risquer de perdre la tête, menant de front sa vie sentimentale, sa vie conjugale et sa vie professionnelle.

Incapable de supporter le partage avec le mari, le jouvenceau finira par rompre douloureusement avec sa maîtresse : drame de la pureté, drame d'une jeunesse qui coexiste avec celle des tricheurs dont quelques échantillons traversent le livre et servent de contrepoint à l'histoire d'amour qui en est le centre.

Claude Cattaert, qui semble connaître fort bien les Etats-Unis, a choisi de situer son intrigue en Amérique. Elle y trouve prétexte à des notations pittoresques qui étoffent l'histoire, mais il ne faut pas se laisser prendre à ce déguisement : le héros est tout aussi français qu'américain.

Quelques gaucheries dans le style déparent encore ce premier livre. Mais il y a chez Claude Cattaert des dons psychologiques certains et une fine sensibilité.

M. L.

REPORTAGE

● *Le tigre n'avait plus faim.*

Viva Castro !

par Jacques Lanzmann. Ed. Fasquelle. 203 pages. 690 francs.

LES bourreaux, quelquefois, vont plus vite que les prophètes : il y a dix ans, l'Anglais George Orwell prophétisait, pour 1984, la naissance d'un régime politique nouveau, dans un livre resté célèbre et qui porte cette date comme titre.

« 1984 », c'est Cuba 1958. Jacques Lanzmann débarque à La Havane la veille d'une grève générale. Il projette de gagner la province de l'Oriente et, de là, gravir la Sierra Maestra où Fidel Castro se cache avec ses hommes. Il ne réalisera pas son projet car un général de Battista le fait arrêter et jeter dans un avion en partance pour Haïti.

Je ne sais s'il faut regretter cette rencontre manquée entre le journaliste et le rebelle aujourd'hui chef d'Etat (quand Lanzmann écrivait son livre, Fidel Castro n'était pas encore victorieux). Le reportage eût été différent, peut-être. Nous savons maintenant que nous manquerait ce témoignage direct, amer, ces deux cents pages quelquefoi hallucinantes, quelquefois insupportables. Non qu'il se prive d'ironiser ni de mêler le bouffon à l'horrible. Mais la bouffonnerie est toujours tragique et l'ironie cache mal le désarroi de l'auteur.

Cuba : 6 millions d'habitants, 5 millions de misérables Les privilégiés du régime, Battista se les attache en leur donnant des traitements qui ne correspondent à aucun fonction réelle. Lanzmann pense qu'ils sont un million.

Les misérables, eux, vivent du tourisme.

Ce tourisme ne laisse pas d'étonner : il consiste à prendre d'assaut les blancs fraîchement débarqués et leur offrir l'adresse du bar où fréquente Hemingway; coût : un dollar.

Quant au côté proprement inhumain du régime... Il faut lire « Viva Castro! », même si l'on croit, parce que l'on connaît la littérature concentrationnaire, ne rien ignorer des bourreaux. On apprendra, par exemple, que Battista avait conçu des cours de castration où policiers et soldats apprenaient leur métier. L'arme de Battista, c'était la castration. Le rebelle capturé était châtré. Enfin, on fera connaissance du tigre de l'Oriente. Dans cette province où naquit la révolution fidéliste, les tortionnaires du dictateur avaient imaginé d'offrir les rebelles capturés en pâture à un tigre. Tous les habitants de Santiago, capitale de la province, le connaissaient. Un jour on amena au tigre deux fidélistes; après leur passage entre les mains (!) des bourreaux, ils étaient dans un état tel que le tigre, dégoûté, n'en voulut pas. C'est l'explication que donne Lanzmann. On peut penser, aussi, que le tigre n'avait plus faim.

YVES BERGER.

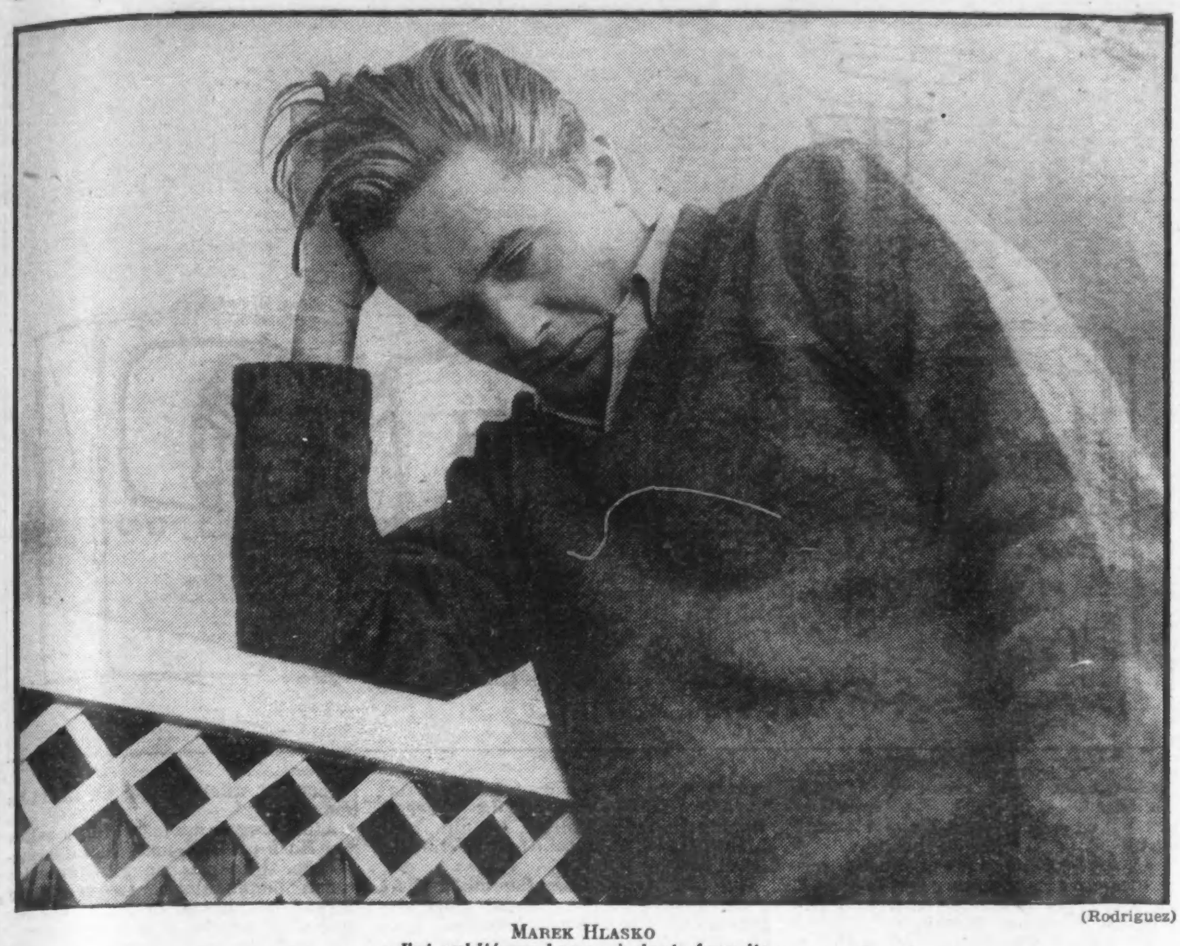
INTERVIEW

● *L'idole polonaise a le mal du pays.*

Marek Hlasko parle

LE beau jeune homme blond était étendu sur le lit de fer d'un hôtel bon marché de Tel Aviv. La chambre n'était pas chauffée et il portait un blouson militaire avec une écharpe de laine et des gants de cuir sales. Ses jambes étaient moulées dans d'étroits blue-jeans.

Sur la table en bois à côté de son lit



(Rodriguez)

MAREK HLASKO
« *J'ai oublié ma brosse à dents favorite* »

se trouvaient deux bouteilles de cognac vides et, par terre, une troisième bouteille à moitié pleine. Lorsque j'entrai, il s'apprêtait à tremper la moitié d'un petit pain rassis dans un saladier plein de raifort rouge.

C'était Marek Hlasko, le jeune écrivain polonais qui « choisit » l'Occident il y a huit mois et dont le roman « Le 8e jour de la semaine » (1) vient d'être publié en même temps à Paris et à Londres. Plein de tristesse et de désillusion, il attend maintenant, ici, que le gouvernement de Gomulka l'autorise à retourner dans sa Varsovie natale.

Il se redressa, bondit et claqua ses talons d'une façon qui se voulait militaire et permettait difficilement de croire que l'on avait affaire à l'écrivain d'un pays communiste et non à un aristocrate polonais exilé. Sa silhouette haute et élégante faisait penser à un descendant désinvolte de générations de nobles guerriers, plus qu'à un humble chauffeur de taxi de Varsovie qu'un exceptionnel talent littéraire a subitement transformé en idole de la jeunesse polonaise.

Notre conversation s'ouvrit sur une note assez peu marxiste. Prenant sur la table une Bible reliée en cuir, Hlasko me dit :

— *Regardez cela. Je viens de le découvrir. C'est le plus grand exploit littéraire de tous les temps.*

L'ouvrant au hasard, il commença à lire dans un anglais hésitant — apparemment appris dans les westerns hollywoodiens — l'épitre de Paul aux Corinthiens : « Bien que je parle avec la langue des hommes et des anges et ne sois pas charitable... »

Prophètes-écrivains

Fermant la Bible brusquement, il s'exclama :

— *Je n'ai pas écrit un mot depuis que j'ai entrepris de lire la Bible et Shakespeare. Je me suis aperçu que je n'étais qu'un scribouillard.*

Car, continua-t-il, *qu'est-ce qu'un écrivain — sous n'importe quel régime ? Si l'on ne peut être entremetteur, si l'on a peur d'être voleur, si l'on est incapable d'être un ingénieur ou un médecin respectable, on se met alors à écrire. Mais Dostoïevski, Shakespeare et les écrivains de la Bible appartiennent à une catégorie totalement différente. Ce sont des prophètes. Placé en face de tels géants, on se dit qu'il vaudrait mieux ne pas écrire.*

Après un silence, je lui demandais s'il était vrai qu'il voulait retourner en Pologne.

— *Oui, bien sûr.*

— Mais pourquoi ?

— *J'ai oublié ma brosse à dents favorite à Varsovie,* dit-il, le visage grave.

Il admit qu'il pourrait bien être jeté en prison à son retour.

— *On m'a dit que les déclarations qui m'ont été attribuées jusqu'à maintenant se soldent par deux cent cinquante années de prison au minimum.*

Il me montra la photographie d'une jeune fille :

— *S'ils veulent me mettre en prison, ils viendront me chercher dans sa chambre, et toute la différence est là.*

Résumant son récent voyage en Israël, via Paris et l'Allemagne de l'Ouest, Marek Hlasko me dit encore :

— *Mon séjour en Europe occidentale a été une déception complète et ma visite à Israël un malentendu.*

Il avait l'impression qu'il lui était impossible de faire comprendre à l'Occident le malheur qui s'était abattu sur son pays :

— *Ils ne me comprennent pas. Alors pourquoi rester ici ?*

Il commença à arpenter la petite chambre nue. Il se versa un autre cognac.

— *C'est vrai, l'Ouest a la justice. Mais l'Est a la force. Et je suis un Slave, j'admire la force.*

Je lui demandais s'il ne pensait pas que l'on devait aider la justice à triompher de la force seule.

— *A quoi cela servirait-il ? Je suis sûr que si je suis encore vivant, je retournerai à Paris et j'irai à Londres. Mais ce sera sur un tank russe. Et alors, lorsque je descendrai les Champs-Elysées et que l'incapacité fondamentale de l'Ouest à comprendre quelles sont les véritables forces du monde aura été démontrée, Dieu rira tellement que les deux anges devront se tenir à ses côtés pour l'empêcher de tomber en avant.*

Quelle que soit son intelligence — qui est grande — Marek Hlasko semble incapable de se tirer du vacuum dans lequel il vit. Grâce à ses dons, il aurait pu être l'une des grandes figures intellectuelles de l'un ou l'autre côté du rideau de fer. Mais sa naïveté et son impuissance à accepter tout ordre social l'amènent à se heurter de front, à la fois aux conventions d'un régime communiste et aux normes du comportement occidental.

L'espèce d'ouragan qu'il provoque partout où il va, a éclaté aussi en Israël. Il vint ici sur l'invitation d'un ami de Varsovie qui vit actuellement dans un kibboutz affilié au groupe socialiste le plus à gauche du pays. On aurait pu penser qu'il trouverait un terrain commun avec des gens qui ont lancé par-dessus bord un certain nombre de conventions établies... Et pourtant il se révéla incapable de s'adapter à l'utilitarisme et à la discipline des laborieux « kibboutzniks ». Au bout de trois jours, on le pria poliment de s'en aller.

Une grande cellule

Il est virtuellement « retiré du monde ». Il est intouchable par téléphone, et je n'ai réussi à le rencontrer qu'en utilisant des ruses dignes de romans de cape et d'épée. Lorsque je lui demandai pourquoi ses amis avaient fait un tel barrage, il répondit :

— *L'humanité est divisée en deux catégories : ceux qui travaillent dans la police secrète et ceux qui y travailleront un jour.*

J'ai une mère en Pologne. Mais si je devais choisir entre vivre avec elle ou m'engager dans la Légion étrangère, je préférerais toujours la seconde solution. Nos tempéraments ne s'accordent absolument pas.

Marek Hlasko a maintenant atteint le stade où, quoi qu'il dise ou fasse, il se trouve mêlé à la politique des deux blocs, dont il ne sait pas grand-chose et ne se soucie guère.

— *Le monde,* dit-il, *n'est qu'une grande cellule de condamnés à mort.*

FRANCIS OFNER.

(Copyright Opera Mundi-Observer.)

(1) Julliard, 164 pages, 540 frs.

VU, LU, SU

En France

● Un amateur a acheté pour 620.000 francs une ÉDITION ORIGINALE du « Rouge et le Noir », de Stendhal, et pour 550.000 francs une édition originale de « La Chartreuse de Parme », au cours d'une vente à l'hôtel Drouot conduite par Me Rheims.

● Le Club des Libraires de France publie « Les Œuvres complètes de RAYMOND RADIGUET », en deux volumes illustrés comprenant l'œuvre poétique (« Les Joues en feu » et trente poèmes inédits), l'œuvre romanesque, l'œuvre dramatique, l'œuvre critique (avec plusieurs textes inédits) de Radiguet.

● EDGAR FAURE est très fier. Il a écrit, il y a dix ans, un roman policier intitulé « Monsieur Langlois n'est pas toujours fidèle à lui-même », sous le pseudonyme d'Edgar Sanday. Son livre vient d'être traduit en serbo-croate, l'éditeur ignorant la véritable identité de l'auteur.

● JEAN D'ORMESSON (« L'Amour est un plaisir ») a déposé chez René Julliard le manuscrit de son prochain livre. C'est un essai, « Les Billes de l'absolu », sorte d'inventaire personnel qui paraîtra à la fin du mois de mai.

● « La Nouvelle Critique » annonce dans son dernier numéro (consacré à l'Espagne) que JEAN KANAPA abandonne la direction de la revue au profit de Guy Besse (directeur politique) et de Jacques Arnault (rédacteur en chef).

Ce changement ne signifie pas la disgrâce de Jean Kanapa qui est chargé de fonctions importantes à Prague au mensuel du Kominform.

En Amérique :

● ERNEST HEMINGWAY annonce qu'il a terminé trois nouveaux romans et qu'il en achève actuellement un quatrième. A la question : « Qu'avez-vous écrit ? », il répond : « *Ça porte malheur de parler d'un livre avant sa publication* ».

● « L'Autobiographie » à laquelle CECIL B. DE MILLE travailla depuis 1953 jusqu'à sa mort, sera éditée prochainement. En même temps, Donald Hayne, ami intime de Cecil B. de Mille, son associé depuis quatorze ans, fera paraître le manuscrit des notes écrites par le réalisateur pour son dernier film.

En librairie

Parmi les livres sortis cette semaine, ceux-ci retiennent l'attention :

● « MADAME DE LA FAYETTE », par Bernard Pingaud (*collection « Ecrivains de toujours », aux éd. du Seuil*).

● « MICHAUX », par Robert Brechon (*collection « La Bibliothèque idéale »*).

● « BIG SUR », souvenirs de Henry Miller (*Corrêa*).

● « GEORGES ROUAULT » : texte de Lionello Venturi, 58 reproductions en couleurs (*Skira*).

● « LE SOLEIL LUIT QUAND MÊME », par Anatole Daroff : le siège de Léningrad vécu par des étudiants soviétiques (*Gallimard*).

LE DEMI-SIÈCLE DES IDÉES
collection dirigée par PIERRE DE LESCURE
del DUCA PARIS
Henri Petit
de la tête au cœur
"*Un livre admirable, je le dis tout net.*"
ÉMILE HENRIOT, de l'Académie française (Le Monde).
"*La surprise émerveillée que je viens d'éprouver à découvrir Henri Petit.*"
ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt (Le Figaro).
"*Ce penseur est aussi un grand artiste. Son style, à lui seul, mériterait toute une étude.*"
GABRIEL D'AUBARÈDE (Les Nouvelles Littéraires).
del DUCA PARIS

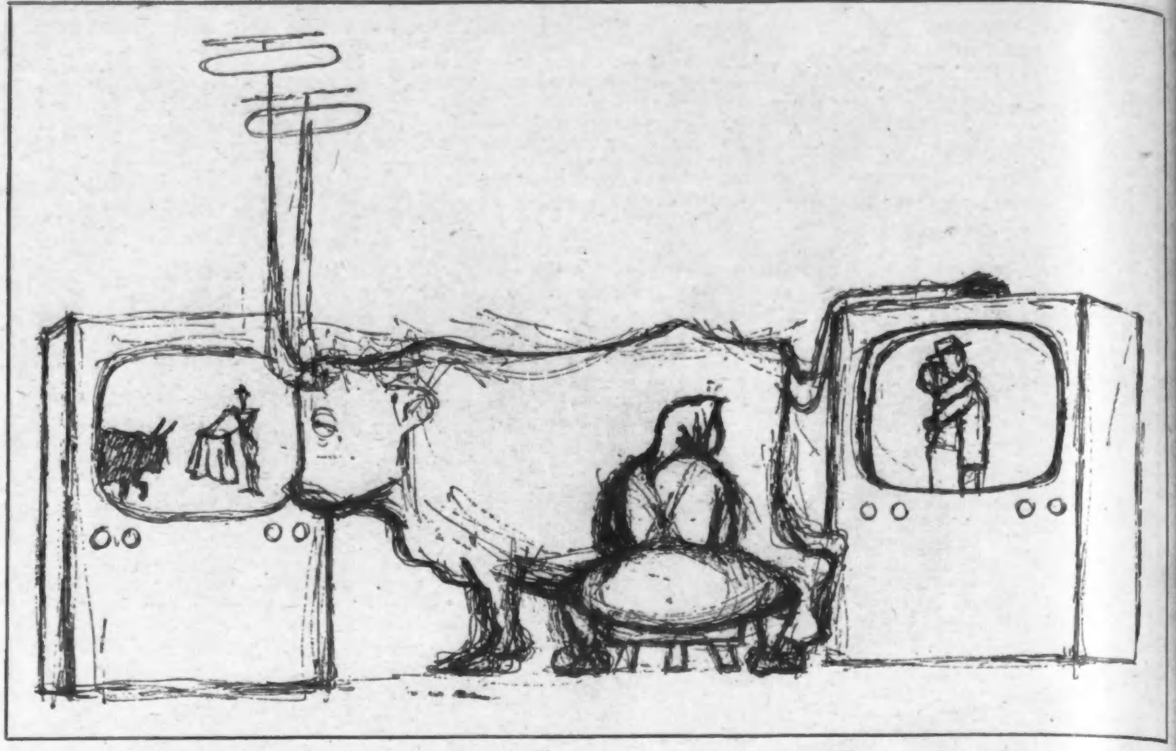
Entre la Bourse
et les Grands Boulevards
votre librairie
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS 2e
Librairie Générale Française
Livres d'Arts, Estampes et
Livres en provenance de Pékin
Livres en
russe, espagnol, allemand
OPF
Vous y trouverez notamment :
LA GALERIE TRETIAKOV DE MOSCOU
100 magnifiques reproductions en noir et couleurs. Texte en russe et en français

Paris en parle...

TÉLÉVISION

L'endroit et l'envers

● ***Dominique Desanti chez les téléspectateurs, Jean Cau dans les coulisses de la T.V., se sont livrés cette semaine à une enquête parallèle — et instructive.***



TOUT le monde n'est pas encore atteint, mais l'épidémie se propage. Elle a d'abord frappé, comme il est normal, les vieillards, les malades, les enfants. Puis elle a gagné ici et là.

404.180 postes de télévision déclarés dans le Bassin Parisien. 147.202 dans le Nord seulement.

1.250.000 en tout, car ailleurs, on résiste encore. Sept départements comptent moins de 100 téléviseurs, et 25 moins de 1.000.

Mais c'est une question de temps. Un jour, il y aura, comme en Angleterre, dix millions de téléviseurs et la nation entière vivra plantée devant le petit écran.

On ne s'insurge pas contre un tel phénomène, surtout lorsqu'on songe à ce qu'il contient de bénéfique.

Mais l'ampleur de la révolution qu'il apporte dans les mœurs, et de ses répercussions, commande qu'on l'observe d'un peu près, car 1959 sera l'année-virage de la télévision française. Ou elle marchera vers un fabuleux avenir, ou elle deviendra un instrument hideux.

Pourquoi ? Voyons d'abord ce qui se passe du côté des spectateurs, en suivant Dominique Desanti.

Marseille : un changement de catégorie

MARSEILLE. Le quartier de la Montée des Accoules grouille de tous ses taudis, de tous ses draps tendus au travers des ruelles. C'est l'heure où les habitants du quartier vont « prendre le frais ». Mais le bar, toujours bondé, offre maintenant le bizarre spectacle d'une rangée de dos.

Les filles aux tailles serrées, malgré la mode, se promènent en vain le long de la terrasse : tous les visages sont tournés vers l'intérieur. Sur le petit écran d'un téléviseur passe un match de football diffusé en différé.

« Prendre le frais », c'était, autrefois, disserter longuement, bruyamment, sur les choses et les gens. C'est fini. On ne parle plus : on écoute, l'œil fixe.

Le même soir, dans l'appartement étroit d'une famille de postiers.

Ils sont à table, dans la cuisine, ampoules éteintes. La mère sert à tâtons. Ils absorbent distraitement leur poisson, les yeux sur l'écran.

Le sens de l'hospitalité les oblige à rallumer, mais ils continuent à suivre l'émission.

— *On devient vite maniaque de la télé,* avoue le père.

Il raconte la monotonie de son métier, de ses journées morcelées.

— *Le ciné à domicile offre le monde. On se sent dans le coup...*

Dans les trolleys, dans la rue, dans son bureau même, il lui arrive maintenant de reconnaître soudain des visages : célébrités d'un jour ou de toujours, ils ont paru « à la télé », devenant des amis inconnus.

A midi, pour ne pas manquer l'émission, la femme ne fait plus de cuisine. Elle achète du tout-cuit, des conserves, des plats froids. Confuse, elle confesse que la télévision l'incite à la paresse. La radio rythmait les travaux domestiques... La télévision vous prend non seulement les oreilles mais les yeux...

— *Tant pis,* dit-elle. *La vie est plus gaie avec... Je suis pour.*

L'image à domicile leur paraît plus qu'un progrès : un changement de catégorie. Les enfants n'étaient jamais entrés dans un théâtre ; les parents avaient parfois entendu des opéras. Depuis dix mois, Molière, Anouilh, Labiche et André Roussin font partie de leurs relations.

La fille avoue une flamme à distance pour l'un des présentateurs de l'émission magazine régionale. Les parents préfèrent les « pièces en costume », les enfants le moderne. Le fils rêve de se présenter à une télé-compétition sur l'alpinisme et l'escalade.

Entre eux, ils parient sur les chances de leurs favoris de « Quitte ou double », de « Télé-match », etc.

Dans certains bars de la ville, des bookmakers des ondes enregistrent des paris moins innocents pour ces télé-compétitions. Marseille compte 55.288 postes. Plus de 150.000 spectateurs.

La campagne : les femmes peuvent s'asseoir

NIMES, ville secrète et sage où, à 10 heures, les rues sont endormies, est à peine effleurée par la télévision. Les émissions ne parviennent pas encore à franchir les contreforts des Cévennes. La région se contente de 5.849 postes.

Pourtant, dans un village proche, je découvre un appareil dans une vieille cuisine aux meubles centenaires.

Comme à Marseille, toute la ferme, patrons et valets, soupe, en fixant les images.

A dix heures moins cinq, le patron met fin à un film, au milieu d'une séquence. Quelques soupirs discrets; aucun commentaire. La veillée, ne devant pas nuire au réveil matinal, finit à 10 heures, sauf le samedi.

A part les mois d'hiver, on ne lisait pas ici un journal dans le mois. Pas de cinéma, sinon l'été, les projections ambulantes de vieilles copies au son inaudible. Les jeunes n'avaient qu'un rêve : aller à Nimes.

— *On s'ennuyait trop ici : je voulais me placer à la ville, mais depuis octobre, avec la télé, je ne sais plus,* dit l'aînée des filles.

Elles sont trois sœurs qui, parfois, se relèvent à onze heures et se glissent dans la salle pour voir la fin des films.

Le grand-père, lui, déplore la fin des veillées. La mère commente :

— *On disait du mal de ses voisins, comme partout. Maintenant, avec la télé, on a des choses dans la tête. Et moi je sais que je suis plus indulgente pour les autres depuis que j'ai plus de choses à me raconter...*

A cette apologie, la mère ajoute, âprement, des considérations inattendues. Sans loi ni règle, simplement par coutume transmise, les femmes, qui servaient, ne s'asseyaient pas à table avec les hommes, le soir, et mangeaient avant ou après. Ce n'était pas,

52 CADEAUX... POUR LE PRIX D'UN

Qu'allez-vous offrir à vos amis pour Pâques ? Un petit objet qui leur fera plaisir une fois ? Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur leur apportera** de votre part **chaque jeudi, pendant 52 semaines :

Un abonnement à « L'EXPRESS » avec un dessin personnel de JEAN EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à vos amis, avec le premier numéro de l'abonnement, ce dessin qui sera REALISE ET ECRIT SPECIALEMENT POUR EUX par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal pour chaque abonnement.

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :

5.000 francs un an - 2.700 francs six mois (tarif France).

6.000 francs un an - 3.200 francs six mois (tarif étranger) (1)

au bénéfice de :

1° Nom : ....

Adresse : ....

2° Nom : ....

Adresse : ....

3° Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... francs par chèque (1)

virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte dessinée qui sera adressée anonymement (1) — de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.

comme en Corse, par hiérarchie, mais les cultivateurs rentrant des champs (et quand bien même les femmes y avaient aidé aussi) demandaient sans cesse une chose ou l'autre : du pain, du vin, du sel... Mieux valait rester debout.

— *Maintenant, s'ils veulent quelque chose, ils se lèvent, parce que nous, pour ne pas perdre le spectacle, nous nous asseyons. On n'en a même jamais parlé ; ça s'est fait tout seul...*

— *C'est comme pour la machine à laver,* ajoute l'aînée des filles. *Nous avions beau aider aux champs, jamais un homme n'aurait aidé à la lessive. Mais la machine amuse le père : c'est une mécanique. Alors c'est lui qui l'entretient et, parfois, nous aide...*

Féministes inconscientes, elles rient de cette farce faite aux hommes par le progrès.

Lyon : pour faire plaisir aux enfants...

A LYON, le hasard me révèle un appareil de télévision dans le salon Louis XIII d'un médecin.

— *Une horreur extorquée par les enfants,* soupire-t-il.

Hostile à la « télé », il reconnait cependant avoir suivi avec passion les opérations chirurgicales télévisées, certaines émissions scientifiques, certains concerts, et quelques reportages. Mais les programmes d'information l'indignent :

— *Nous ne sommes pas sous le régime du parti unique, bon Dieu ! J'ai le choix d'un journal écrit, je n'ai pas de choix pour la presse parlée ou filmée : pourtant, ma taxe équivaut à un abonnement !*

Pour le bachelier de 18 ans et la candidate-bachelière de 16, la « télé », c'est une façon de se révolter contre papa. Puisqu'il n'aime pas ça, eux louent en bloc. D'ailleurs, bons ou mauvais, les spectacles rognent l'ennui des soirées en famille.

Dans le Nord : un chasse-cafard

Le département du NORD, avec 147.202 postes, et le PAS-DE-CALAIS avec 65.493 postes, battent probablement le record du nombre d'appareils par tête d'habitant.

Rues noires, maisons qui se suivent, uniformes. Chez ce mineur d'Hénin-Liétard, la télévision est entrée depuis déjà longtemps.

— *Oh ! bien sûr,* dit-il, *je comprends ce que pensent les copains des syndicats. Avec le ciné chez soi, on ne va plus aux réunions, sauf urgence. Et puis la télé a été moche pour le changement de régime, et ça continue... Pour la politique, d'accord... Mais pour le reste...*

Pour payer son poste et son deux-roues, il s'est endetté. Et il ne possède ni un meuble ni un matelas convenable. Ni vêtements...

— *C'est qu'on est assez fatigué pour ronfler sur une planche. Et les vêtements, c'est beau, mais ça n'apporte rien. Et il faut bien avoir quelque chose de la vie, quelque chose en plus de la fosse, du porion, des soucis de chômage, de la silicose...*

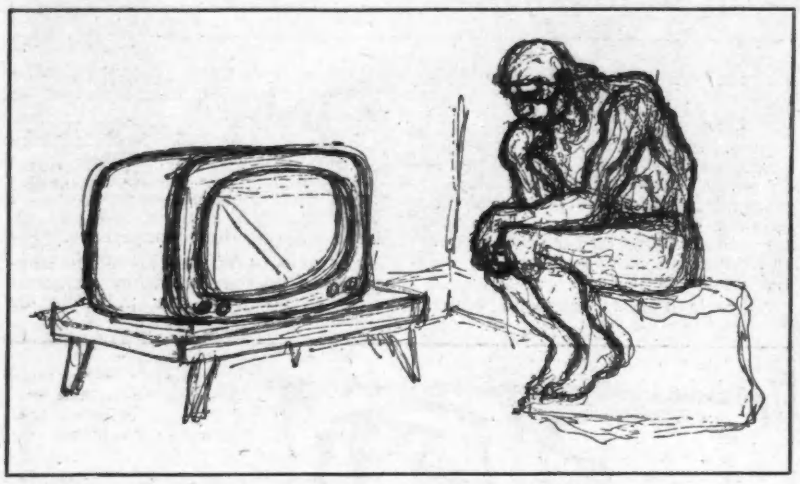
Il chantonne : « *Un peu de bleu...* »

Sa femme pense, comme la postière marseillaise, que le travail ménager souffre du spectacle à volonté et, plus que pour la méridionale, c'est pour elle un bouleversement. L'homme l'interrompt :

— *C'est peut-être vrai, mais le principal, c'est d'avoir un chasse-cafard qui ne soit pas le genièvre, la gnole quoi ! La télé, ça nous remet dans le circuit de ceux qui vivent au jour et au soleil... C'est un voyage.*

Ce qu'il préfère : le moins fatigant. La chanson, les variétés, les compétitions, le sport.

En face de cet immense public, disponible, inerte, que trouve-t-on du côté de ceux qui « font » la Télévision ?



Des structures vermoulues, superposées sur ce qui était encore, il y a dix ans, une petite annexe des P.T.T. et qui demeure une administration tiraillée entre deux ministères.

Voici le résultat de l'enquête menée, pour « L'Express », par Jean Cau :

Il y a un an déjà, à la demande d'un Conseil interministériel, M. Hourtic, conseiller d'Etat, présentait un rapport d'où il résultait qu'il était impossible de gérer la Télévision dans le cadre de la fonction publique. Des voix s'élevèrent demandant une indépendance financière de type « Renault » ou « Air France » ; un budget autonome permettant d'investir d'année en année ; une liberté administrative très large permettant et encourageant les initiatives. Rien ne fut fait et la T.V. continue d'être administrée d'une manière qui ravirait Courteline.

Récemment, les réalisateurs se mirent en grève au sujet du plafond mensuel de 350.000 francs... De quoi s'agissait-il ? De ceci : un fonctionnaire se mit en tête, il y a deux ans, de décréter qu'un réalisateur ne doit pas gagner plus qu'un conseiller d'Etat, soit 350.000 francs par mois. Pourquoi ce plafond et pourquoi cette assimilation aux conseillers d'Etat ? Mystères de la bureaucratie ! Cette mesure a pour résultat qu'au lieu de calculer le prix de revient d'une minute d'émission (car il y a des réalisateurs qui travaillent mieux et plus vite que d'autres) on sacrifie tout à l'absurde règle.

Plus concrètement, le 20 de tel mois, tel réalisateur a déjà atteint son plafond. Impossible, en conséquence, de lui confier telle ou telle émission. Le voilà donc relayé par un de ses confrères qui, au lieu de réaliser l'émission en 24 heures en exige 48.

Coût net : de 1 à 2 millions, mais tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes bureaucratiques puisque les deux réalisateurs ne gagneront pas plus de 350.000 francs chacun. Qu'importe la perte de 1 ou 2 millions ; elle est engloutie dans les frais généraux.

Des mois d'incubation

De même, les monteurs sont payés entre 40 et 90.000 francs par mois, mais, comme aucun budget d'heures supplémentaires n'est prévu, on engage lorsqu'il en est besoin des monteurs « extra » payés 25.000 francs par semaine. Cela parce qu'il n'y a pas d'argent inscrit au chapitre des heures supplémentaires et parce qu'une hiérarchisation (beau scandale si un monteur gagnait plus qu'un petit chef de service !) doit être respectée à tout prix.

Aussi, le véritable directeur de la Télévision n'est-il pas celui qui détient le titre, M. Chavanon, mais, d'abord, un agent comptable : M. Jallounaix.

Certes, M. Jallounaix n'est pas personnellement coupable. Il ne fait que remplir scrupuleusement l'office que l'administration lui a désigné.

Mais la direction peut mettre sur pied une émission « formidable » : elle ne sera pas réalisée si M. Jallounaix, s'appuyant sur le respect des règles et des chapitres de son budget, oppose son veto, que l'intervention du secrétaire d'Etat à l'Information ne pourra même pas lever.

Sur cette gestion financière rigide, se greffe une administration extravagante.

Arraché un beau matin à sa préfecture, c'est M. Gabriel Delaunay qui est précipité à la tête de la Télévision.

Par formation, par vocation, il est très éloigné des problèmes que pose l'évolution d'une technique en plein devenir. Et, tout naturellement, ce sont deux sous-préfets qu'il attache à son cabinet.

Les mois passent. Bien qu'un tel poste ne puisse représenter qu'un échelon dans une carrière de fonctionnaire, M. Delaunay essaye de comprendre, de voir clair.

Alors on le déplace (aujourd'hui, il est Igame) et on le remplace... par un conseiller d'Etat, M. Chavanon.

A son tour, M. Chavanon prend deux adjoints : un conseiller d'Etat, M. Touzery, et un membre de la Cour des Comptes, M. Antoine.

L'année prochaine, M. Chavanon sera peut-être ambassadeur. Ou directeur des Charbonnages de France. Ou délégué en Algérie. Qui sait ?

En attendant, il est à la Télévision, c'est-à-dire à la tête de l'entreprise qui exigerait, de la part du profane le plus doué pour ce type d'activité, des mois et des mois d'incubation.

Les raisons de ces nominations ex cathedra d'hommes qui coiffent la Télévision et qui, un jour, la quittent comme ils sont venus, pour faire place nette à de nouvelles équipes, ne sont nullement incohérentes: elles sont politiques.

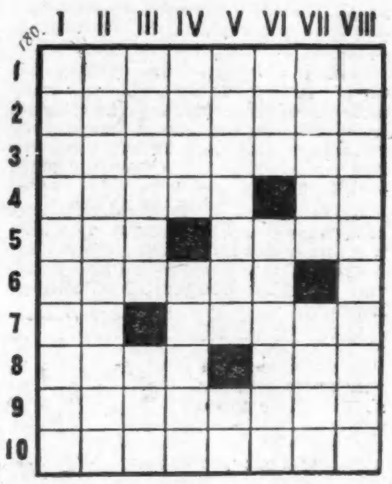
Depuis quatre ans, plusieurs hommes politiques ont commencé à entrevoir que la Télévision était l'arme absolue de l'information et de la propagande. Alors, en strates géologiques, les partis ont déposé là « leurs hommes ».

Le directeur général des Informations est le cinquième, depuis deux ans.

Ce n'est pas à un remue-ménage créateur que la Télévision est actuellement soumise. C'est à une nouvelle sédimentation politique.

→

Mots croisés n° 180

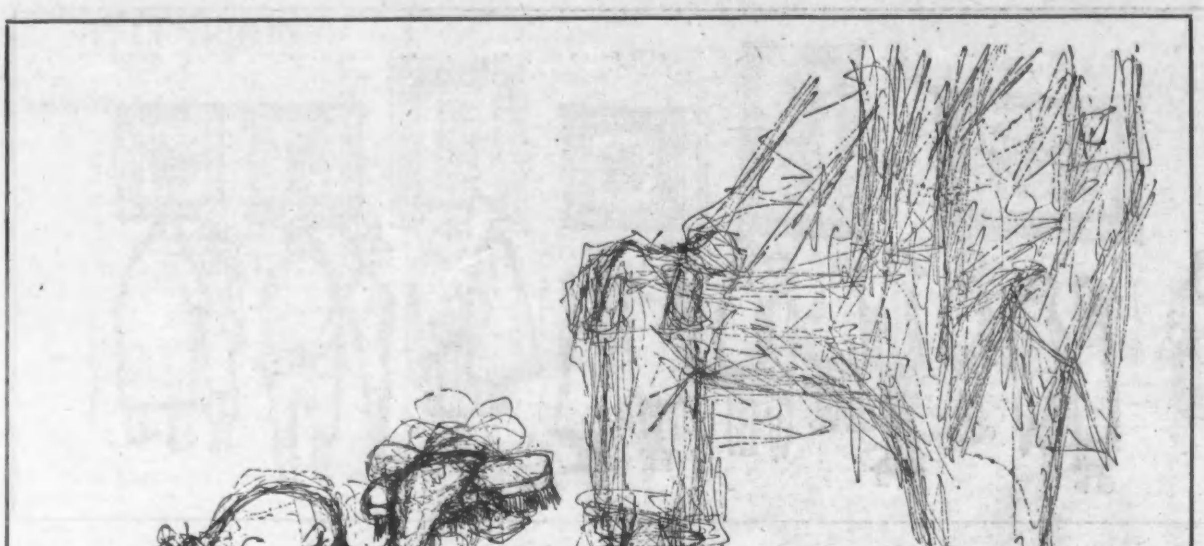


Horizontalement. — 1. Eut tort de mêler quelques entrechats à son plan de développement agricole. — 2. Se place contre le pavillon. — 3. Ses couleurs sont stendhaliennes. — 4. Le gros comme le jeune eurent à suivre ses conseils. Gavroche, si on le répète. — 5. Son bras et sa dent eurent vraiment une déplorable conséquence. A souvent marqué la défaite d'un conquérant germanique. — 6. C'est se consacrer à la filature. — 7. Dans Chalon, mais pas dans Mâcon. Olive, pour Marius. — 8. Ensemble de registres qui nous viennent du Parlement d'une époque non parlementaire. Pour faire partir John. — 9. Louent un bâtiment. — 10. Qui n'a pas ses aises.

Verticalement. — I. Son royaume était plus étendu et plus profond que le métro. — II. Grâce à lui, l'âme est plus pure. — III. Se trouvent en plus grand nombre à Léningrad qu'à Chicago. Désigne, pour celui du rang, tous ceux qui participent à l'autorité. — IV. Commence une orgueilleuse devise nationale. Suffixe chirurgical qui s'applique à de nombreux organes. — V. Père, qui remonte très haut. Deux voisines inversées. — VI. Un peu plus au nord que le Tech. Doter d'un titre. — VII. Voit toutes les parties en action. Elève le degré. — VIII. Peut s'appliquer aussi bien à une journée de réceptions officielles qu'à une partie de rugby.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	A	R	M	A	G	N	A	C
2	M	A	I	N	E	■	M	A
3	E	N	T	E	R	R	E	R
4	R	I	O	M	■	E	U	T
5	I	■	N	I	E	N	T	E
6	C	A	N	E	T	T	E	S
7	A	C	E	R	E	R	■	I
8	I	C	E	■	T	A	P	E
9	N	E	■	V	E	N	I	N
10	E	S	T	H	E	T	E	S

SOLUTION DU N° 179



Il se peut qu'au hasard des désignations de caractère politique, l'un ou l'autre des hommes dévoués au pouvoir soit, de surcroît, compétent. Mais ce n'est pas là ce qu'on lui demande.

Tenant entre ses mains le plus grand journal de France, le gouvernement n'a pas résisté à la tentation de le contrôler.

Mais il a inventé une notion bâtarde : celle de la séparation du spectacle et de l'information. Le journal télévisé et quelques magazines qui s'y rattachent sont aux ordres ; les autres émissions sont — théoriquement — libres.

En fait, ici, le pouvoir est coincé et se trouve devant un dilemme : ou bien tout contrôler ; ou bien laisser des brèches s'ouvrir dans l'édifice à travers lesquelles s'engouffre un langage libre.

Il y a le « Journal télévisé », mais aussi « Edition spéciale » (on a pu y voir d'admirables émissions : « Le coup du 2 Décembre », « L'Alcoolisme » (où les betteraviers n'étaient pas ménagés), « La Faim du Monde », « Un monde pour y vivre », etc.).

Il y a « Cinq colonnes à la une », mais l'émission de Pierre Lazareff est âprement combattue (*« Lazareff, c'est du petit Sallebert »*, a-t-on déclaré en haut lieu). Apprend-on qu'une interview de Marie Besnard est prévue pour « Cinq colonnes à la une ? », les caméras ne sont pas prêtes. Un reportage sur Berlin se prépare ? On ramasse en hâte de la pellicule sur Berlin dans le fond des tiroirs et on « grille » le sujet. Un journaliste envoyé à Chypre revient avec un reportage ? On intercepte la pellicule. Etc.

La chasse aux lapins

Ainsi, information et spectacle ne coexistent-ils pas, mais se combattent, s'entredévorent, cherchent à mordre l'une sur l'autre et entretiennent un malaise permanent parmi le personnel de la Télévision.

Le choix des responsables — du fait qu'ils doivent être ou politiquement neutres ou politiquement « sûrs » avant que d'être compétents — donne des résultats surprenants. M. Peyre, directeur artistique adjoint et sous-directeur du spectacle adjoint, est l'ex-directeur de Radio-Maroc. Bon. Qu'il ignorât qu'on pût tirer plusieurs copies d'un négatif, on n'a pas encore fini de s'en étonner rue Cognacq-Jay.

Mme Boulanger est chargée des relations avec la presse. Soit. Elle a conclu sa fiche de rapport sur « La Règle du Jeu » (de Jean Renoir) en ces termes : *« Film impassable en entier sur les antennes ; on peut à la rigueur en tirer un documentaire sur la chasse aux lapins... »*

La règle d'or de ceux qui veulent subsister, à la Télévision, tient donc désormais en cinq mots : ne pas se faire remarquer.

Toute réussite individuelle menace la tranquillité bureaucratique, parce que le critère de qualité n'est pas prévu au règlement, et amène celui qui se distingue à être situé politiquement. Elle est donc dangereuse.

Au moment où la Télévision française en pleine évolution exigerait que l'on conçoive une politique de programmes neuve, le mot d'ordre est : « Soyez Spade ou Jean Nohain ».

« Je l'ai vu... »

Leurs émissions, « Joie de vivre » et « 36 Chandelles », ont dégringolé, dans l'intérêt du public, aux dernières places parce que le temps n'est plus où le seul fait de voir apparaître une vedette sur son petit écran personnel suffisait à enthousiasmer le spectateur. Aucune importance.

Le temps des auteurs est venu, le temps de construire des émissions où la manière aurait le pas sur la matière. Pour que nous en soyons témoins, il faudrait que la sclérose administrative d'une part, la peur politique de l'autre, se dissipent.

Il faut que les téléspectateurs le sachent : ce n'est pas l'argent qui manque à la Télévision. Avec les 7 milliards deux cents millions (1.200.000 postes × 6.000 francs de taxe annuelle) dont elle dispose, elle pourrait et améliorer ses programmes et augmenter leur durée.

Mais si elle demeure sous la tutelle du ministère de l'Information et dans le cadre de la fonction publique, la Télévision française deviendra à la fois un instrument désuet de spectacle et une arme terrible de propagande : la dictature de l'image, (« Je l'ai *vu*, donc c'est *vrai* ») étant incomparable à celle du mot. Certes, elle ne pourra pas jouer impunément à ce dernier jeu, car une Télévision privée — appelée sans aucun doute à naître — risque fort de répéter l'exploit d'Europe N° 1 qui, six mois après sa création, avait drainé la masse des auditeurs de la radio nationale.

Le choix est là : ou la Télévision sera propriété de l'Etat ou propriété de la Nation. Ou instrument de contrainte politique déguisée et d'abrutissement intellectuel ; ou ferment de culture et de liberté.

(Illustrations de Tim.)

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Comment Tennessee Williams a fait d' « Orphée » une thérapeutique.***

L'ART, l'Amour, la Mort. Le mythe d'Orphée incarne si bien, au gré de chaque musicien, de chaque poète, de chaque dramaturge, les alliances et les conflits de ces trois forces majeures que sa fortune, après plus de deux mille ans, est loin d'être épuisée : le rideau à peine tombé sur « Orphée » du Ballet-Théâtre de M. Maurice Béjart se relève sur « La Descente d'Orphée » de M. Tennessee Williams.

Le mythe original est fixé dans ses grandes lignes ou à peu près. Orphée, fils du roi de Thrace Œagre et de la muse Calliope, reçut une lyre d'Apollon lui-même, et les muses lui apprirent à s'en servir si bien que non seulement il enchantait les bêtes sauvages, mais encore les arbres et les rochers se déplaçaient pour suivre son chant : on montre encore dans certaines régions de Thrace des chênes fixés à jamais dans une danse interrompue. Après un voyage en Egypte, il épousa Eurydice. Un jour, courant au bord du Pénée, pour échapper à un poursuivant, Eurydice marcha sur un serpent et mourut de sa morsure. Orphée descendit alors chez les morts, dans le Tartare, pour aller la rechercher. Les accents de sa musique attendrirent le passeur Charon, et le chien Cerbère, et les trois juges des Enfers, et les souffrances des damnés furent un instant interrompues. Hadès consentit à rendre Eurydice au poète, à condition qu'elle le suive et qu'il ne se retourne pas pour la regarder pendant la remontée des Enfers. Hélas ! il se retourna et la perdit à jamais. Revenu sur la terre, selon les uns il offensa le dieu Dionysos en prêchant un culte solaire avec sacrifices humains, selon les autres il offensa Aphrodite en prônant l'homosexualité. En tout cas il fut massacré et son corps coupé en

morceaux par une troupe de femmes, les Ménades...

La carte de la mort

Chacun reprenant le vieux mythe cherche une façon personnelle de jouer avec les mêmes cartes ; le mythe d'Orphée, c'est une partie de poker où il faut trouver comment et à quel moment jouer la carte de l'amour ou celle de la poésie pour annuler la carte de la mort. Son prestige, c'est d'être même pour un siècle irreligieux et incrédule, un mythe, un espoir d'immortalité sous une forme ou sous une autre. Sous nos yeux, nous voyons M. Maurice Béjart l'idéaliser avec des moyens artistiques assez sommaires, et M. Williams le dégrader avec une orchestration très riche.

Auprès d'une maison d'un faux gothique, dans le quartier chic de La Nouvelle-Orléans, un jardin fantastique qui ressemble à une jungle tropicale ou à une forêt de la préhistoire, avec ses fougères géantes, ses fleurs qui ressemblent à des organes arrachés à un corps et dégoulinants de sang, ses épaisses vapeurs, ses sifflements et ses battements d'ailes étouffés par l'atmosphère humide, gluante : c'est le décor qui peut-être, dit-il lui-même, *« aussi peu réaliste que celui d'un ballet »* d'une des dernières pièces de M. Tennessee Williams, non encore traduite, « Suddenly last Summer » (Soudain, l'été dernier...). Mais ce cauchemar à la manière d'Odilon Redon, c'est un peu le décor de toutes les pièces de M. Williams, c'est le décor qui reste planté dans son univers intérieur, cela pourrait être la vallée infernale qu'Orphée doit descendre.

Ce savoureux désordre

A quarante-cinq ans cette semaine (le 26 mars), Tennessee Williams est un auteur d'une réussite mondiale. En Amérique, en Angleterre, en France, au théâtre, au cinéma, il a connu d'éclatants succès. Nous avons déjà vu à Paris « La Ménagerie de verre », « Eté et Fumées », « Un tramway nommé Désir », « La Rose tatouée », « La Chatte sur un toit brûlant », « La Descente d'Orphée », c'est-à-dire les six pièces les plus fameuses sur une douzaine (sans compter des pièces en un acte). Nous verrons sans doute un jour « Camino Real » ou ce « Sweet bird of youth » (Doux oiseau de jeunesse) que l'on a créé il y a une quinzaine de jours à New York, qui fait scandale — et qui se jouera à bureaux fermés, dit-on, au moins jusqu'en janvier 1960. (1)

Petit, les yeux bleus, le visage un peu poupin malgré les deux demi-moustaches en brosse, Tennessee Williams passe pour un homme doux et timide. Il vient du Mississippi, il a passé la plus grande partie de sa jeunesse dans le Sud. Jeunesse non point malheureuse à proprement parler, mais froissée, douloureuse, ce qui compte peut-être davantage pour la formation d'une sensibilité : à Saint-Louis, on se moque de son accent quand il est écolier, il doit interrompre ses études à cause de la crise de 1929, puis à cause de la maladie. Etudiant à la Washington University à Saint-Louis en 1936, il se lie avec une troupe de comédiens, amateurs et bohèmes (des garçons aux cheveux longs, des filles qui marchent sur leurs bas, des divans qui lâchent leurs ressorts, des guirlandes de papier qui pendent du plafond, il garde la nostalgie, dit-il, de ce savoureux désordre lié pour lui aux premiers contacts avec l'art : *« L'art est une sorte d'anarchie juxtaposée à la société organisée, et le théâtre est une province de l'art »*). Un jour, pour compléter un spectacle, on lui demande d'écrire un acte antimilitariste, et c'est un succès local.

Mais cela ne suffit pas, ses études terminées, il fait un peu tous les métiers, comme tant d'écrivains américains. Sa première grande pièce, « Battle of Angels », n'a aucun succès en 1940. Il est ouvreur dans un cinéma à 17 dollars par semaine quand on lui propose d'aller travailler pour Hollywood. Le futur auteur de « Baby Doll » n'y réussit guère, mais en 1945, avec « La Ménagerie de verre », il connaît enfin un grand succès. Il est lancé, il écrit pièce sur pièce, sans compter un roman (traduit en français : « Le Printemps romain de Mrs. Stone », Plon) et deux recueils de nouvelles.

(1) Nous citons dans l'ordre de composition. Les cinq premières sont réunies en un volume (Robert Laffont).

Un bazar miteux

Auteur à succès ? Grand auteur ? La puissance d'envoûtement du monde créé par Tennessee Williams sur le spectateur contemporain est indiscutable : le rideau tombé, nous réfléchis-

(Pic)

ARLETTY ET CLAUDE GÉNIA DANS « LA DESCENTE D'ORPHÉE »
L'argent et le sexe

sons sur les moyens employés par l'envoûteur et nous ne sommes pas toujours fiers d'avoir « marché », et pourtant il y a aussi dans ce théâtre une part d'authenticité. Le décor, c'est généralement dans le climat d'un Etat du Sud, un intérieur plus ou moins sordide, le pauvre appartement sur cour de « La Ménagerie », le deux-pièces minable du « Tramway », le bazar miteux d' « Orphée », la maison branlante de « Baby Doll ». Les personnages ne sont pas beaucoup plus reluisants, pauvres diables qui vivent misérablement et qui nourrissent souvent, sans trop y croire, comme Blanche du Bois ou la couturière de « La Rose tatouée », une nostalgie d'une richesse perdue. Monde pauvre, avec ses soucis quotidiens, ses promiscuités, ses vulgarités, et le poids de quelque chose qui se défait. On pense à Tchekov, dit-on parfois. Oui, mais un Tchekov sur un toit brûlant.

En fait, même quand nous sommes dans un intérieur confortable (« La Chatte »), il est impossible de ne pas sentir au-dehors, comme une menace de destruction, cette végétation luxuriante que le décor de « Suddenly last Summer » matérialise enfin. Il y a en permanence dans ce théâtre deux grandes forces qui travaillent à la décomposition du monde — l'argent, et surtout le sexe.

La peur de la ruine, les histoires balzaciennes d'héritage, la puissance de l'argent et la crainte d'en manquer, tout cela fait que le monde peint par l'auteur est, par son existence même, une critique d'une certaine société américaine et capitaliste, mais il ne faut pas exagérer l'importance de cette inspiration qui relève d'un certain anarchisme. Ce n'est pas le déséquilibre de la société qui intéresse d'abord Tennessee Williams, mais le déséquilibre de l'individu, et il a écrit que son théâtre était d'abord pour lui une sorte de thérapeutique : en peignant les désordres, il espère s'en purger et en purger ses spectateurs. En fait, ce monde est gluant d'obsessions sexuelles morbides.

Voici Orphée (2), musicien ambulant, comme chez Anouilh, mais dont le charme agit davantage par le corps que par la guitare ou le chant (ce qui est également le cas de M. Jean Babilée, dont la plastique vaut mieux que la voix). Il arrive dans le bar-bazar tenu par une femme sur le retour (Arletty, incomparable) dont le vieil époux est en train de crever (Louis Ducreux, deux ou trois scènes-soubresauts d'une parfaite méchanceté). Dans ce monde mort et marqué par la mort, le jeune homme apporte la vie. Il n'écoute pas les femmes et les hommes qui grondent dans la petite ville, il n'écoute pas la jeune femme qui veut l'avertir et le séduire à la fois (Claude Génia, simple, pathétique, excellente). Orphée ressuscite la femme chez Arletty-Eurydice, et même il lui fait un enfant. Mais il échoue ; le vieux mari entraîne sa femme dans la mort, et la populace obligera le porteur de vie à courir tout nu dans la rue jusqu'à ce qu'il soit dévoré vivant par les chiens policiers du bagne voisin.

(2) « La Descente d'Orphée », adaptation et mise en scène (brillante, efficace) de Raymond Rouleau, décor de Lila de Nobili.

En peau de serpent

M. Tennessee Williams a multiplié les rapprochements symboliques avec le mythe d'Orphée d'une manière très savante : cette veste en peau de serpent que porte le héros en correspondance avec le serpent qui mord Eurydice dans la fable, ces chiens dont les grondements sont ceux d'un Cerbère inapaisé. Il n'empêche évidemment que le mythe d'immortalité est réduit de la manière la plus naturaliste à la transmission de la vie à l'enfant. Et les rapprochements les plus instructifs doivent se faire avec l'œuvre de M. Williams lui-même.

C'est manifestement une œuvre qui s'explique entièrement par une terreur sexuelle qui pourrait aller jusqu'à la castration. Il y a une part féminine de l'âme chez M. Williams qui brûle pour l'homme fort, le camionneur qui a une rose tatouée sur la poitrine, la belle brute que Marlon Brando incarnait au cinéma dans « Le Tramway », le mâle de « La Chatte » ou cet Orphée fier de ses prouesses sexuelles. Mais en même temps il y a une crainte terrible, parce que la sexualité apporte avec elle la catastrophe et la mort. La sexualité, transposée au théâtre, mais constamment vécue comme une homosexualité, c'est le mal : à tel point que la femme ici fait toujours son propre malheur et celui des autres...

Le dénouement heureux de « La Chatte » où l'homosexuel rentre dans le lit conjugal déserté, ne doit pas faire illusion. Pour avoir fait l'amour à Eurydice, Orphée nu est dévoré par les chiens. Au dénouement de la pièce suivante, « Suddenly last Summer », un poète homosexuel américain est poursuivi dans les rues d'une petite ville espagnole par une meute d'enfants déguenillés qui le tuent, le déshabillent et en mangent certains morceaux. A la fin de la pièce suivante, « Sweet Bird of youth », on châtre un gigolo syphilitique... Scandaleuse accumulation d'horreurs, sans doute parce que, dans le show-business, aujourd'hui, le scandale paie. Mais aussi obsession pathétique. Tout se passe comme si ce théâtre thérapeutique n'était qu'un immense effort de l'auteur pour que son homosexualité ne devienne pas une névrose mortelle. L'Orphée qui hante cet univers, c'est le prêtre de Dionysos avec ses sacrifices humains plus que l'amant d'Eurydice. Ou bien, si l'on préfère, ce qui fait la force et la faiblesse de Tennessee Williams, ce que cette « Descente d'Orphée » met pleinement en lumière, c'est que dans le grand jeu traditionnel de l'art, de l'amour et de la mort, la carte de l'amour est ici ramenée à la carte du sexe.

● La fête des cordonniers

La fille du lord-maire grand-bourgeois épousera-t-elle le jeune noble qu'elle aime, dont elle est séparée par le rang social, par la fortune, par la guerre, qui déserte par amour et vit pendant des années sous l'humble costume d'un compagnon cordonnier ? On le voit, « La Fête des cordonniers », de Thomas Dekker (3), c'est « Le Soulier de satin » réduit à la semelle. En contrepoint, sur le thème de « brave soldat revient de guerre », les amours fidèles de Jeanne l'ouvrière et de Ralph, qui a laissé une jambe dans le combat contre les Français et que l'honnête fille du peuple préfère, infirme et pauvre, à l'affreux gros bourgeois : cela nous vaut quelques gravures anglaises traitées dans le goût d'Epinal.

La comédie de Thomas Dekker date de 1800, c'est-à-dire qu'elle est contemporaine des chefs-d'œuvre de Shakespeare. Elle est adroite, elle fournit un tableau coloré et pittoresque de la

(3) Théâtre National Populaire.

→

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 30	20 h.	FAUST
Mercr. 1er avril	21 h.	SYMPHONIE - PHEDRE SUITE EN BLANC
Vendr. 3	21 h.	RIGOLETTO
Samedi 4	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE
Dim. 5	20 h. 45	LA TRAVIATA

OPERA-COMIQUE		
Lundi 30	14 h. 15	CARMEN
Mercr. 1er avril		RELACHE
Jeudi 2	20 h. 15	LES PECHEURS DE PERLES LA VERIDIQUE HISTOIRE DU DOCTEUR
Vendr. 3	21 h.	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 4	21 h.	LA BOHEME
Dim. 5	14 h. 15	MIREILLE
Dim. 5	21 h.	LA TOSCA

vie populaire à Londres à l'époque élisabéthaine. L'adaptation de M. Michel Vinaver a de la vie, de la verve et de la verdeur. C'est le prétexte un peu mince, un peu longuet, d'une sorte de jeu dramatique, de fête théâtrale populaire donnée par M. Georges Wilson, Ubu lord-maire, sur la scène de Chaillot. L'intrigue ou les intrigues sont banales et décousues, les personnages assez conventionnels, à part précisément le truculent maître cordonnier, Simon Eyre, dont nous suivons la bourgeoise ascension et qui est le bon génie des amants. Quant à y découvrir, comme on nous y invite, des considérations sur les luttes de classe, les oppositions politiques et sociales de ce temps ou du nôtre, il faut y dépenser bien vainement des trésors d'ingéniosité et d'intelligence. On y verrait d'ailleurs surtout le tableau sympathique d'une société où le pouvoir central et royal, le petit patronat paternaliste et les ouvriers s'entendent heureusement par-dessus la grosse bourgeoisie. Et j'imagine que dans les trade-unions de la chaussure, sous Elizabeth II, on rêve avec nostalgie à l'existence de ces cordonniers d'Elizabeth Ire qui font la loi dans l'atelier, même au patron, boivent de grands coups et vont de fête en fête en dansant sur les aristocratiques musiques de Maurice Jarre...

Le T.N.P., qui est une admirable organisation, transporte un peu les méthodes de la guerre psychologique sur le front du théâtre et de la publicité quand il parle à propos de ce spectacle de « fresque épique où souffle le génie de la satire » ou bien de « motivation des *événements* » et de « non-fatalité de notre condition ». Mais la part de bluff qui entre dans ces déclarations ne corrompt pas l'honnête travail du régisseur Wilson, du décorateur Lagrange et de la troupe (Sylvie, Christiane Minnazzoli, André Gille, Jean-Pierre Darras, etc.).

● De sept heures à sept heures

« De sept heures à sept heures », de R.C. Sheriff (4), cela pourrait être une aimable satire de la vie réglée au chronomètre des petits-bourgeois anglais traditionnels, ceux qui ne sont plus jeunes et qui ne se mettent jamais en colère. Ou bien cela pourrait être une pièce policière avec un problème assez original posé par la situation du protagoniste qui a eu exactement vingt-quatre heures d'amnésie et qui peut-être...

Mais la satire est confite dans le sucre, et au mépris de toutes les règles les plus sacrées, la solution de l'énigme policière tient à un personnage que nous ne voyons pas, que nous ne connaissons pas... Alors ? Mme Janine Crispin réussit le miracle de créer un personnage vrai, sensible, sympathique à partir d'un rôle à peu près inexistant, et M. Yves Deniaud prête au personnage principal sa solidité, son comique discret et sa tête de dessin de Chaval.

Signalons enfin parmi les tentatives modestes et sympathiques, la reprise de l'adaptation d'« Humiliés et Offensés », de Dostoïevski, par M. André Charpak (5). On ne sent guère autour de ces quelques scènes et dialogues l'épaisseur d'un roman (alors qu'on la sent malgré tout chez M. Camus pour « Les Possédés »), mais le ton est juste, assez prenant et Mme Loleh Bellon est belle et pathétique.

R. K.

OPÉRA

Ariane à Naxos

● La preuve par neuf de l'impossibilité du mélange des genres.

LA troisième saison du Théâtre des Nations est ouverte. Pendant quatre mois, les meilleurs acteurs du monde feront rire et pleurer le public

(4) Théâtre des Arts, dans une bonne adaptation de Guillaume Hanoteau.

(5) Alliance Française.

(Pic)

LISA DELLA CASA DANS « ARIANE A NAXOS »

Dents blanches...

du théâtre Sarah-Bernhardt en allemand, en russe ou en polonais. Pour leur part, musique et danse affichent des programmes pleins de promesses ; les Allemands se tailleront la part du lion en présentant trois troupes lyriques, mais l'Opéra du Théâtre National de Belgrade, avec des spectacles aussi différents que « Faust », de Gounod et « Katia Kabanova » de Janacek, sera certainement l'un des clous de cette saison. Un seul regret : le public parisien ne connaîtra pas encore cette année, malgré de récents espoirs, le « Lulu », de Berg, représenté au dernier festival de Berlin.

L'honneur de la séance inaugurale est revenu au Städtische Oper de Berlin ; les mélomanes, flattés de ce rare privilège, n'ont pas laissé un seul strapontin vacant au cours des deux représentations d'« Ariane à Naxos » de Richard Strauss.

Cet « Ariane à Naxos » fut un véritable festival « européen » : un musicien allemand et un librettiste autrichien servis par un soprano suisse, un ténor irlandais et un chef dont le nom laissait présumer la nationalité italienne. Et la France ? Elle est à l'origine même de l'ouvrage, puisque, primitivement, Strauss avait pensé insérer « Ariane à Naxos » dans une représentation en Allemagne du « Bourgeois Gentilhomme » à la place de la cérémonie turque. Après diverses modifications, « Ariane à Naxos » est devenu un acte autonome, précédé d'un long prologue.

C'est le maître de cérémonie d'une sorte de Monsieur Jourdain qui dirige, au cours du prologue, les préparatifs d'une fête devant associer le drame mythologique d'Ariane à Naxos, un divertissement style « commedia dell'arte » et un feu d'artifice ; au dernier moment, le très solennel maître de cérémonie décide que les deux premiers spectacles seront donnés, non point successivement, mais simultanément ; l'émoi est général, mais ce projet surprenant sera cependant réalisé, et l'acte unique d'« Ariane » est donc un mélange insolite de tragique et de bouffonnerie, ou plutôt la preuve par neuf, dispensée par Richard Strauss, de l'impossibilité du mélange des genres.

Fougueuse apothéose

Le spectacle de l'Opéra de Berlin a bénéficié de la mise en scène très habile de Günther Rennert, des décors sobres et classiques d'Ita Maximowna, et surtout de quelques voix exceptionnelles : Lisa Della'Casa est une Ariane au timbre magnifique, à la beauté rayonnante ; peut-être n'est-elle pas une actrice véritable et son excessive fébrilité au cours du prologue, de même que son jeu terriblement statique pendant la dernière scène, le laisse craindre ; il est vrai que l'apothéose finale, avec un magnifique Bacchus au sourire étincelant (un peu dans le style « dents blanches ») est, sur le plan musical, d'une rare intensité expressive ; quant au mouvement, il est fourni par les acteurs cocasses de la commedia dell'arte et, en particulier, la délicieuse Erika Köth. Il faudrait citer les noms de tous les interprètes d'« Ariane à Naxos » ; cependant, c'est Helga Pilarczyk qui a réussi, à notre sens, la plus remarquable composition dans le rôle du compositeur travesti. Le chef d'orchestre Silvio Varviso, à la tête de l'ensemble restreint prévu par le compositeur, a prouvé sa fougue et son autorité ; sa « fougue » n'est pas un vain mot puisque, dans un grand mouvement de bras, sa baguette est venue heurter violemment l'archet d'un violoniste fort surpris.

CLAUDE SAMUEL.

CINÉMA

Denis Vincent a vu pour vous :

● « La tête contre les murs. » Encore faut-il vouloir soigner l'épilepsie.

LE propos de Georges Franju est courageux. Parmi les plaies de la société moderne, il s'est attaqué, en acceptant de porter à l'écran le roman de Hervé Bazin, « La tête contre les murs », à l'une des plus horribles : la démence.

Cent quarante mille aliénés sont aujourd'hui, en France, enfermés dans ce que l'on appelle pudiquement des hôpitaux psychiatriques. Il existe, nous disent les auteurs du film, certains établissements où l'on se préoccupe de les ramener en deçà de la frontière qui sépare le commun des hommes des déments. Il existe certains médecins qui assument pleinement cette humanité douloureuse, qui appliquent des thérapeutiques parfois hardies. Mais le plus souvent ce sont des morts vivants murés pour toujours dans leur mal — pire, dans le mal des autres — que ces hôpitaux recèlent.

François, le héros du film de Franju, n'est pas un aliéné, mais un enfant mal aimé, un jeune homme en révolte contre son père qu'il soupçonne d'avoir tué sa mère. A la suite d'une manifestation scandaleuse de cette révolte, le père, important avocat, a réussi à faire interner l'encombrant jeune homme. Puisqu'on le confie à ses soins, le médecin-chef résigné, routinier, conscient de remplir sa tâche en préservant la société de la présence des « fous » placés sous sa surveillance, le gardera.

François essayera deux fois de s'évader de l'univers monstrueux où le voilà englué. En vain. Le seul pensionnaire du médecin-chef qui réussisse son évasion est celui qui choisit le suicide. C'est un épileptique. Aujourd'hui, on peut soigner l'épilepsie. Encore faut-il le vouloir.

Du metteur en scène qui réalisa ce chef d'œuvre du court métrage intitulé « Le Sang des Bêtes », on attendait en vérité autre chose que ce film terne, un peu laborieux, honnêtement tourné, honnêtement interprété, auquel on se sent malheureux de ne pas souscrire avec plus de chaleur quand on se rappelle à quelles fins tant de producteurs et de réalisateurs consacrent leurs capitaux et leur talent.

D. V.

Michèle Manceaux vous raconte :

● Au Japon aussi, les hommes sont responsables du malheur des femmes.

RECLAMÉ à cor et à cri par les cinéphiles, voici « Les Contes de la Lune vague après la pluie » (1), le chef-d'œuvre de Kenzo Mizoguchi,

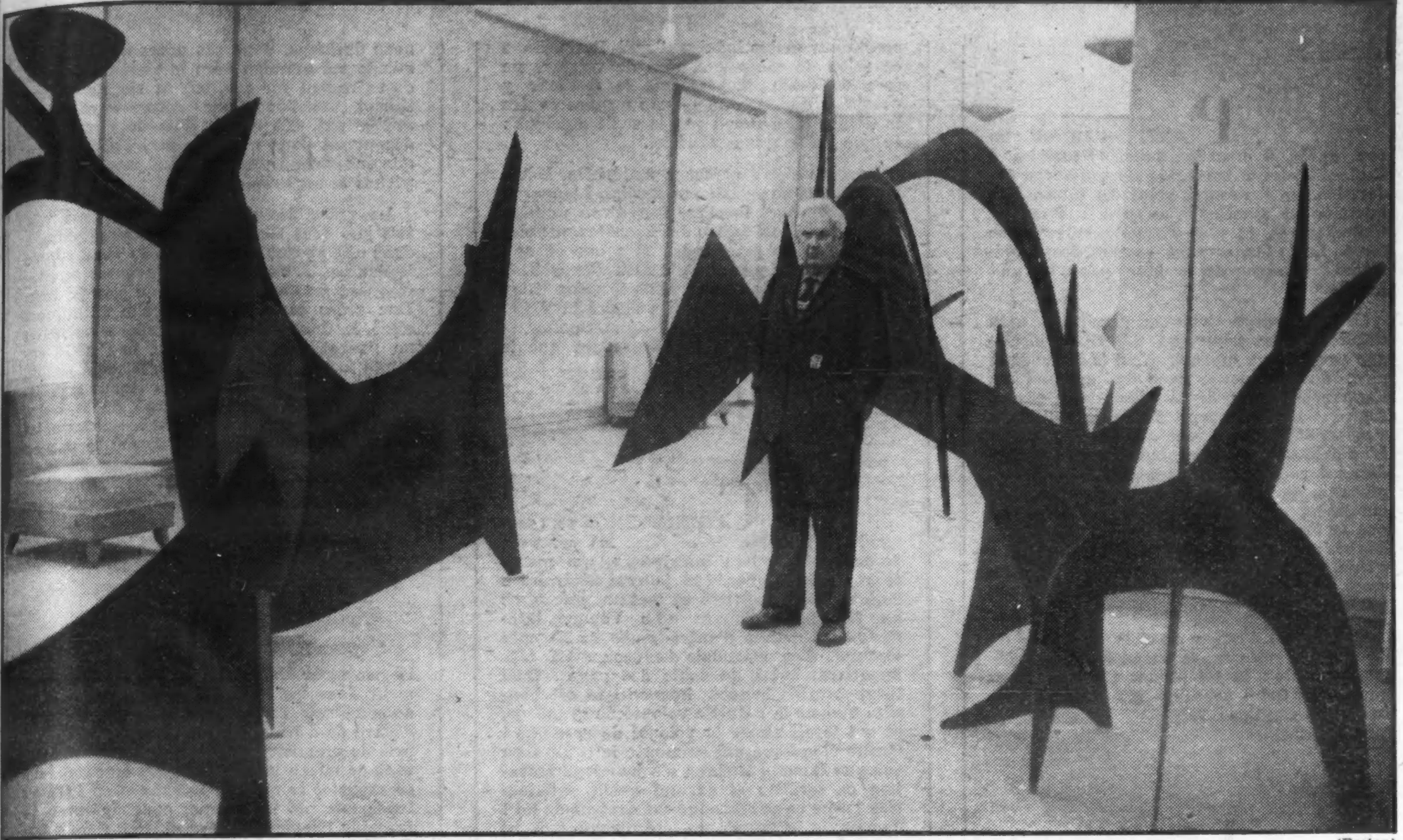
(1) Studio de l'Etoile.

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
ARSENIC et VIEILLES DENTELLES
avec Cary GRANT

URSULINES - ODE. 39-19
LA PRISON
La clé de l'œuvre
d'INGMAR BERGMAN

DRÔLE DE DRAME
AGRICULTEURS 8, rue d'Athènes 9e
de Marcel CARNÉ
et CHARLOT Demoiselle

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
IVAN LE TERRIBLE
VERSION INTÉGRALE



(Berton)

ALEXANDRE CALDER
...Poisson noir

considéré comme le premier metteur en scène japonais. Mizoguchi est mort il y a trois ans, à l'âge de cinquante-huit ans, mais le nombre de ses films laisse rêveur : il dépasse la centaine. Ancien dessinateur, ancien journaliste, son nom est placé « *sur un pied d'égalité avec ceux de Griffith, Eisenstein et Renoir* » (2) et la beauté de ses « champs contre-champs » à 180 degrés fait pâmer les spécialistes.

Le public partagera-t-il cet enthousiasme ? Ce n'est pas certain. Le sujet même des « Contes de la Lune vague » est assez sévère.

Le rêve et la réalité s'y confondent, mais la moralité du film semble dire : à vouloir rêver plus haut que sa condition, on est toujours puni. La fuite vers le bonheur ne permet pas d'échapper à son destin.

Ainsi seront punis, ces deux hommes qui, à la faveur de la guerre, sont séparés de leur famille et de leur misère. Ils vont pouvoir vivre leur rêve quelque temps, l'un séduire une créature douce et parfumée, l'autre devenir samouraï, posséder armure et cheval. Ils paieront cher cet instant d'oubli. La femme du premier sera tuée, celle du second violée. Ces hommes ne retrouveront que larmes et désolation. Il apparaît aussi dans ce film, et d'après les résumés des scénarios des films de Myzoguchi inconnus en France, que celui-ci soit, comme Bergman, obsédé par la responsabilité de l'homme dans le malheur des femmes, mais l'univers de Myzoguchi est celui de l'irrémédiable où l'on ne peut qu'accepter.

Hors cette attitude un peu irritante, la plastique du film, où certains voient « *le mythe grec de l'Odyssée et la légende celtique de Lancelot, un des chants les plus fervents qui aient été composés en l'honneur du renoncement* » (2), peut surprendre. Toutes baignées de nuit, les images obscures s'appliquent à faire renaître le temps passé. Pas un anachronisme dans ces fourmillements de soldats, dans ces plans superposés à la fois précis et vagues, dans ce dédain du gros plan. Chaque image est parachevée, symbolique, « signifiante ». Hélas ! le symbolisme japonais est souvent ésotérique et tout le monde n'est pas esthète.

(2) « Cahiers du Cinéma ».

● Les Motards

Pour s'amuser des blagues de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Le cinéma comique ne sera pas bouleversé par « Les Motards » (3) et par son metteur en scène Roger Laviron, bien qu'il déclare :

> « *Nous espérons atteindre un comique d'avant-garde qui laisse entrevoir une prise de position philosophique face à la société contemporaine.* »

On cherche en vain l'avant-garde et la prise de position philosophique dans les aventures de ce vaillant policier et de son simplet beau-frère, mais on y trouve des idées, des gags très amusants, et deux héros sympathiques qui, avec un peu plus de précision, pourraient même devenir des personnages. Le malin qui ne réussit rien et le bêta qui arrange tout sans faire exprès : le royaume des cieux aux simples d'esprit. Peut-être, au fait, est-ce là la position philosophique, mais alors le film reste à faire.

● Bobosse

Charmant, tendre François Périer autour duquel pivote le film, comme pivotait déjà la pièce. On peut difficilement juger le metteur en scène Etienne Périer sur ce premier film, simple transposition, solidement étayée par les bons dialogues de Roussin. « Bobosse » (4) avait eu beaucoup de spectateurs, il en aura encore plus sans que le septième art y gagne rien.

● La Colline des Potences

De la race des « westerns psychologiques », « La Colline des Potences » (5) de Delmer Daves ne peut satisfaire ni les « aficionados » de poursuites à cheval ni les amateurs de conflit humain. Gary Cooper a toujours de longues jambes et Maria Schell, aveugle pendant les deux tiers du film, guérit pour ouvrir en souriant ses fameux yeux embués. Aussitôt remise, elle commence à porter de grosses poutres comme un fort des Halles. Quelle belle nature !

M. M.

(3) Triomphe, Gaumont, Aubert, Sélect, Lutetia, Rochechouart, Folies.
(4) Mercury, Paramount.
(5) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

A compter du 1er janvier 1959, la Direction ALITALIA a décidé de transférer à Londres M. Francesco CASALE où il sera chargé, pour la Grande-Bretagne et l'Irlande, des fonctions de Représentant qu'occupait M. Fabrizio NOTARBARTOLO qui, à son tour, est transféré à Paris où il sera chargé des fonctions de Représentant pour la France.
M. Fabrizio NOTARBARTOLO est avantageusement connu dans le monde de l'aviation commerciale où il est entré en 1946. Il a été nommé par ALITALIA, en 1949, Représentant pour la Grande-Bretagne et l'Irlande à Londres, fonctions qu'il a occupées jusqu'à ce jour.

Communiqué.

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● *Les « stabiles » de Calder. Ils bougent presque autant que ses « mobiles ».*

« *CALDER est fils de Mondrian et des étoiles... Il est né dans les années* 1930 *à Paris, à l'âge de trente et un ans* », écrit Jean Davidson (1).

Il s'agit du Calder qui s'était, en 1926, engagé comme matelot pour payer son voyage de New York à Paris. Un grand diable de jeune ingénieur diplômé, poupin et madré — un Normand comme on n'en fabrique plus qu'en Amérique — qui se voulait sculpteur, mais pas comme tout le monde. C'était l'époque du charleston. Il rêvait de fabriquer, avec du fil de fer, des boutons de culotte, n'importe quoi, une poupée capable de gigoter toute seule sur le rythme à la mode.

Il a fait mieux : après avoir donné à des acrobates, à des clowns et à des ballerines minuscules suffisamment de vie pour organiser de véritables séances de cirque dans son atelier de la rue Daguerre, il découvre Mondrian, le grand-prêtre de la peinture abstraite dite « froide ». La rigueur de ces compositions linéaires, de ces panneaux de couleurs harmonieusement juxtaposées, l'émerveille et le trouble.

L'émotion qu'il éprouve, il voudrait pouvoir la sentir non seulement avec ses yeux, mais avec ses grosses mains de sculpteur-forgeron. Faire la même chose que Mondrian, en somme, mais en relief. Et, pour Calder, le relief, c'est aussi le mouvement.

Il fabrique alors ses premiers « mobiles » sur lesquels s'articulent d'autres tiges ornées de pales comme autant de feuilles inégales. Ouvrez une porte, les pales s'agitent, entraînant le « mobile » tout entier dans une valse lente. Ouvrez la porte et la fenêtre, c'est un fox-trot endiablé. Fermez tout, le « mobile » bougera quand même. Mais très doucement, cette fois, comme on bouge en dormant. Peut-être simplement parce que vous êtes en train de le regarder et que votre seule présence suffit à ses rêves. L'aéroport de New York, le building de l'Unesco à Paris, sont aujourd'hui complétés par de gigantesques « statues qui bougent » de Calder.

L'autre Calder, le père des « stabiles », est né à Paris en 1959, à l'âge de soixante ans.

Depuis quelques jours, la grande salle de la Galerie Maeght présente en effet un étrange spectacle (2). Des murs vides et, posées sur la moquette, d'énormes boîtes d'acier noir. Pour voir de plus près telle figurine découpée en plaques dont les plans se contrarient cocassement, il faut passer sous les pattes d'une araignée monstrueuse. Tout en acier, elles aussi. De larges bandes jetées comme des arches de pont sur le vide. Et, pour que ces arches ne bougent pas, des contreforts ont été soudés tout au long que Calder appelle, dans son mélange de français de Montparnasse et d'américain du Connecticut, des « raidissoirs ».

(1) « Derrière le Miroir », n° 113, consacré à Calder, Editions Maeght.

Neuf cents kilos

La présence est surprenante de ces « stabiles » qui pèsent chacun entre 300 et 900 kilos et dont les pièces détachées ont dû être déboulonnées pour passer la porte de la galerie où ils sont exposés. Mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que, malgré leur pesanteur, leurs « raidissoirs » et leurs boulons de fixation, les « stabiles » bougent presque autant — davantage peut-être — que ses « mobiles ». Indirectement. Parce qu'ils intriguent, qu'ils séduisent et que leur équilibre insolite vous contraint à tourner autour et à vous apercevoir qu'ils ont un aspect chaque fois différent selon la façon dont on les approche.

On regarde bouger les « mobiles ». On bouge autour des « stabiles ». C'est toujours une sculpture en mouvement. Toujours une sculpture dramatique, théâtrale Et la preuve, c'est qu'après avoir animé « Nucléa » au T.N.P., avec ses « mobiles », Calder s'est décidé à remonter en scène. Pour décorer, à la rentrée d'octobre, « Le Poisson noir » d'Armand Gatti. Avec des « stabiles », cette fois.

J.-F. C.

(2) 13, rue de Téhéran, jusqu'au 6 avril.

Jean BERANGER
Ingmar Bergman et ses films
200 PAGES
40 pages d'illustrations - 1 vol. - 990 fr.
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

18 MARS

PARTIS d'Auteuil, un peu après 8 heures, nous déjeunions à Ruffec. Etrange traversée de provinces endormies sur des routes vides. La fourmilière humaine se manifeste un peu à Tours, à Châtellerault, et puis l'insecte rentre sous terre. Les villages sont comme des taupinières : le signe de la bête qu'on ne voit jamais.

Cette province demeure pareille à mon enfance, à ma jeunesse ; elle ne se distingue pas de mon souvenir, c'est le décor de la pièce que j'ai jouée avec des garçons qui s'appelaient Jean de la Ville de Mirmont, André Lafon, Jacques Rivière... Qui donc s'est substitué à ces protagonistes disparus ? L'humanité du nouveau cinéma que Jean Cau décrit dans son dernier reportage de « L'Express »... Qu'a-t-elle de commun, cette humanité-là, avec les bourgs aux volets clos que je traverse, avec ces églises pareilles à des vieilles aux yeux fermés dont on se dit : « Non, elles ne sont pas mortes, elles dorment. » Vieux pays, si différent de la faune qui s'agite à sa surface...

Une parole d'espoir dans le reportage de Jean Cau : cette faune a conscience d'avoir une ennemie : la télévision. C'est la mangouste qui finira peut-être par dévorer tous ces petits reptiles.

19 MARS

LA télévision à Malagar. Je m'y décide avec le sentiment d'attenter moi aussi à ce secret de la province que je reproche aux autres de violer. Dès ce premier soir, je constate que je serai ici un téléspectateur moins indulgent qu'à Paris. Dans ce salon de campagne, rien de vulgaire ne sera tolérable. Mais même le meilleur y constitue une menace — une menace contre le silence interrompu par la seule musique : ce que j'ai toujours aimé ici.

La télévision : présence matérielle. Même muette, elle ne se fait pas oublier. L'appareil est là, énorme, insolite, fait d'une matière indéfinissable au milieu des honnêtes meubles d'acajou et de palissandre. Il a une odeur : il nous impose un relent bizarre d'exposition universelle et de cirque. Mais le vieux salon digérera l'objet, comme il a digéré la T.S.F. et le pick-up. Ou plutôt, il agira comme un filtre cette fois encore, ne gardant que le meilleur.

21 MARS

COINCIDENCE : au moment où j'achève de corriger les épreuves de mes « Mémoires intérieurs », qui paraîtront après Pâques, (un journal littéraire a déjà reproduit ce titre en mettant mémoires au féminin !) j'ouvre « Le Voyage intérieur », mémoires d'outre-tombe de Romain Rolland. J'en attendais beaucoup. Et déjà impatient, irrité, je saute des pages. Quel insupportable honnête homme que cet honnête homme-là ! Quelle volonté de grandeur, et qui ferait aimer la volonté de petitesse ! Quelle éloquence qui se monte le cou — un cou que Romain Rolland n'a jamais la tentation de tordre ; et surtout quelle satisfaction ! Que ce personnage est content de lui ! Jamais le style n'aura été l'homme à ce point-là. Il s'enfle, se travaille, s'étale... Et puis je me dis que j'ai tort : la volonté de grandeur appelle le respect. J'en étais touché à dix-huit ans, quand j'ai commencé de lire « Jean-Christophe ». Je me trouvais alors accordé à cette grandiloquence, au pan-pan-pan beethovénien qui ouvrait la symphonie de chaque chapitre, comme je l'étais à la peinture d'Eugène Carrière...

ROMAIN ROLLAND ne se doute pas de ce qui le rend le plus étranger à la religion catholique dans laquelle il a été élevé et qu'il exècre : c'est le sentiment de sa propre perfection, c'est l'idée de l'homme admirable qu'il regarde planer « au-dessus de la mêlée », au-dessus de « la foire sur la place », et qui est lui-même.

Voici la pierre de touche du chrétien : dès qu'un homme se voit tel qu'il est, et se juge, et se condamne, il a trouvé Dieu, même s'il ne le sait pas ; car ce n'est que par rapport à l'éternel Amour que nous pouvons mesurer nos abîmes.

J'y songeais en lisant « J'ai choisi l'opium » de Banine (chez Stock) qui est le journal d'une conversion. Bien avant que cette jeune femme musulmane songe au christianisme, nous devinons, dans ces notes quotidiennes, qu'elle est orientée vers le Christ : il suffit de ce regard sur elle, sur sa vie, de ce sentiment indicible d'une détresse et d'une misère qui, dès que le Fils de l'homme le découvrait dans une créature, l'obligeait en quelque sorte à prononcer les paroles : « Tes péchés te sont remis... »

La grâce des grâces, c'est de nous voir tels que nous sommes. Banine s'est plongée dans une piscine que je connais bien, rue de la Source... Mais ce qui l'y a poussée, ce passionnant journal le raconte au jour le jour. Une grâce toute gratuite : elle a toujours aimé le Christ. Grâce plus répandue qu'on ne pourrait croire : que de fois ai-je entendu cette parole : « Je n'ai pas la foi, mais je l'aime ! » Et Romain Rolland, précisément, après s'être déchargé de la haine que lui inspirent « les curés », confesse lui aussi cet amour. Mais il n'attend le pardon de personne, se trouvant lui-même une merveille. Ce serait plutôt lui qui daignerait absoudre le Christ d'avoir fait des miracles, non seulement le jour du sabbat, mais les jours ouvrables.

MAIS non : je pèche ici contre la justice. Le parti pris d'avilissement dans les lettres d'aujourd'hui devrait nous retenir de nous montrer si sévère à l'égard de « Jean-Christophe ». Car son parti pris de grandeur a dépassé les mots et s'est tout de même inscrit dans des actes. Il faut se rappeler ce qu'était la France en 1914 au lendemain de la Marne, pour mesurer la force de l'homme qui osa publier alors « Au-dessus de la mêlée ». Je me souviens comme Albert de Mun, à qui durant les quelques jours qui précédèrent sa mort à Bordeaux, je servis de secrétaire, me reçut mal lorsque je tentai une timide défense de Romain Rolland qui osait dire non à la guerre, seul contre tous.

L'événement, il est vrai, l'avait surpris en Suisse, et il y demeura à l'abri. Il n'en consentit pas moins, durant ces quatre années, à prêter le flanc aux moqueries et aux insultes qui, de tous les camps, l'assaillaient. Je ne jurerais pas qu'il n'y ait trouvé son unique plaisir : ce faible y prenait la mesure de sa force. Que ne dut-il à sa débilité ! et jusqu'à la gloire d'être devenu le prophète de l'Occident, notre Gandhi : « enfant maladif, ne me mêlant point aux jeux, adolescent solitaire, écarté de l'action et des distractions violentes, que me restait-il qu'à voir ? Voir, voir toujours plus net, voir toujours plus loin... « (note de janvier 25). C'était l'Eurasie qu'annonçait ce presbyte.

Le prophète de l'Occident. Romain Rolland en fut aussi la conscience. La conscience de l'Occident, à toutes les époques, tient dans quelques hommes faibles. Et c'est ce qui nous fait cette histoire féroce.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Press ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 98.61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

59-21